

CONTRIBUTION A L'ETUDE DU THEME  
DE L'AGONIE DANS LES ROMANS  
D'ANDRE MALRAUX

Thesis for the Degree of M. A.  
MICHIGAN STATE UNIVERSITY  
Jean M. F. Lanniel  
1962

ITEMS

MICHIGAN STATE UNIVERSITY LIBRARIES



3 1293 10816 0445

*LIBRARY*  
Michigan State  
University



RETURNING MATERIALS:  
Place in book drop to  
remove this checkout from  
your record. FINES will  
be charged if book is  
returned after the date  
stamped below.

~~XXXXXXXXXX~~  
~~XXXXXXXXXX~~  
JUN 1 1985

CONTRIBUTION A L'ETUDE DU THEME DE L'AGONIE  
DANS LES ROMANS D'ANDRE MALRAUX

by

Jean M.F. Lanniel

A THESIS

Submitted to  
The College of Science and Arts  
of Michigan State University  
in partial fulfillment of the requirements  
for the degree of

MASTER OF ARTS

Department of Foreign Languages

1962



## PREAMBULE

Je tiens à exprimer ici, ma sincère gratitude envers ceux qui ont bien voulu m'aider à présenter cet essai.

Tout d'abord, je remercie Docteur Georges J. Joyaux de m'avoir fait connaître l'oeuvre d'André Malraux et d'avoir consenti à lire mes premières ébauches et à me guider.

Je remercie également Madame Abell de ses précieux conseils en matière de composition.

Enfin, je dois aussi indiquer combien je suis redevable à ma femme de son assistance technique et de ses encouragements.

TABLE DES MATIERES

|  |     |
|--|-----|
| INTRODUCTION . . . . .   | 1   |
| LES CONQUERANTS . . . . .  | 11  |
| Introduction   |     |
| Les signes visibles de l'agonie                                    |     |
| Hong-Kong  |     |
| Reflexions des associés  |     |
| Nicolaiéff   |     |
| Le Narrateur   |     |
| Reflexions de Garine   |     |
| Conclusion   |     |
| LA VOIE ROYALE . . . . .   | 73  |
| Introduction   |     |
| Perken   |     |
| Grabot   |     |
| La jungle  |     |
| Les messagers de la mort   |     |
| Conclusion   |     |
| LA CONDITION HUMAINE. . . . .                                      | 141 |
| VUES GENERALES DE L'AGONIE DANS LES ROMANS DE<br>MALRAUX . . . . . | 153 |
| Extension du thème   |     |
| CONCLUSION . . . . .   | 159 |
| BIBLIOGRAPHIE . . . . .  | 176 |

## INTRODUCTION

Dans les cadres que Malraux a choisis pour ses romans, la Révolution en Chine, la Guerre Civile en Espagne, la jungle indo-chinoise, une prison nazie et un champ de bataille européen de la deuxième Guerre Mondiale, la mort est toujours présente. Les critiques le reconnaissent sans équivoque, quelque soit la façon dont ils l'expriment:

Poète de la mort ... et philosophe pessimiste ....<sup>1</sup>

The Conquerors literally drips with blood.<sup>2</sup>

Mort: c'est le mot qui revient le plus souvent, sans doute, sous la plume de Malraux; il sonne comme un glas au terme de ses phrases.<sup>3</sup>

André Malraux ne cesse de parler de la mort, dans ses romans, depuis ses oeuvres surréalistes de premier jet, Lunes en Papier(1921), Le Royaume Farfelu(1923), dans la correspondance raffinée de La Tentation de l'Occident(1926), et, plus que jamais, dans les six romans qu'il a publiés de 1923 à 1945: Les Conquérants(1923), La Voie Royale(1930), La Condition Humaine(1933), Le Temps du Mépris(1935),

---

<sup>1</sup> Pierre-Henri Simon, L'Homme en Procès(Paris: Editions de la Bacconnière, 1950), 41.

<sup>2</sup> William M. Frohock, André Malraux and the Tragic Imagination(Stanford, Cal. : Stanford University Press, 1952), 56.

<sup>3</sup> Gaëtan Picon, André Malraux(Paris: Gallimard, 1945), 70.

L'Espoir(1937), Les Noyers de l'Altenburg(1943).

Obsédé par la mort, Malraux la fait apparaître sans cesse dans ses romans. Que ce soit dans la menace lointaine du canon ou le bruit inquiétant d'une armée en marche, une jungle enveloppante ou l'incendie de Madrid, le sang coulant d'un homme abattu ou dessinant d'horribles fresques sur des murs; batailles, tortures, exécutions, assassinats se succèdent et se chevauchent dans une apocalypse, dans un monde irréel à force de réalisme.<sup>4</sup>

Le réalisme qui se dégage de l'oeuvre, tient sans doute au talent de l'auteur mais aussi au fait que l'obsession de la mort a conduit Malraux à prendre part à certaines phases de l'action contenue dans ses livres.<sup>5</sup> A l'apogée de sa popularité, "en 1945, ... deux générations le tenaient pour un contemporain capital: un homme qui pouvait parler de la mort parce qu'il l'avait affrontée, de l'histoire, parce qu'il avait contribué à la faire."<sup>6</sup>

Cependant, dans le cadre tragique de ses romans, Malraux s'attache beaucoup plus à présenter des questions métaphysiques qu'à mener le lecteur d'aventure en aventure jusqu'à un dénouement plus ou moins pathétique.

---

<sup>4</sup> "Non que ses livres prennent nécessairement le combat pour sujet: il leur suffit de naître dans cette région menacée où veille la mort." Claude Mauriac, Malraux ou le mal du Héros(Paris: Grasset, 1946) 14.

<sup>5</sup> Cf. ci-dessous, "La Voie Royale", pp 112-113

<sup>6</sup> Pierre de Boisdeffre, Histoire vivante de la Littérature d'aujourd'hui(Paris: Le Livre Contemporain, 1958), 126.

Car nos oeuvres d'imagination ne sont plus de belles aventures, pures comme des tragédies, où le malheur trouve sa grâce, où le monstre est beau, dans sa laideur, et autour desquelles des dieux complaisants se taisent, en approuvant silencieusement de la tête.<sup>7</sup>

Malraux appartient avec Sartre et Camus à une génération d'écrivains dont les romans diffèrent du roman traditionnel.

Nous ne demandons plus au roman de nous raconter une histoire, une fable, un récit. Nous exigeons de lui qu'il nous fasse méditer sur nous-mêmes, qu'il fasse parler en nous des voix à qui le monde ou notre volonté imposait jusqu'ici le silence.<sup>8</sup>

Pourquoi ce changement? Pourquoi un genre littéraire jusqu'ici destiné à distraire ses lecteurs, entreprend-il de les faire réfléchir? De toute évidence, c'est en réponse à un nouveau besoin. Dans la société française, dans la société occidentale du XXe siècle, le roman remplit une fonction qui était autrefois l'apanage d'un autre secteur de l'activité humaine.

Au premier plan des préoccupations de l'homme, s'est toujours placée, sans contredit, la méditation sur la mort. Mais, comme l'explique le R.P. Blanchet, à cet égard, notre époque se distingue des précédentes.

Jusqu'ici, les religions fournissaient la réponse avant même que surgisse la question. On venait au monde nanti de tout, pour le temps et l'éternité. Une tradition précise vous accueillait, vous enseignant d'où vient l'homme et où il va. Aujourd'hui, l'homme naît nu, jeté entre les étoiles, sur ce monde étranger, comme un poisson sur le sable. Chacun prend donc en main le problème de son salut, le pose à sa façon, le résout

---

<sup>7</sup> René M. Albérès, La Révolte des Ecrivains d'aujourd'hui (Paris: Corrèa, 1949), 13-14.

<sup>8</sup> René M. Albérès, Portrait de notre Héros (Paris: Editions Le Portulan, 1945), 15.

comme il peut.<sup>9</sup>

Autrefois donc, sous la sauvegarde de la religion chrétienne, la vie quotidienne avait un sens. Le roman y apportait simplement une évasion propre à satisfaire l'imagination du lecteur.

Il ne suffit plus aujourd'hui de rendre la vie plus supportable grâce à l'artifice de la littérature. Pour la majorité des occidentaux de notre époque, à des degrés variant suivant les individus, les valeurs traditionnelles sont périmées, et la recherche d'un nouveau sens à donner à la vie doit précéder la recherche d'une distraction.

Dans cette quête, l'homme affranchi de Dieu, ne peut se tourner que vers lui-même. L'homme cultivé peut consulter les traités philosophiques. L'homme moyen, incapable de le faire, s'adresse à des intellectuels capables de comprendre ces problèmes mais parlant dans un langage qui soit à la portée de tous.

Les romanciers modernes répondent à leurs lecteurs en illustrant dans leurs ouvrages les problèmes auxquels l'homme actuel ne peut trouver de réponse autre part, et surtout le problème du sens de la vie. Comme l'observe Gaëtan Picon:

La vie ne peut être jugée qu'en présence de la mort. C'est par probité que Malraux choisit comme lieux de ses grandes scènes tragiques, les champs de bataille, les rues que soulève l'émeute, les prisons. Il y

---

<sup>9</sup> André Blanchet, La Littérature et le Spirituel (Paris: Editions Montaigne, 1959), 202.



saisit ce que Pascal saisissait dans la solitude de sa chambre: la condition humaine à découvert.<sup>10</sup>

Quand la bataille fait rage, que les pelotons d'exécutions fonctionnent sans arrêt, quand les terroristes exécutent les otages ou que les avions incendient les villes, la mort instantanée devrait être la règle générale.

Pourtant dans ce carnage, au milieu de cette accumulation de dangers, un certain nombre de personnages ne passent pas de vie à trépas sans transition. Ils ont de longues agonies. La longueur même de ces agonies les rend intéressantes à étudier. Pour les besoins de cette étude, on se limitera à quelques unes de ces agonies, que l'on appellera des agonies proprement dites.

A de rares exceptions près, les témoins d'une agonie ne peuvent affirmer qu'ils assistent à une agonie. Normalement, il faut la confirmation de la mort. De même qu'une naissance peut n'être qu'un accouchement si le nouveau-né est mort-né. Le mot "agonie" s'utilise plus facilement au passé. Après avoir assisté aux derniers moments de la vie d'un individu, et l'avoir vu mourir, on est en droit de déclarer qu'on a assisté à son agonie. Pas avant. Au cours de l'agonie, l'espoir, si mince soit-il, élimine forcément l'utilisation de ce terme.

Au sens strict du terme, l'agonie signifie donc, la phase de la vie précédant la mort. Par extension dans le temps, la vieillesse peut s'assimiler à une agonie. Mais,

---

<sup>10</sup> Picon, op. cit., 75.

dans la mesure où l'agonisant se rend compte de son état, il y a plus dans l'agonie qu'un contact plus ou moins prolongé avec la mort. Le mourant, l'agonisant lutte contre la mort. Comme Scali l'explique au vieil Alvear, dans L'Espoir: " ... c'est toujours comme ça; un duel: la mort gagne ou perd. Bien. Le reste, ce sont des rapports entre les idées."(E. , 316)<sup>11</sup>.

Dans cette étude, nous nous limiterons à la véritable agonie: le cas où "la mort gagne". L'agonie proprement dite se termine par la mort. Quand commence-t-elle? Est-il possible de distinguer l'agonie, de la vie; la mort, de l'agonie, avec certitude?

Les vocables "vie", "agonie", "mort" se comprennent d'emblée, séparément. Du moins on ne s'aperçoit de leur complexité qu'en les examinant de près, lorsqu'il est question du passage d'un de ces états à l'autre, par exemple. Un seul fait, si l'on excepte le cas de mort par mutilation extrême, ne suffit pas à définir la vie ou la mort. De même que pour l'être vivant, la conscience de l'existence émane

---

<sup>11</sup>Dans l'"Introduction", dans le chapitre intitulé "Extension du thème de l'agonie", et dans la "Conclusion", les références aux livres d'André Malraux seront faites dans le texte, en se référant à la collection "Le Livre de Poche". Les Conquérants, La Voie Royale ont été édités dans cette collection par Grasset(Paris: Grasset, 1928-1930). La Condition Humaine et L'Espoir ont été édités par Gallimard(Paris: Gallimard, 1946-1937). Pour Le Temps du Mepris on se référera à l'édition Gallimard(Paris: Gallimard, 1935). Pour La Tentation de l'Occident à l'édition Grasset(Paris: Grasset, 1951), enfin pour Les Noyers de l'Altenburg aux éditions Gallimard(Paris: Gallimard, 1948).

Les abréviations seront, dans l'ordre ci-dessus: C. V.R., C.H., E., T.M., T.O., N.A.

de tous ses sens, la vie ou la mort ne peut se définir que par une somme de signes. Empruntons à Jeanne Delhomme une expression technique de ce fait:

Je suis dans le monde: la conscience que je prends de moi-même, contemporaine d'une perception adulte, ne me livre pas une individualité tout à fait séparée ...

... L'appartenance à soi n'est que l'accompagnement d'une conscience hors d'elle-même, sur les choses et sur les objets qui constituent son milieu naturel, et son champ d'action; mon corps, image parmi les images, me met immédiatement en elles ...

... Le monde est donc toujours présent en moi, je suis toujours présente au monde quand je me détache de lui pour l'observer et pour m'observer.<sup>12</sup>

Objet et sujet à la fois, pour lui-même, comme pour son entourage, l'individu trouve les preuves de son existence dans la présence de certains signes. La conscience de l'existence est faite de l'examen et de l'addition constante, mais le plus souvent sub-consciente, de ces signes. Leur variation aussi nous renseigne sur l'évolution de notre vie.

L'agonie commence lorsqu'un des signes de l'existence s'estompe et disparaît. L'existence n'est pas arrêtée, mais menacée. La vérification des signes passe du sub-conscient au conscient. A partir de ce moment-là, l'individu vérifie, inventorie les signes intimes ou externes, cherche à retrouver le signe disparu ou à minimiser la gravité de sa disparition: il a commencé à se défendre, c'est la phase initiale du duel avec la mort.

---

<sup>12</sup> Jeanne Delhomme, Temps et Destin, Essai sur A. Malraux (Paris: N.R.F. Gallimard, 1955), 12.

L'agonie, comme la vie, en revient à deux séries de signes: les signes intimes, propres à l'agonisant, et les signes externes, que peuvent discerner et l'agonisant et les témoins de l'agonie. Comme nous le verrons dans l'introduction aux Conquérants, ces deux séries de signes agissent réciproquement l'une sur l'autre, résultant le plus souvent en une aggravation de l'état de l'agonisant. En résumé, l'ensemble des signes indiquant la vie restent du domaine du sub-conscient jusqu'au moment où la disparition d'un signe ou l'apparition d'un nouveau, ce qui est scientifiquement équivalent, fait passer le processus du sub-conscient au conscient.

Le duel contre la mort consiste à nier la disparition de ces signes et à préserver vis-à-vis de soi-même et de son entourage, une image qui démente les événements.

Trois personnages de Malraux sont des agonisants au sens littéral du terme: des individus se débattant contre la mort. Ce sont: Garine, le héros des Conquérants, Perken, l'un des deux personnages principaux de La Voie Royale, et enfin, un personnage composite de La Condition Humaine, la famille d'Hemmelrich, c'est-à-dire sa femme et son fils.

Ces agonisants demeurent longtemps suspendus entre la vie et la mort, traversant d'abord une période incertaine et doutant même qu'ils vivent leur agonie, jusqu'au moment où les signes s'amoncellent et confirment l'inéluctabilité du destin. Cela est surtout vrai dans le cas de Garine et de Perken pour lesquels l'interaction des souffrances phy-

siques et mentales prend une ampleur considérable.

Par contre, la mort d'autres personnages importants comme Tchen, Kyo et Katow, de La Condition Humaine, ne constitue pas véritablement une agonie comme nous l'avons définie. Ils vivent dans le voisinage de la mort, mais pas forcément dans celui de leur mort. Ils ne sont pas minés par un besoin d'affirmer leur existence. Que dire de Kassner, dans Le Temps du Mépris? Il souffre dans une prison nazie, mais il ne meurt pas. Quand une lutte avec la mort s'achève par la défaite de celle-ci, il est difficile de croire que la mort était dans la lice. Dans L'Espoir, peu de personnages ont le temps d'attendre la mort. Un blessé inconnu agonise quelques instants entre les lignes et le vieil Alvéar fait une mort à l'antique. Enfin, dans Les Noyers de l'Altenburg, bien que le jeune Berger subisse dans le tank, pris au piège, un sort analogue à celui de Kassner, il échappe, comme lui, à la fatalité qui semble pourtant toute proche. Le vieux Berger meurt assez rapidement de son inhalation de gaz asphyxiant.

Toutefois, si l'étude de l'agonie proprement dite se limite aux trois premiers romans de Malraux, nous examinerons ensuite, rapidement, les agonies contenues dans les oeuvres ultérieures. Nous dégagerons également pour chacun de ces ouvrages un sens plus général de l'agonie.

Cette étude comportera essentiellement quatre parties. Chacune des trois premières parties constituera une monographie de chacun des trois premiers romans dans

l'ordre de leur publication.

Comme va le montrer l'étude détaillée de l'agonie dans Les Conquérants et La Voie Royale, l'agonie représente un des thèmes principaux, sinon le thème principal de ces oeuvres. Dans La Condition Humaine, par contre, le thème de l'agonie, telle que nous l'avons définie, se limite à l'histoire de la famille d'Hemmelrich. Par conséquent, l'étude de La Condition Humaine sera plus sommaire, faisant ainsi la transition avec les oeuvres ultérieures dans lesquelles le thème de l'agonie diminue encore plus sensiblement.

La quatrième partie comprendra l'examen de l'agonie dans les romans postérieurs à La Condition Humaine, ainsi que des indications sur le sens général de l'agonie dans les romans de Malraux.



## LES CONQUÉRANTS

Garine est gravement malade. Commissaire à la Propagande, il représente, avec Borodine, l'autorité au sein du gouvernement révolutionnaire de Canton. Comme tel, il a une influence considérable sur le milieu dans lequel il vit. Bien portant, Garine ne s'attardait probablement pas à songer que les activités variées qu'il déployait au service de la révolution (dossiers, conférences, discours, ordres, etc) ainsi que le respect de son autorité étaient autant de preuves de son existence. En survenant, la maladie altère l'image de Garine et bouscule l'équilibre établi. Les signes visibles du déclin de Garine déterminent des changements d'attitude de la part de son entourage. Par contre-coup ces changements d'attitude viennent s'ajouter chez Garine aux signes internes et les aggravent, causant par conséquent l'apparition de signes visibles plus accentués et de proche en proche la situation se détériore.

Les signes visibles de la maladie de Garine sont incontrôlables, et les attitudes qu'il prend, ainsi que les réflexions qu'il fait auront pour but de les masquer. Les modifications d'attitude dans son entourage dépendent, avant tout, de ses rapports avec cet entourage en temps normal, avant la maladie. L'entourage de Garine se divise en deux groupes: ses associés et ses ennemis.

Ses associés, Borodine, Nicolaïeff, Gallen, Myroff, Hong, Klein, Tcheng-Dai dans une certaine mesure,<sup>1</sup> et le Narrateur se répartissent en trois catégories: Borodine et Nicolaïeff, changent nettement d'attitude au cours de l'agonie de Garine,<sup>2</sup> et Gallen et Myroff suivent aveuglément ceux-ci. Hong, Klein et Tcheng-Dai meurent avant qu'aucun changement appréciable ne se manifeste dans leur attitude.<sup>3</sup> Le Narrateur, seul, reste fidèle à son ami. Au début de l'ouvrage, Garine et ses associés ont " ... un ennemi commun à tous: l'Angleterre ..." (206)<sup>4</sup> représentée ici par Hong-Kong.

L'apparition des signes visibles de la maladie de Garine déclenche le jeu réciproque des influences de Garine sur son milieu et vice versa. Les changements d'attitude provoqués dans l'entourage de Garine par l'apparition des signes visibles de l'état de Garine varieront selon qu'il s'agira de Hong-Kong, des associés de Garine ou du Narrateur. Enfin, l'attitude et les réflexions de Garine lui-même seront d'abord une dénégation de son état et ensuite

---

<sup>1</sup> Le terme d'associé, en ce qui concerne Tcheng-Dai, doit être pris au sens large. Tcheng-Dai a collaboré jusqu'ici avec les révolutionnaires de Canton, mais a commencé à s'en détacher après l'affaire de Shameen (93-105).

<sup>2</sup> Vis-a-vis de Garine.

<sup>3</sup> Cependant, l'assassinat de Klein et l'exécution de Hong ont des répercussions profondes sur l'état de Garine (Cf. ci-dessous, pp. 64-65).

<sup>4</sup> Dans la partie consacrée à l'étude des Conquérants, le renvoi aux pages de cet ouvrage sera fait dans le texte, entre parenthèses, par indication du numéro de la page.

le résultat du changement qu'il observera autour de lui.

L'étude de l'agonie dans Les Conquérants comprendra donc successivement:

Les signes visibles de l'agonie

Hong-Kong

Réflexions et attitudes des associés

Le Narrateur

Réflexions de Garine

Les signes visibles de l'agonie

---

A Hong-Kong, comme à Canton, le bruit court que Garine est malade, et qu'il va être obligé de quitter cette région tropicale de l'Asie, pour pouvoir se soigner. Il s'agit de savoir s'il en aura le temps. Le temps va se mesurer sur le visage de Garine.

En jouant avec le temps, au moyen d'images prises à de longs intervalles, les phytologistes parviennent à rendre visible des mouvements végétaux impossibles à déceler autrement: par exemple, un pois de senteur grimpant tel un serpent le long d'un tuteur. La succession rapide des images, comprime en dix minutes une suite d'évènements prenant réellement une semaine et dote, en apparence, le végétal d'un mouvement animal. Le vieillissement de l'être humain, est tout aussi difficile à détecter dans sa continuité et sa subtilité qu'une croissance végétale, surtout chez un compagnon ou un individu que l'on voit fréquemment. Les marques de l'âge se révèlent de manière beaucoup plus frap-

pantes après quelques mois ou parfois quelques semaines de séparation.

Si, par contre, il devient possible de constater de jour en jour de nouvelles altérations sur le visage d'un malade, de nouvelles rides, un amollissement des chairs, une émaciation du nez, etc., on en déduit infailliblement que le cours des choses s'accélère, que le phénomène du vieillissement se précipite vers la seule issue possible: la mort.

Sur le visage de Garine, le Narrateur voit, avec chagrin, ce changement rapide, accompagné bientôt de manifestations de fatigue, de souffrance, alternant parfois avec des efforts de regain de la part de Garine. Mais, les dernières images de Garine sont incontestablement celles d'un mort vivant, ou si l'on préfère d'un individu vivant comme on dit en anglais, "on borrowed time".

En suivant, par nécessité, l'ordre chronologique des événements, cette partie de l'étude des Conquérants montrera l'essentiel de cette progression vers la mort lue sur le visage d'un mourant.

Que Garine soit malade, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Bien que mis au courant à deux reprises<sup>5</sup> avant même d'arriver à Canton, le Narrateur, lors de sa première entrevue avec Garine, trouve sur le visage de son ami les marques de la maladie en plus du vieillissement auquel il

---

<sup>5</sup> Par Meunier, à Hong-Kong(38), et par le rapport de la Sûreté(69).

s'attendait:<sup>6</sup>

... il a un peu vieilli, mais sous la doublure verte du casque, chaque trait porte l'empreinte de la maladie; les yeux sont cernés jusqu'au milieu des joues, le nez s'est aminci encore; les deux rides qui joignent les ailes du nez aux commissures des lèvres ne sont plus les rides profondes d'autrefois: ce sont des rides larges, presque des plis; et tous les muscles ont quelque chose à la fois de fiévreux, de mou et de si fatigué, que lorsqu'il s'anime, tous se tendent, et que l'expression de son visage change complètement.(75).

Dans le visage vieilli et marqué par la maladie, les traits essentiels s'accentuent: le nez s'émacie, les rides s'élargissent. Ces mêmes rides qui donnaient une dignité au visage en noient maintenant la partie inférieure dans une mollesse tremblotante. L'atmosphère fiévreuse est renforcée par la chaleur qui semble se dégager de la tête de Garine: "Autour de cette tête qui avance,<sup>7</sup> les yeux fixés sur le papier, l'air, comme toujours à cette heure, tremble devant la verdure dense, d'où sortent des palmes poussiéreuses" (75). Il y a là une double signification: d'une part, le climat accablant est responsable de l'état de Garine, et, d'autre part, on voit la première manifestation de l'effort du Narrateur pour résister mentalement à l'évidence douloureuse que lui présente le visage de Garine.<sup>8</sup>

Sur la courbe des températures épinglée au pied du

---

<sup>6</sup> Il y a cinq ans qu'ils se sont quittés(51). Dans l'esprit du Narrateur, le visage de Garine est resté celui du passé. La comparaison des deux descriptions est édifiante.

<sup>7</sup> Garine lit, en marchant, un rapport que le Narrateur vient de lui remettre.

<sup>8</sup> Cette attitude du Narrateur sera étudiée dans le chapitre qui lui est consacré(Cf. ci-dessous, p. 39 ).

lit d'hôpital, le médecin peut suivre le cours de la maladie. Les irrégularités de cette courbe lui indiquent des complications, manifestations de facteurs externes, facteurs psychologiques par exemple. Le visage de Garine sur lequel le Narrateur observe les marques et les progrès de la maladie ne va pas se transformer d'une manière continue en devenant de jour en jour plus ravagé. Sous l'influence de facteurs externes, la détérioration s'arrêtera, se renversera même, ou s'accélénera.

Le lendemain de son arrivée à Canton, le Narrateur assiste, aux côtés de Garine à une attaque de la ville: l'Angleterre jette des mercenaires chinois à l'assaut. Garine, en l'absence de Borodine malade, prend le commandement. Par nécessité d'abord, et sans doute aussi par besoin de contredire, en exhibant une activité débordante, et les bruits qui courent sur sa santé défaillante, et les signes internes qui l'inquiètent, Garine devient l'âme de la résistance. Il est, pour ainsi dire, partout à la fois, prend des initiatives, donne des ordres, distribue des armes. L'assaut est repoussé. Pendant cet épisode, il n'y a pas une seule allusion à son état de santé.

Mais, quand, les jours suivants, il retombe sur le plan des luttes intestines, des palabres politiques, par exemple, entre Hong et Tcheng-Dai, son entrain disparaît. Encore sous le coup de l'excitation, il passe bien une nuit avec deux prostituées chinoises. Mais ces prouesses érotiques achèvent de l'épuiser et le Narrateur, de nouveau,



comme avant l'assaut de Canton, a devant lui un homme souffrant. Il observe Garine rédigeant un rapport pour Borodine:

La lumière accuse les saillies et les rides de son visage penché. La plus ancienne puissance de l'Asie reparait: les hôpitaux de Hong-Kong abandonnés par leurs infirmiers sont pleins de malades, et, sur ce papier que jaunit la lumière, c'est encore un malade qui écrit à un autre malade ... (137).

Comme pour exprimer une obsession, le mot "malade" est répété. L'atmosphère de malaise émane du climat hostile auquel les Européens se trouvent soumis. Pour comble, une séance orageuse a lieu peu de temps après entre Borodine et Hong. Garine, très attaché à Hong, s'en trouve très déprimé et, le lendemain, le Narrateur apprend que son ami a dû être hospitalisé.

Au cours de l'assaut de Canton, le progrès de la maladie s'est, en quelque sorte suspendu, sinon renversé, mais le retour à l'inaction ainsi que les épreuves affectives ont rétabli le cours progressif de l'agonie. A l'hôpital, l'impression dominante est celle des odeurs: celles qui entrent par les fenêtres,

L'odeur de la décomposition et celle des fleurs sucrées du jardin ... eau croupie, goudron.

celles de la pièce,

... odeur de corps en sueur qui parfois domine celle de l'éther et du jardin.

celle qui sort du lit quand le malade se retourne,

Il se retourne dans son lit, et l'odeur acide de la fièvre s'élève, ....

Au milieu de ces odeurs, se trouve Garine, "les cheveux en

pluie sur le visage, les yeux à demi fermés, le visage exténué," (152-154). Comme au moment de la première entrevue (75), il y a concordance entre la mine défaite de Garine et la toile de fond asiatique malsaine. Par la fenêtre de la chambre d'hôpital on aperçoit: "Une palme ... rigide, silhouette de métal sur la nuit molle et sans formes."(152). Du bureau de Garine on voyait "des palmes poussiéreuses" (75). Derrière la description réaliste<sup>9</sup> de la scène, l'esquisse d'un décor visuel: "les palmes, une lumière rousse," sonore: "grêle des mah-jongs, des cris chinois, des klaxons, des pétards ... le vent du fleuve ... un violon monocorde ... les soldats qui marchent dans le jardin," s'édifie un monde dont Garine est retranché mais qui pèse sinistrement sur lui.<sup>10</sup> A l'hôpital, la vanité des moments d'excitation des jours précédents disparaît pour faire place à la réalité.

Lorsque Garine sort de l'hôpital, les indices les plus apparents sont ceux de la nervosité, voire de l'irascibilité, causée par une réaction contre l'épuisement. La mort de Tcheng-Daï risquant d'être exploitée par l'Angle-

---

<sup>9</sup>Les odeurs.

<sup>10</sup>De nombreuses références ont été faites à propos de l'influence du cinéma sur le roman moderne en général, et sur les romans de Malraux en particulier. A ce sujet, on peut consulter l'article de Claude Jacquier, intitulé "Cinéma et crise du roman", Problèmes du Roman (Lyon: publié par Jean Prévost), 205, ainsi que celui de Raymonde Magny, Esprit (Octobre 1943), 519.

Il se peut que les indications de la palme soient aussi une technique cinématographique du même ordre que ces images "invisibles" projetées à une fréquence bien moindre que les images des prises de vues, et qui, perçues plutôt

terre et d'intimider les éléments conservateurs du gouvernement de Canton, Garine prépare fébrilement, avec l'aide du Narrateur des affiches proclamant la culpabilité de l'Angleterre. A une question posée par le Narrateur, il répond nerveusement, presque avec haine(164). Quelques instants plus tard, son épuisement se manifeste par un incident: "Descendant très vite derrière moi, il a manqué une marche et a pu, juste à temps, saisir les barreaux de la rampe. Il s'arrête une seconde, reprend sa respiration, rejette ses cheveux en arrière et recommence à descendre ..." (165). L'auteur communique très bien la sensation de malaise. Qui n'a pas ressenti ce coup de fouet de l'adrénaline après un faux-pas, ce moment infinitésimal pendant lequel le corps tout entier imagine la chute qui ne s'est pas produite et en frissonne? Point n'est besoin d'insister sur le caractère sinistre de cet épisode.<sup>11</sup> Nous retrouvons ici la physionomie malade de Garine qui avait à l'hôpital "les cheveux en pluie sur le visage"(152) et qui, ici, "rejette ses cheveux en arrière"(165). Le rythme s'accélère, Garine sent-il qu'il a besoin de se dépêcher?

Un peu plus tard, pendant la même nuit, le Narrateur porte à Garine la première épreuve de l'affiche projetée.

---

que distinguées, communiquent au spectateur une sensation revêtant un caractère mystérieux.

La palme, les insectes qui semblent "seuls vivants" (153), l'odeur d'eau croupie(152), annoncent La Voie Royale dans laquelle le décor asiatique prend beaucoup plus d'importance.

<sup>11</sup>On trouve un incident similaire dans La Peste. Albert Camus, La Peste, "Le Livre de Poche"(Paris: Gallimard, 1947), 110.

Garine le reçoit dans le bureau de Nicolaïeff où il "marche de long en large, le visage exténué." (167). Il lui tend l'affiche:

Fais attention, l'encre est fraîche: j'en ai plein les mains.  
Il hausse les épaules, déploie l'affiche, la regarde et rentre les lèvres comme s'il les rongerait. (Ne pas savoir le cantonnais, ni les caractères, ou plutôt savoir très mal l'un et les autres, l'exaspère, et il n'a plus le temps d'apprendre. (167))

"Il n'a plus le temps d'apprendre". Comme nous le verrons dans le chapitre "Les réflexions de Garine",<sup>12</sup> celui-ci depuis l'hôpital comprend qu'il est perdu. La mort est là pour limiter sa vie, son temps, pour l'empêcher de finir.

Mais l'indication importante ici encore est l'exaspération, le début du manque de contrôle, de l'affolement causés par l'accumulation des signes: signes de la maladie, signes de fatigue, temps limité. Nous sommes tous conscients de notre mort probable, bien qu'au fond chacun de nous se refuse à en être absolument certain. Mais tout à coup, à un détour de la vie, comme sur un chemin, un obstacle s'écarte, et, bien qu'encore lointaine, l'implacable certitude de notre mort nous fait face. C'est bien là, la sensation de Garine qui sent le temps lui échapper: "Il n'a plus le temps ..."<sup>13</sup>

---

<sup>12</sup>Cf. ci-dessous, pp. 50 et suivantes.

<sup>13</sup>N'y-a-t-il pas là cependant une certaine invraisemblance? Garine, de père Suisse et de mère Russe, "parlait l'allemand, le français, le russe et l'anglais qu'il avait appris au collège." (52-59). Il est difficile de croire qu'après cinq ans d'activité ininterrompue comme directeur de propagande en Chine, il ne soit pas plus familier avec le chinois parlé ou écrit.

Pour la première fois, il se ronge les lèvres.<sup>14</sup> Il va continuer à le faire surtout après son attentat, mais alors sous l'emprise de la souffrance, nouvel élément, pour réprimer ses plaintes. En même temps, les indications de l'épuisement se répètent.

Pendant toute la matinée, les agents se succèdent chez Garine, dont cette nuit blanche a encore creusé le visage. Affalé sur le bureau, la tête dans la main gauche, il dicte ou donne des ordres, à bout de nerfs. (170).

Quelques jours après, lorsque Hong, le terroriste est arrêté et amené devant lui.

Garine est assis derrière son bureau, très fatigué, le dos voûté, le menton dans les mains ...

...  
Entendant des pas, il ouvre les yeux, écarte lentement de la main ses cheveux qui pendent, et lève la tête. (181).

Enfin, revenant de l'endroit où il a vu les cadavres horriblement torturés de Klein et de ses compagnons chinois,

Dans l'auto, il ne dit pas un mot. Il s'est d'abord affaissé, les coudes sur les genoux. La maladie l'affaiblit chaque jour. (186).

Revenu chez lui, Garine,

... semble plus malade et plus fatigué que jamais.

Certes, l'incident a du poids, et il semble que Malraux ait pensé que cela en justifiait l'utilisation.

N'y aurait-il pas la une indication pour ceux qui cherchent à détecter celui des personnages représentant l'auteur? Nous savons que Malraux connaissait le Sanscrit. A-t-il eu, au cours de ses séjours en Extrême-Orient, l'occasion d'apprendre le chinois? Cela l'a-t-il rebuté? Il est probablement à la fois Garine et le Narrateur, bien que sa présence à Canton, lors de la grève de Hong-Kong, soit douteuse (Frohock, op. cit. 18-19, note 5).

<sup>14</sup>Cette morsure des lèvres, sous l'empire de la souffrance, se retrouve dans La Voie Royale pendant les derniers moments de l'agonie de Perken.

Sous ses yeux, deux rides profondes, parallèles à celles qui vont du nez aux extrémités de la bouche, limitent de larges taches violettes; et ces quatre rides, tirant sous ces traits comme la mort, semblent déjà décomposer le visage(186).

L'épuisement indiqué par les expressions "nuit blanche, très fatigué, à bout de nerfs" se traduit par les postures de Garine: "affalé, le dos voûté, affaissé, le menton dans les mains, les coudes sur le genoux," et par le ralentissement de ses réactions: "il ouvre les yeux, écarte lentement ... ses cheveux." La maladie marque son visage au point que la mort y apparaît pour la première fois, en même temps qu'une apparence de décomposition suggérée par l'émaciation et les taches violettes.<sup>15</sup> Le Narrateur pendant qu'il converse avec son ami continue à l'observer et au bout de quelques minutes voit son visage encore plus ravagé: "Laissant aller tout son corps en arrière, il s'appuie au mur, les yeux fermés. La bouche et les narines sont de plus en plus tendues, et une tache bleue s'étend des narines à la moitié des joues"(187).

A la fatigue s'est ajouté l'effet de l'horreur du spectacle du cadavre de Klein. Un facteur externe a produit une accélération dans l'évolution de l'agonie et le visage la reflète. Jusqu'ici, la décomposition n'existait que dans les odeurs perçues dans la chambre d'hôpital ou

---

<sup>15</sup>Notons que lors de la première entrevue avec le Narrateur, le visage portait le reflet vert du casque(75) que la lumière jaune éclairait, la face de Garine écrivant à Borodine(137), et que maintenant, le visage ne reflète plus une lumière sinistre, mais se colore lui-même en violet.



dans la salle où se trouvaient les cadavres. Maintenant, elle gagne le visage même de l'agonisant. Dans l'esprit du lecteur, un portrait composite s'impose: un homme "à bout de nerfs", les cheveux "dans le visage", visage devenu un masque sur lequel "une tache bleue" présage la décomposition macabre.

Sur l'individu chancelant, le destin s'acharne: il est victime d'un attentat et blessé au bras. A nouveau, un facteur externe vient frapper cet organisme déjà fortement ébranlé, et la mort fait des progrès rapides. Jusqu'ici, les indications données étaient, la dévastation de la physiologie, puis les indications de prostration, la fatigue et enfin la nervosité. Avec l'attentat, un nouvel élément apparaît: la souffrance physique. Il revient chez lui après avoir été pansé par Myroff, le médecin russe. Agité, il ne cesse de chercher une position confortable. D'abord allongé sur son lit de camp, il s'assied pendant son entretien avec son ami: "il rejette en arrière ses cheveux qui tombent devant son visage, et se lève, comme s'il se secouait. L'épingle qui fixe son écharpe saute, et le bras tombe: il se mord les lèvres"(194-196).

Maintenant, chaque mouvement brusque de son bras le fait souffrir, " ... il s'arrête, se redresse d'un coup avec une grimace"(195-196). Pourtant, l'habitude du commandement donne à Garine l'énergie nécessaire et il se ressaisit devant un subordonné. En présence d'un messager, " ... sur le visage de Garine, l'expression de décision et de dureté

reparaît. Et c'est presque du ton ancien de sa voix qu'il répond"(198). Se laissant aller devant son confident, Garine tente de maintenir son masque autoritaire devant les autres. Au cours de l'assaut contre Canton, il semblait être guéri, mais ce n'était qu'un soubresaut de l'agonie puisque la maladie reprenait son cours et s'aggravait.

Un dernier soubresaut va créer un dernier palier dans la courbe de l'agonie. Bien que très malade, et souffrant fortement de sa blessure, Garine ne cesse d'être actif et se précipite à la Sûreté pour continuer un interrogatoire commencé par Nicolaïeff. Nicolaïeff se montre incapable de faire parler les prisonniers. Garine domine sa maladie et sa souffrance autant qu'il le peut: "La main droite, en raison du poids de l'arme est ferme, la gauche, qui sort de l'écharpe blanche, tremble de fièvre"(214). Il prend l'interrogatoire en charge, exécute sommairement un des prisonniers par exaspération, va même jusqu'à frapper l'autre d'un coup de poing, et finalement obtient aveux et renseignements désirés.<sup>16</sup>

Malgré tout, c'est la fin. De retour avec Garine dans son appartement, le Narrateur avoue: "La maladie a creusé à tel point son visage que je n'ai besoin d'aucun effort pour l'imaginer mort"(221). Dans un dernier geste qui lui arrache une expression de douleur, Garine étreint son camarade: "Lentement, mordant sa lèvre inférieure, il

---

<sup>16</sup>Nous reviendrons sur cet épisode dans le chapitre "Le Narrateur". Cf. ci-dessous, p. 39 et suivantes.

sort de l'écharpe son bras blessé, et le lève"(222). Mais aussitôt après, Garine reprend son masque autoritaire: "Je (le Narrateur) cherche dans ses yeux la joie que j'ai cru voir; mais il n'y a rien de semblable, rien qu'une dure et pourtant fraternelle gravité"(222).

Plutôt qu'une progression régulière vers la mort, les signes visibles de l'agonie au cours des deux mois(197) sur lesquels s'étend l'ouvrage, dessinent une courbe tourmentée. Des paliers, des remontées soudaines viennent ainsi que des rechutes graves en compliquer le tracé. Les signes visibles de l'agonie ont montré les visages successifs de Garine, sa fatigue, son exasperation, sa souffrance et aussi son effort pour masquer son état. Les visages successifs de Garine constituent la progression la plus régulière, celle qui n'est freinée que par deux facteurs: l'amitié du Narrateur<sup>17</sup> et la volonté de Garine.

La volonté de Garine apparaît dans le contraste évident entre son état prostré et ses yeux fermés et l'animation qui efface partiellement sur son visage le masque de l'agonie, surtout au cours de l'assaut sur Canton et pendant l'interrogatoire des prisonniers. Capable de sursauts d'énergie, il se rend compte que le temps va lui manquer et l'inertie des luttes politiques en opposition à l'excitation de l'action le conduit à l'exaspération. Cette exaspération constitue en elle-même une sorte d'agonie causée par

---

<sup>17</sup> L'influence de cette amitié sera étudiée dans le chapitre qui lui est consacré.

un appel désespéré au seul élément dans lequel il sait vivre: l'action. Dès que "son action se retire"(194), la descente vers la mort reprend.<sup>18</sup>

La souffrance physique vient s'ajouter à l'exaspération due à l'impuissance et à la fatigue due à la fièvre, et c'est peut-être la manifestation la plus poignante: il souffre de son bras, soit qu'il essaye de cacher son abattement en se redressant, soit qu'il esquisse le geste d'étreindre son ami.

Ainsi les signes visibles de l'agonie, loin de se limiter à la description pure et simple des ravages que la mort imminente inflige aux traits de Garine, mettent en valeur son goût de l'action, sa peur de manquer de temps et l'anxiété qu'il ressent, surtout pour le Narrateur, mais aussi pour Hong et Klein.

De même qu'à l'approche de la fin de la vie, les caractéristiques d'un visage s'accroissent, les signes distinctifs de la personnalité de Garine prennent du relief sous la lumière de la mort.

Hong-Kong

---

Garine livre à Hong-Kong un combat aussi acharné et aussi personnel qu'à la maladie. Hong-Kong, comme Genève

---

<sup>18</sup> Nous trouverons dans "Les réflexions de Garine" (Cf. ci-dessous p.50 et sui.) un développement de ce thème.

ne représente pour lui, que la société qu'il tient "pour absurde"(57): "Vaincre une ville. Abattre une ville: la ville est ce qu'il y a de plus social au monde; l'emblème de la société. Il y en a une au moins que les pouilleux cantonnais sont en train de mettre dans un bel état"(219). Tout en ayant, en apparence, un objectif commun avec ses associés, comme Borodine et Meunier, Garine se trouve sur un plan différent. Meunier est heureux de voir "le dogue de la maison Old England, le seul vrai, Hong-Kong soi-même, ... (pourri) sur pied, ... bouffé aux vers!"(38). Le Narrateur y voit: "... le symbole même de la domination britannique en Asie, le roc militaire d'ou l'empire fortifié surveille ses troupeaux ... "(6). Si Garine arrive à faire promulguer son décret,<sup>19</sup> Hong-Kong sera, d'après Meunier, "un port foutu, crevé"(43), et d'après le rapport de la Sûreté britannique, "aussi sûrement" détruit que par "un cancer"(69). Pour le moment, Hong-Kong, dont la rue principale est "déserte et silencieuse"(36), par suite de la grève de Canton, est une ville malade.

Un malade, Garine, se mesure à une ville malade, Hong-Kong. De son côté, Hong-Kong reconnaît la valeur de Garine. Les dernières lignes du rapport de la Sûreté que le Narrateur lit en route vers Canton sonnent plutôt comme une citation à l'ordre du jour que comme une fiche judiciaire (69), et c'est avec satisfaction que l'auteur du rapport

---

<sup>19</sup> "Décret"(interdisant) l'entrée du port de Canton à tout bateau ayant fait escale à Hong-Kong.(69).

a souligné "deux fois au crayon rouge" les lignes suivantes: "Je me permets d'attirer tout spécialement votre attention sur ceci: cet homme est gravement malade, il sera obligé de quitter le Tropique avant peu"(69). Ce qui confirme au Narrateur ce que Meunier lui avait dit, sonnait ainsi le premier coup de glas: "Mais il commence à avoir une gueule de cadavre, Garine. Paludisme, dysenterie, est-ce que je sais?"(38-39) Meunier ne mâche pas ses mots: "gueule de cadavre". Les signes visibles de l'agonie ont montré la détérioration progressive du visage de Garine aboutissant à une impression analogue pour le Narrateur.<sup>20</sup>

"... Il commence ...", c'est bien le début de l'agonie.

"Est-ce que je sais?"

On ne saura jamais au fond de quoi Garine meurt. La présence sur le bureau de Garine "de deux livres anglais de médecine: Dysentry, Paludism"(97) révèle la même ambiguïté, ainsi que Nicolaïeff sentencieux déclarant: "Il paraît qu'il n'y a pas seulement la dysenterie et le paludisme" (204).

Quoiqu'il en soit, Hong-Kong, par Meunier ou par le rapport de la Sûreté, constitue pour le lecteur la première source d'information sur la santé de Garine. En présentant ainsi des renseignements, Malraux établit concurremment deux faits: la gravité de la maladie de Garine, et l'importance que cette maladie a pour Hong-Kong.

---

<sup>20</sup> Cf. ci-dessus p. 24 et 25.



Ainsi le rocher de Hong-Kong s'oppose, non pas à Canton mais à Garine et du texte du rapport se dégage non seulement une confirmation de la maladie de Garine, mais aussi une affirmation de la prééminence de ce révolutionnaire. De fait, sur les listes intitulées: "A fusiller en premier"(31) que distribuent les mercenaires chinois, le nom de Garine figure en tête. Bien que sachant que la maladie va bientôt écarter Garine du champ d'opérations, les Anglais le considèrent néanmoins comme l'homme à abattre. Il est logique de penser que ce sont les Anglais qui fomentent l'attentat contre lui, mais on ne peut exclure d'autres possibilités.<sup>21</sup> Enfin, il faut noter que les Britanniques prêts à appeler des renforts(43) finissent par renoncer(202) et que cela coïncide avec le déclin rapide de l'état de Garine, surtout après l'attentat. Les autorités britanniques, continuant à se tenir au courant de la santé de Garine considèrent que sa disparition relâchera la tension et par conséquent les renforts sont désormais inutiles.<sup>22</sup>

Hong-Kong est l'ennemi de Garine, mais l'agonie de celui-ci permet de comprendre combien, même malade, Garine a d'importance pour les Anglais. Ravagé par son mal, tou-

---

<sup>21</sup> Cf. ci-dessous, p. 37.

<sup>22</sup> Dans La Condition Humaine, d'une manière similaire Ferral apprécie en connaisseur le calibre des insurgés, "... Pour la première fois, il y avait une organisation de l'autre côté. Les hommes qui la dirigeaient, il eût aimé à les connaître! A les faire fusiller aussi."(C.H. 96).



jours présent sur les listes d'individus à fusiller, victime d'un attentat, Garine est un homme traqué. Bien qu'affaibli, c'est tout de même Garine, malade mais vaillant et non Borodine malade mais alité qui est capable de mobiliser son énergie pour résister victorieusement à la menace anglaise: l'assaut de Canton.

En ce qui concerne l'agonie, donc, Hong-Kong joue un triple rôle étant source d'information, de danger et de prestige pour Garine. Le début de l'agonie est annoncé par Hong-Kong, les dangers supplémentaires que Garine court émanent de Hong-Kong, et l'importance visible que Garine a dans la stratégie anglaise montrent combien Hong-Kong agonisant reconnaît la valeur de Garine même agonisant.

#### Réflexions et attitudes des associés

---

Ainsi qu'il a été indiqué dans l'introduction à l'étude des Conquérants, l'entourage de Garine peut se diviser sommairement entre ses ennemis et ses associés. On vient de voir ses ennemis représentés par Hong-Kong. On se bornera à étudier les groupes d'associés qui assistent à la totalité de l'agonie.

Le groupe d'associés dont les sentiments à l'égard de Garine évoluent avec les progrès de la maladie, peut se réduire à un représentant: Nicolaïeff, le chef de la police. Borodine et Myroff restent le plus souvent à l'arrière-plan, Gallen joue à ce titre un rôle tout à fait passif, et, le plus souvent, les nouvelles importantes, comme les diagnos-

tics de Myroff et les sentiments de Borodine sont transmis par Nicolaïeff.

Nicolaïeff

Comme le fait remarquer Malraux dans sa préface à Sanctuaire<sup>23</sup> de William Faulkner, une bonne police est, avant tout, une police bien renseignée. Les deux polices auxquelles on a affaire ici, celle de Hong-Kong et celle de Canton, sont à cet égard, des polices exemplaires, en tous cas, en ce qui concerne Garine. La Sûreté de Hong-Kong connaît le détail des états de service de celui-ci, ainsi que la gravité de sa condition. A Canton, Nicolaïeff, le chef de la police révolutionnaire, centralise les renseignements sur Garine. D'ailleurs, ici, les renseignements se précisent: "avant peu" disait le rapport de Hong-Kong. Il y a, vraisemblablement, une dizaine de jours que le Narrateur, puis Garine lui-même, y ont lu les lignes soulignées d'un trait rouge(69). Garine est à l'hôpital. Dans son bureau, Nicolaïeff converse avec le Narrateur:

Vois-tu, mon cher, me dit Nicolaïeff, de sa voix de prêtre, il ferait mieux de s'en aller, Garine, beaucoup mieux ... Myroff m'a parlé de lui. S'il veut rester encore quinze jours, il va rester beaucoup plus longtemps qu'il ne le souhaite ... Oh! on n'est pas plus mal enterré ici qu'ailleurs ...

- Il dit qu'il ne peut pas partir maintenant.

- Oui, oui, ... Les malades ne sont pas rares ici ...

...

- Et puis, quand ce qui compte pour lui n'est pas en jeu, il est un peu aboulique, Garine ... comme tout le monde.

---

<sup>23</sup> N.R.F. (1er novembre 1933), 746 et suivantes.

- Et tu crois que la vie ne compte pas beaucoup pour lui?

- Pas beaucoup, pas beaucoup ... (157)

Les termes ne sont plus: "malade, gravement malade", mais "on n'est pas plus mal enterré ici qu'ailleurs ..."

Nicolaïeff badine en parlant de la mort prochaine de Garine, soit pour cacher son émotion, soit en homme blasé par ses contacts fréquents avec la mort. Il n'y a plus de doute possible, Garine se trouve à quinze jours de sa mort. C'est aussi exact qu'une borne kilométrique: La Mort, quinze jours. La seule chance pour Garine est le départ, la fuite de ce climat, mais, comme Garine le confirme lui-même, (157) la vie ne compte pas assez pour interrompre une action en cours.

Si, en quelques mots, Nicolaïeff précise la situation et sert, en quelque sorte, de point de repère, presque d'agenda, il devient par la suite une inestimable source de renseignements d'un autre ordre. Par son attitude, il révèle ce que l'agonie de Garine signifie pour lui. Par ses aphorismes et ses péroraisons, il ouvre les yeux du lecteur sur ce que Borodine et lui pensent de Garine à l'article de la mort.

En ce qui concerne Nicolaïeff, Garine est un homme fini, condamné: "d'ici quelques jours ...." Aussi, lorsque Garine vient discuter avec lui des dispositions à prendre contre les terroristes, Nicolaïeff supporte mal la présence de cet homme qui, pour lui, n'est même plus vivant. A vrai dire, il n'y a que celui dont la mort est encore imprécise, qui soit vivant. Le Narrateur note:



Garine a les bras croisés, les yeux fermés: Nicolaïeff le regarde d'une façon singulière, presque avec haine ..

....

Et souriant à demi, avec une attitude singulière de déférence et d'ironie:

- Alors? Qu'est-ce qu'on fait?

Garine répond d'un geste: "Peu m'importe."

Une légère expression de dédain passe sur le visage de Nicolaïeff. (168-169)

La haine, la déférence mêlée d'ironie, et le dédain manifestés par Nicolaïeff siéent bien à celui qui a transmis le message de Myroff. La mort prochaine de Garine est un fait acquis, et peut-être y a-t-il déjà plus de quinze jours qu'il a été condamné. Ce que Nicolaïeff exprime par ses grimaces reste pour le moment sur le plan personnel, mais toutefois en le dépassant un peu. Les signes visibles de l'agonie ont fait voir que Garine était capable d'amitié. Nicolaïeff, communiste discipliné, est cuirassé contre cela. Le "chef" est mort ou presque, le valet peut se permettre de ricaner.

Depuis son séjour à l'hôpital, Garine ne se projette plus comme durant l'attaque de Canton, en silhouette héroïque sur un ciel de bataille, mais bien plutôt comme un homme brisé, perdant sa santé, ceux qu'il aime et dont il était estimé, comme Hong, Klein, et par-dessus tout, perdant à Canton, sa stature, puisque ses collaborateurs et subordonnés deviennent hostiles.

Le principal d'entre-eux, Nicolaïeff, toujours bien renseigné, mieux que le Narrateur lui-même, qui pourtant est le constant compagnon de Garine, annonce le prochain départ de ce dernier. Il le fait avec un mélange de déli-

catresse et de condescendance: "Il fait de bonnes choses avant de partir ... me dit ce matin Nicolaïeff. 'Il', c'est Garine."(203). Y a-t-il donc un espoir? En partant, Garine va-t-il conjurer le mauvais sort? Non, "il est perdu", "tout simplement", "Myroff dit qu'il n'arrivera pas à Ceylan."

Au cours de la conversation précédemment étudiée,<sup>24</sup> la mort était "à quinze jours" et encore à condition que Garine se décide à partir. Maintenant, même le départ est vain: la mort est à ... Ceylan. Nicolaïeff, le représentant de l'univers concentrationnaire, semble dire: "non, non, rassurez-vous, le prisonnier sera mort avant d'atteindre les barbelés." La maladie était d'ailleurs plus grave qu'on ne le croyait: "Il paraît qu'il n'y a pas seulement la dysenterie et le paludisme. Les maladies tropicales, tu sais, on ne joue pas avec elles, mon petit. Quand on les a, on se soigne. Sinon, c'est regrettable ... Et puis, autant vaut!"(204)<sup>25</sup>

"Autant vaut!" l'exclamation est insolite. Que veut dire Nicolaïeff? Avec suffisance, dans les gestes (un doigt sur ma poitrine), (203-206) dans les mots (mon petit, tu parles comme un gosse, tu n'y comprends rien), (203-206) Nicolaïeff entreprend d'expliquer son: "Autant vaut!" au

---

<sup>24</sup> Cf. ci-dessous, p. 31.

<sup>25</sup> "Il paraît" semble un écho de la phrase de Meunier: "Est-ce que je sais ..." (39)

Narrateur. Dédaigneux d'abord, puis distant, et enfin presque hostile, il commente cette exclamation qui lui a, pour ainsi dire, échappé: à Canton, tout a fonctionné sans heurt, parmi les révolutionnaires tant qu'on se trouvait "en face d'un ennemi commun à tous: l'Angleterre."(206) Mais maintenant, "l'armée rouge est prête, Hong-Kong sera définitivement abattue dans quelques jours."(204) Dans le sillage de la victoire, une union qui ne pouvait être que provisoire se dissout: dédaigneux, Nicolaïeff, pontifie tout d'abord: " ... souriant d'un côté de la bouche, plissant les paupières: 'Humain, trop humain, comme dit Borodine. Voilà ou mènent les maladies mal soignées ..."(204), puis stigmatise Garine pour avoir marqué son attachement à Hong, à Klein. Garine n'est pas ceux "qui savent s'oublier."(204) L'implication est évidente: "Il n'est pas communiste, voilà. Moi, je m'en fous, mais, tout de même, Borodine est logique: il n'y a pas de place dans le communisme pour celui qui veut d'abord ... être lui-même, enfin, exister séparé des autres ... "(204)<sup>26</sup> Le chef de la police marque bien les distances. Garine est en quelque sorte frappé d'ostracisme. Mais le ton devient encore plus inquiétant. Meme "la haine (que Garine a) de la bourgeoisie et de tout ce qu'elle représente"(206), mise en avant par le Narrateur ne peut tenir lieu de lettres de créance. Pour Nicolaïeff, Garine

---

<sup>26</sup> L'individualisme de Malraux l'a empêché d'être communiste.

est presque un ennemi: "Oui, oui, un général blanc, de gauche"(204) raille-t-il, décidément hostile. Il le sent si bien qu'il s'en défend: "Je n'ai pas d'hostilité pour lui, crois-moi."(204) Certes, un homme capable d'amitié, par surcroît non communiste, incapable de le devenir, et par conséquent, impropre à s'adapter aux problèmes de l'organisation, la révolution passée, n'a plus rien à faire à Canton aux côtés de Borodine et de Nicolaïeff. "Son temps est fini" et "comme dit Borodine, il n'a pas d'axe."(205) "Autant vaut" est clair maintenant, le hasard fait bien les choses.<sup>27</sup>

Par une triste coïncidence, le hasard veut que le départ, la mort, enfin, de Garine arrive au moment où les différences entre lui et les autres révolutionnaires s'accusent nettement: "Tout ça ira tant qu'il sera en face d'un ennemi commun à tous: l'Angleterre." Le temps des hommes comme lui tire à sa fin.(206) On ne peut s'y méprendre: autant vaut! ... qu'il parte, qu'il meure maintenant, il est grand temps.

Ainsi, Nicolaïeff bâtit pour nous, par ses attitudes et ses paroles, le cadre dans lequel Garine s'éteint. Si encore Garine n'était pas au courant! De même que la lec-

---

<sup>27</sup> On ne peut s'empêcher de remarquer que, soit par déformation professionnelle, soit par manque de véritable personnalité, le chef de la police de Canton ne fait que transmettre ce qu'il tient de Myroff ou de Borodine, qui demeurent à l'arrière-plan dans la presque totalité de l'ouvrage.



ture du rapport de la Sûreté de Hong-Kong ne lui laissait pas de doute sur la gravité de son mal, l'entretien qu'il vient d'avoir avec Borodine l'a éclairé sur le climat politique de Canton: "Tu sais qu'ils viennent de s'engueuler gravement, ce qui s'appelle gravement, Borodine et Garine?" (205). Le Narrateur ne l'ignore pas. Garine est revenu de chez Borodine "furieux"(200). Borodine " ... reproche à Garine de ne remporter que des victoires de hasard, quelques brillantes, quelques indispensables qu'elles soient. Même aujourd'hui, à ses yeux, Garine est du passé."(202) Par conséquent, "au nom de la discipline, Borodine n'hésitera pas à le remplacer, dès que lui, Garine, ne sera plus indispensable, par quelqu'un de moins efficace, peut-être, mais de plus obéissant."(202)

Garine comprend qu'il se survit à lui-même. Il a passé les quinze jours de grâce octroyés par Myroff. Ce qui jette une nouvelle lumière sur l'attentat dont il a été victime. En effet, une des raisons de la "rupture" entre Garine et Borodine est le fait que:

Borodine a fait exécuter Hong.

....  
Parce qu'il pensait qu'il y a entre Garine et les siens une sorte de lien féodal. Et peut-être parce qu'il(Garine) était assuré que Hong finirait à son côté, le cas échéant, contre Borodine. Ce qui semble avoir été aussi l'avis de celui-ci ...(201)

On est en droit de se demander en lisant ces lignes, si l'attentat était fomenté par les Anglais ou bien si, Nicolaïeff, "le tchékiste" n'a pas tenté, sur l'ordre de Borodine, de confirmer le diagnostic de Myroff, en se substituant au

destin.

L'agonie de Garine s'achève dans un cadre qui lui est hostile. Il est étranger au monde qu'il a contribué à créer. L'absurdité de la situation est renforcée par un autre facteur. Garine est pour ainsi dire mieux estimé de ses ennemis, les Britanniques, que de ses associés.<sup>28</sup> Hong-Kong, par son attitude, démontre que, contrairement à ce que pensent les Borodine et les Nicolaïeff, les "révolutionnaires du type ... conquérant ..." (205) sont encore de redoutables adversaires.

Tout d'abord simple source de renseignements sur la santé de Garine, Nicolaïeff en est arrivé à révéler en plus de l'agonie physique une véritable agonie du point de vue social et du point de vue politique. L'effet psychologique sur le malade est indéniable puisqu'il finit par s'en rendre compte. En partie responsable de cette atmosphère hostile, Nicolaïeff va en subir le contre-coup, le dernier sur-saut de l'agonie de Garine.

Vis-a-vis d'un Garine déclinant, le chef de la police avait trouvé une attitude et des phrases. Mais la situation allait se renverser, si ce n'est que pendant quelques instants, au cours de cet interrogatoire des empoisonneurs de puits que Garine termine devant Nicolaïeff effaré. Cette scène sera étudiée avec les réflexions du Narrateur.

---

<sup>28</sup> Cf. ci-dessus, "Hong-Kong", p. 29.

## Le Narrateur

Les Conquérants étant en quelque sorte un journal que tient le Narrateur, celui-ci est le témoin le plus important de l'agonie de Garine. Mais on a justement noté dans l'Introduction générale<sup>29</sup> que le mot "agonie" ne s'employait, le plus souvent, qu'après la mort de l'agonisant. En effet, l'attitude normale de l'entourage d'un mourant est celle de l'espoir de son retour à la vie.

Les ennemis de Garine, comme Hong-Kong espèrent, au contraire, le pire, et ses associés, dont Nicolaïeff est le prototype, considèrent que Garine va disparaître à point nommé.<sup>30</sup> Hong-Kong sait que Garine devra "quitter le Tropique avant peu"(69), Nicolaïeff rapporte que Borodine juge Garine comme "un homme du passé."(202) L'avenir de Garine est pour ainsi dire un fait accompli. Hong-Kong et Nicolaïeff assistent bel et bien à l'agonie de Garine.

Comme on l'a vu dans "Les signes visibles de l'agonie"<sup>31</sup>, le Narrateur arrive à Canton gardant dans son esprit une image de Garine, mais une image du passé. Il va s'obstiner à croire que le Garine du passé existe toujours et que la maladie n'est qu'un facteur passager. Il ne veut

---

<sup>29</sup> Cf. ci-dessus, p. 5 et suivantes.

<sup>30</sup> Cf. ci-dessus, p. 34 (commentaires sur l'exclamation: "Autant vaut!").

<sup>31</sup> Cf. ci-dessus, p. 15.

pas admettre qu'il assiste à l'agonie de son ami.

Lorsque Meunier lui annonce à l'escale de Hong-Kong que Garine a "une gueule de cadavre"<sup>32</sup>, le Narrateur fait semblant de ne pas l'entendre, en effet, il ne lui répond pas.<sup>33</sup> Lors de la lecture des "lignes soulignées ... au crayon rouge," dans le rapport de la Sûreté de Hong-Kong, il éprouve le besoin d'exprimer son incrédulité: "J'en doute." (69) Mais il est nettement ébranlé lorsque Garine, à son tour, lit ce rapport. Il n'ose pas l'interroger: "Je voudrais lui parler de sa santé," (75) et par conséquent ne parvient pas à obtenir de son ami la réfutation de ce qu'il a entendu et lu jusqu'ici et de ce qu'il déchiffre sur son visage ravagé. Il veut même, à toute force, croire que le tremblement fiévreux de ses traits n'est pas réel mais bien plutôt une illusion d'optique due à l'air chaud (75). Il note aussi, avec un soulagement misérable que le visage de Garine reprend son allure énergique dans l'animation.

Quelques instants plus tard, Garine et son ami rencontrent Tcheng-Dai. Le Narrateur ayant littéralement la mort dans l'âme, trouve que le visage du Chinois, " ... fait songer à une tête de mort. Cela tient à la saillie de ses pommettes qui ne laisse voir de sa face que les deux taches

---

<sup>32</sup> Cf. ci-dessus, p. 28.

<sup>33</sup> Il n'est peut-être pas superflu d'indiquer ici que le Narrateur doit être tout de même inquiet. En quittant Garine, il y a cinq ans, il avait perçu "l'odeur de vernissage du paquebot" (65), qui, par association d'idées fait penser à l'odeur du bois résineux d'un cercueil et donnant à ce détail la valeur d'un pressentiment.

profondes et sombres des orbites, un nez imperceptible et les dents ..." (76). Le Narrateur, bouleversé par l'état dans lequel il vient de trouver son ami, obsédé, malgré lui, par l'idée de la mort, voit surgir un masque sinistre, presque une figure allégorique. Il est remarquable que Malraux se serve pour décrire ce masque de la mort du mot "tache" (les deux taches ... des orbites) comme il le fait pour les dernières descriptions du visage de Garine.<sup>34</sup>

Après le choc initial de la réunion avec Garine, le Narrateur va trouver, dans les jours qui suivent, de nouvelles raisons d'espérer. La maladie semble accorder une trêve à Garine pendant l'assaut de Canton. Au cours de l'action, le Narrateur éprouve une sorte d'euphorie.

Fatigué par la réverbération du soleil sur la poussière de la rue et sur les murs, je me retourne un instant. Tout est brouillé. Taches de couleurs des affiches de propagande collées au mur, ombre de Garine qui marche de long en large .... Mes yeux, rapidement, s'accoutument à l'ombre. Ces affiches, en ce moment, prennent vie .... (115)

De la présence de Garine émane, non pas un malaise, mais un souffle créateur. Le décor s'anime autour de lui.

A l'hôpital, quelques jours plus tard, le Narrateur voit, au contraire, l'image de Garine se marier au lugubre décor: "La fatigue de sa voix, d'ordinaire si nette, un peu tremblante ce soir, comme si sa pensée contrôlait à peine ses paroles, s'accorde avec ces lampes tristes, ce silence." (152-153)

---

<sup>34</sup> Cf. ci-dessus, p. 22.

Maintenant, à l'hôpital, loin d'être une source de vie, Garine se fond dans l'atmosphère déprimante. C'est en vain qu'il tente de sortir de sa torpeur: " ... il a parlé d'un ton un peu élevé qui résonne, perdu, dans l'hôpital." (154). Pour le Narrateur qui vient d'assister à un meeting au cours duquel Hong a essayé d'ameuter la foule contre le gouvernement de Canton, le contraste est saisissant. La voix de Garine se perd dans les couloirs déserts de l'hôpital.

Le Narrateur est témoin du début de l'agonie politique de Garine. Le Chef de la Propagande n'a pas été capable de gagner Tcheng-Dal; au moment du séjour de Garine à l'hôpital, par suite d'une vacance, Borodine devient conseiller officiel du gouvernement de Canton. De ce fait, Gallen, chef militaire passe sous ses ordres et l'autorité de Garine est notablement diminuée. Le Narrateur a été amené, dès son arrivée à Canton à admettre silencieusement les signes des progrès de la maladie sur le visage de son ami. Mais il 's'est cramponné à la première manifestation contradictoire (comme la vitalité de Garine au cours de l'assaut de Canton) dans sa volonté de nier l'évidence. A l'hôpital, il retrouve Garine malade, cloué sur un lit par la fièvre, délirant, c'est-à-dire parlant pour ne rien dire, terrassé par la maladie et se heurtant de plus en plus à ses associés. Garine lutte contre les signes de l'anéantissement physiologique et social. L'incident suivant souligne l'absurdité de la situation de Garine:

... l'infirmier se penche à mon oreille (le Narrateur)  
 "Le docteur a dit de ne pas faire parler longtemps Mr.  
 le Commissaire à la Propagande ...."  
 Et, à haute voix:  
 - Monsieur le Commissaire, désirez-vous le chloral, pour  
 dormir?(155)

Garine, étant "à la limite du délire"(154), cette question est totalement dépourvue de sens, ainsi que le titre pompeux: "Monsieur le Commissaire à la Propagande." Monsieur Le Commissaire à la Propagande est bien malade et sa propagande aussi.

La sortie de Garine de l'hôpital coïncide, à un jour près, avec la nouvelle de la mort de Tcheng-Daï et la menace d'une autre attaque des mercenaires chinois. La première action du Directeur de la Propagande sera d'exploiter la mort du vieux leader chinois. Le Narrateur l'aide à mettre au point le prototype d'une affiche accusant l'Angleterre de l'avoir assassiné. Tout en traduisant le texte que Garine lui dicte, le Narrateur l'observe:

Il s'assied. Pendant que je traduis, il dessine des oiseaux fantastiques sur le buvard, se lève, marche de long en large, revient au bureau, recommence à dessiner, abandonné encore son crayon, examine avec attention son revolver, et enfin réfléchit, le menton dans ses mains. (163-164)

L'impérieux besoin d'activité qu'éprouve Garine ressort de l'affairement futile auquel il se livre dans cet instant d'oisiveté forcée. Le crayon, le revolver témoignent de l'activité de sa pensée comme s'il faisait un choix: la propagande ou l'action terroriste.<sup>35</sup>

---

<sup>35</sup> Il faut de plus mentionner que le Narrateur est encore sous le coup de la conversation qu'il vient d'avoir

En sortant de l'hôpital, pourtant, même aux yeux du Narrateur, Garine ne reprend pas tout à fait sa place parmi les vivants: "Depuis le soir ou je l'ai vu à l'hôpital, il semble se séparer de son action, la laisser s'écarter de lui avec la santé, avec la certitude de vivre"(197-193). Même lorsque le décret a été promulgué(196) et que des victoires de l'Armée Rouge déclenchent l'enthousiasme de la foule cantonnaise, ni le Narrateur, ni Garine ne peuvent s'associer à la liesse générale:

Jamais je n'ai éprouvé aussi fortement qu'aujourd'hui l'isolement dont me parlait Garine, la solitude dans laquelle nous sommes, la distance qui sépare de ce qu'il y a en nous de profond des mouvements de cette foule, et même de son enthousiasme....(200)

Pourtant, le Narrateur s'ingénie à retrouver en regardant Garine, des liens avec le passé. Après l'attentat, pansé par Myroff, Garine revient chez lui, s'allonge sur son lit de camp:

Lorsqu'il se tient ainsi, presque dans l'ombre, je ne distingue de son visage que les lignes dures: la barre presque droite des sourcils, l'arête mince et éclairée du nez, le mouvement de la bouche qui, lorsqu'il parle, se tend vers le menton.(192)

C'est l'ami qui parle. Bouleversé par la détérioration qu'il découvre sur le visage de Garine, le Narrateur s'obstine à ne pas accepter l'agonie, ni même le vieillissement en ne voulant voir dans un mauvais éclairage que les

---

avec Klein(160-162). Ce dernier lui a fait un véritable exposé sur le suicide.

Il est douteux, toutefois, que Garine pense au suicide: sa vie ne compte pas assez pour lui, et il tient surtout à être témoin de la chute de Hong-Kong qui ne saurait tarder.



and  
and  
and  
  
the  
son  
té o  
leur  
stad  
and  
voin  
  
entz  
une  
prie  
solt  
Dant  
vold  
(220)  
se pi  
stec  
p'la  
allan  
Dant  
vold

traits d'autrefois. Le lendemain, le Narrateur se prend à nouveau à observer son ami, tout en cherchant à nier l'évidence:

Je le regarde, profil noir dans la lumière. Ainsi, il n'a pas changé. Et ce profil, semblable à celui qui était le sien lors de mon arrivée ici, voici presque deux mois, semblable même à celui que j'ai connu jadis, donne toute sa force à la modification de sa voix.(197)

Le Narrateur fait une sorte de concession. Alors que le visage de son ami lui avait semblé ravagé lors de son arrivée a Canton, il s'y est accoutumé et il l'a accepté comme nouveau visage "normal" de Garine. Il serait très heureux si seulement les choses pouvaient en revenir à ce stade-là. Pourtant, la voix altérée lui ôte cet espoir et confirme l'étendue du dommage cause par la maladie. La voix du présent détone sous la silhouette du passé.

Cette identité que le Narrateur s'efforce d'établir entre le Garine du présent et le Garine du passé devient une réalité pendant quelques instants. Bien que Garine ait pris la décision de s'en aller le lendemain, et qu'il se soit, en principe, détaché du mouvement révolutionnaire de Canton, après s'être "gravement engueulé(s)"(207) avec Borodine au point de songer à offrir ses services aux Anglais (220), il suffit de la lecture d'une note(210) pour qu'il se précipite à la Sûreté une minute après avoir protesté avec dépit: "Ça, ça m'est égal. Maintenant, ça m'est égal, qu'ils s'arrangent. Tout ça ...."(210) Garine retrouve son allant, comme il l'avait fait au moment de l'attaque sur Canton: "Il suffit d'une gaffe de la Sûreté pour me faire rentrer dans cette vie de Canton, comme dans mon veston, et

pourtant il me semble que je suis déjà parti."(219). Le Narrateur, ulcéré d'observer le cours des événements, ne peut en croire ses yeux: "Garine marche de long en large, furieux maintenant"(210). Quel contraste! Il y a quelques instants, Garine était "assis les bras ballants, le regard perdu" dans "la nuit tiède"(207). Le Narrateur continuait à se dresser contre la fatalité:

Mais tout en moi, cette nuit, se défend contre lui; je me débats contre sa vérité qui monte en moi, et à qui sa mort prochaine donne une approbation sinistre. Ce que j'éprouve, c'est moins une protestation qu'une révolte ....(207-208)

Maintenant, Garine, qui a repris son "veston" de directeur de la Propagande, conduit son auto "lui-même ... à toute vitesse"(211), au point de risquer un accident, puis s'assied prostré, tandis que le Narrateur conduit et que chaque lampadaire montre les taches de ses joues. A la Sûreté, cependant, les affiches du décret accueillent les deux amis comme une fanfare de couleur, créant une atmosphère martiale:

Dans le couloir de la Sûreté, je distingue en passant de grandes affiches roses, dont j'entrevois les taches tout à l'heure, dans les rues: c'est le décret, affiché par nos soins.

Lorsque nous arrivons, précédés du son rapide et militaire de nos talons, presque inquiétant dans ce silence, Nicolaïeff, derrière son bureau, bonhomme, le dos appuyé au dossier de sa chaise, fixe ses yeux clairs de porc sur les deux prisonniers.(211)

Garine, sous l'empire de la colère retrouve son énergie. A sa suite, le Narrateur voit à nouveau le monde comme avant: les affiches roses attestent la victoire de Garine, le son militaire de leurs pas devient presque une marche triom-

phale qui les mène devant un Nicolaïeff porcin, inactif, inopérant .... Quelques brefs échanges entre lui et Garine se terminent par un péremptoire: " ... J'en ai marre. C'est compris, n'est-ce pas? L'autre sourit et incline sa tête ensommeillée, semblable au poussah de porcelaine qu'il a posé ironiquement sur le bureau." Garine commence l'interrogatoire:

Nicolaïeff regarde la lampe entourée d'éphémères, fatigué et fume.

Plus Nicolaïeff est placide, et plus Garine s'excite:

... Je lui (le prisonnier chinois) fous une balle dans la tête, moi.

Je traduis. Nicolaïeff a imperceptiblement haussé une épaule; ... Garine est un "grand chef" et son moyen est digne d'un enfant.

Nicolaïeff essaye d'intervenir:

- Tu as dit qu'il avait cinq minutes, dit Nicolaïeff, respectueux et ironique.

- Toi, fous-moi la paix, hein!

Garine tire sur le prisonnier:

La détonation. Le corps du Chinois ne bouge pas; sur son visage, une expression intense de stupéfaction. Nicolaïeff a sauté et s'appuie au mur. Est-il blessé?

....

- Mais, mais, balbutie Nicolaïeff.

- Fous-moi la paix!

Le ton est tel que le gros homme, aussitôt se tait. Il ne sourit plus. Sa bouche s'est abaissée, accentuant ses bajoues. Ses grosses mains sont croisées sur sa poitrine dans un geste de vieille femme.

....

Tandis que le prisonnier parle, ... Nicolaïeff chasse en soufflant, les éphémères morts qui tombent sur ses notes ...

....

Garine et moi regardons Nicolaïeff, qui devait remettre à demain la suite de l'interrogatoire.... sa bouche et ses sourcils ne bougent pas. Mais les muscles de ses joues, rapidement, se contractent et se détendent comme s'ils tremblaient.

....

Il se retourne vers nous:

- Dans ces conditions-là ... dans ces conditions-là ... il y en a peut-être d'autres, tout de même ... Alors ... Garine ... tu ne penses pas ... qu'il faudrait essayer un peu ... à tout hasard?(212-216)

Les rôles sont véritablement renversés. Nicolaïeff, le tchékiste, qui, la veille, avait, pour ainsi dire, rayé Garine de la liste des vivants, est nettement dominé par ce dernier. Le Narrateur prend sa revanche en utilisant des épithètes peu flatteuses pour Nicolaïeff: "yeux clairs de porc, semblable au poussah de porcelaine, vieille femme", et en insistant sur la confusion de Nicolaïeff, son effarement devant la révélation de son incapacité en cette affaire. L'effet est prodigieusement calculé surtout en contraste avec "l'oraison funèbre"(204-207). Garine agit en véritable revenant.

Mais ce n'est qu'un éclair. Garine est vivant, très vivant juste avant de s'en aller, de s'éteindre. Mêmes causes, mêmes effets: le vertige qui avait saisi le Narrateur surpris par la vitalité de Garine lors de la défense de Canton, a son pendant en l'étourdissement qui le gagne en revenant de la Sûreté avec Garine:

L'escalier de la maison de Garine, noir: la lampe qui l'éclairait est brisée. La nuit continue, dehors et dans mes nerfs ... De légers frissons parcourent mon corps, comme si je commençais à être ivre; ... mes paupières se ferment et je vois, avec un mélange de trouble et de bizarre lucidité, des images déformées.(217)

Suit une énumération des scènes récentes les plus frappantes. "Je tressaille, comme si je m'éveillais en sursaut, lorsque j'entends la voix de Garine."(217)

Est-il besoin d'insister sur la lampe brisée, la nuit

qui continue, le mélange de rêve et de réalité? La dernière manifestation de Garine s'estompe déjà derrière la réalité sinistre de sa mort prochaine, et est absorbée dans un tissu de non-sens, d'absurdité. C'est leur dernière conversation. Le Narrateur arrive avec peine à contenir son émotion:

Et je comprends soudain pourquoi ses paroles me déconcertent: ce n'est pas moi qu'il veut convaincre. Il ne croit pas ce qu'il dit et il s'efforce de tous ses nerfs irrités, de se persuader ... Sait-il qu'il est perdu, craint-il de l'être, ne sait-il rien?(220)

Comme le Narrateur l'a fait depuis son arrivée, Garine essaye de conjurer par des mots la fatalité qui pèse sur lui, ce qui navre le Narrateur, "Devant la mort certaine, une exaspération désolée naît en moi de ses affirmations, de ses espoirs. J'ai envie de lui dire: 'Assez! tu vas mourir'(220)

Le dialogue est impossible. Garine est un mort qui s'efforce de parler comme un vivant, comme s'il avait un futur, mais est-ce par ignorance ou par bravade? Le Narrateur garde le silence, pensant:

Et malgré moi, j'ai la sensation que si je parlais de la mort, j'imposerais à son regard cette image, ces traits plus tirés encore, dont je ne puis me délivrer. Il me semble aussi qu'il y aurait dans mes paroles quelque chose de dangereux, comme si sa mort, connue de lui, devenait par moi certaine ... (221)

Les réflexions des autres n'ont pas cessé de faire mourir Garine, en lui confirmant son état de santé et en lui montrant l'indifférence de ceux qu'il servait et côtoyait. Le dernier coup serait de lire la confirmation dans l'ami, celui qui, envers et contre tout, a nié l'évidence même.

Quelques instants plus tard, le bruit lointain de

12-66

sur les

siège

en fait

en fait

après

pointe

Réflex

---

le mo

nots

écart

l'arr

Mali

1466

des

part

écar

des

de

728

1466

1466

l'Armée Rouge en marche et un bulletin annonçant la victoire sur les mercenaires forment une toile de fond glorieuse derrière Garine prêt à partir: "Une exaltation confuse pénètre en lui avec ce lointain tumulte. De la joie?"(222).

Néanmoins le Narrateur veut que la dernière impression du visage de Garine soit celle du "buste romain"(52) car après l'étreinte, il n'y peut voir "rien qu'une dure et pourtant fraternelle gravité"(222).

#### Réflexions de Garine

---

Au cours de la lutte contre la mort qu'est l'agonie, le mourant combat à l'aide de gestes, d'attitudes et de mots. Ces gestes, ces attitudes et ces mots lui servent à écarter les signes l'identifiant comme mourant.

Se laissant aller devant le Narrateur, Garine a l'énergie de se raidir devant les autres témoins de son agonie. Malheureusement ces gestes ne suffisent pas à voiler la réalité. Seul, le Narrateur se plaît à contempler son ami dans des demi-jours pour voir ce qu'il reste de l'apparence du Garine passé dans le Garine du présent. A deux reprises, durant l'assaut de Canton et au cours de l'interrogatoire des empoisonneurs de puits, Garine essaye de donner le change à son entourage par une activité décuplée, pour retomber presque aussitôt encore plus épuisé. Ces gestes et ces attitudes de Garine ajoutés aux signes visibles de l'agonie contribuent à créer un Garine anormal à l'égard duquel le



cadre humain, Hong-Kong, Nicolaïeff et le Narrateur évoluent d'une manière particulière à chacun d'eux.

Sous la double influence des manifestations intérieures de la maladie et de l'altération des rapports avec ses associés, Garine se trouve forcé d'admettre tout bas l'existence d'un facteur nouveau: la maladie. Paraphrasant l'étonnement de Tchen, venant de commettre son premier assassinat(La Condition Humaine), étonnement dû au fait que "ça ne se voit décidément pas"<sup>36</sup>, Garine devrait dire: "décidément ca se voit".

Les signes visibles de l'agonie sont impossibles à masquer. Il est plus facile de surveiller ses attitudes. Mais il est encore plus facile de donner le change avec des mots. Se défendre contre la mort avec des mots veut dire essayer d'annuler les effets des autres signes sur son entourage en les minimisant, en les ridiculisant, en les traitant comme des quantités négligeables.

Nous verrons qu'avec les progrès de la maladie, cette défense à l'aide de mots varie. Sans aucun doute, la dernière scène du livre, entre Garine et le Narrateur en contient les meilleurs échantillons.

Immédiatement après l'intervention de Garine dans l'interrogatoire des empoisonneurs de puits,<sup>37</sup> les deux

---

<sup>36</sup> Ce qui veut dire que rien dans son apparence ne révèle aux autres qu'un important changement vient de s'opérer en lui(C.H. 13).

<sup>37</sup> Cf ci-dessus, "Le Narrateur", pp. 47-49.

his m

has d

the tu

pend

turn &

incor

time:

class

will p

son an

nation

nology

E

four

SI

the

cabre

Bill

at

at

at

at

amis reviennent chez Garine. Devant eux, les valises, signes de départ, de son départ imminent.

Une question échappe au Narrateur: "C'est tout ce que tu emportes?"(217). Question normale, banale, qui, ici, prend un sens atroce: puisqu'il n'y a pas d'espoir de retour à Canton, pourquoi ne pas emporter plus de choses? Affolé par l'idée d'en dire trop, le Narrateur décide de se taire: "Il me semble qu'il y aurait dans mes paroles quelque chose de dangeureux, comme si sa mort, connue de lui, devenait par moi certaine ..." (221). Garine, troublé, interroge son ami, essaye de lui arracher un acquiescement, une affirmation, un écho, même un mensonge rassurant. C'est un monologue saisissant:

Pour quelques mois, c'est bien suffisant ...  
 En regardant les valises, il ajoute:  
 - Trois mois, six, peut-être? ...

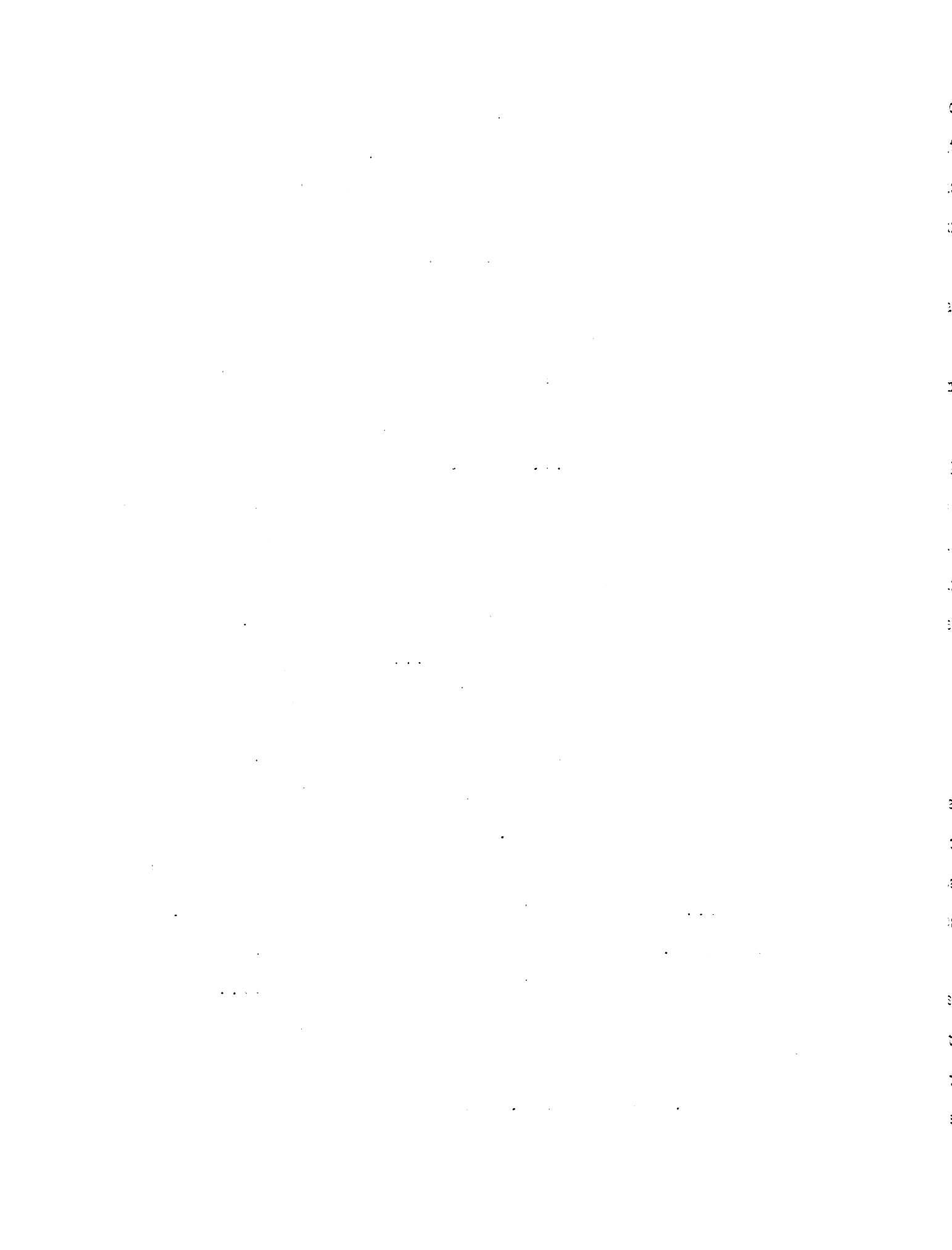
Pour remplir le silence menaçant, il continue:

Enfin quoi, ce ne serait pas non plus très intelligent de rester ici, faute de partir à temps ... (217-218)

Le Narrateur interprète: rester; il n'a pas voulu dire demeurer, mais: mourir. On se rappelle la boutade macabre de Nicolaïeff: "on n'est pas plus mal enterré ici qu'ailleurs ..." <sup>33</sup> Garine n'a pas encore osé dire: mourir. Il a dit: rester. Il continue à interroger son ami: "Mon vieil ami Nicolaïeff insinue qu'il est déjà bien tard ...." C'est un stratagème: comment le Narrateur pourrait-il se retenir

---

<sup>33</sup> Cf. ci-dessus, p. 31.



de contredire Nicolalaïeff, même au prix d'un mensonge? Devant le silence obstiné de son ami, Garine finit par prononcer le mot fatidique: "Allons! Si je claquais en mer, on pourrait coller sur le sac une belle étiquette ..."(219). En faisant une plaisanterie macabre, il essaye d'alléger l'atmosphère sinistre. Le ton ironique continue: Garine à la tête des "pouilleux cantonais" est en train de mettre Hong-Kong "dans un bel état!"(219).

"dans un bel etat". Ces mots ramènent Garine à son angoisse. Puisque le Narrateur se refuse à le rassurer, de peur de se trahir, puisqu'il se voile de silence comme on voile de crêpe les miroirs de la chambre des morts, Garine interroge un autre miroir, comme un autre interlocuteur:

...il sort de sa poche un petit miroir à dos de celluloid et regarde son visage(c'est la première fois).  
- Je crois qu'il était temps ...  
Ce serait vraiment trop bête de mourir comme un vague colon. Si les hommes comme moi ne sont pas assassinés, qui le sera?(219-220)

Dans ce passage, Garine exprime son angoisse. Il s'agit non pas de la peur de la mort, mais de la peur d'une certaine mort, d'une mort qui ne cadrerait pas avec la seule partie de sa vie qui ait un sens: les cinq dernières années.

Son inquiétude est reflétée dans la continuation de son monologue. Tout en parlant comme à lui-même, il continue d'interroger le Narrateur: "Je crois qu'il était temps ..."(220). Le miroir lui montre ce que les autres, surtout le Narrateur, voient: le dernier d'une succession

de visages de plus en plus ravagés, un visage que son ami n'a "besoin d'aucun effort pour l'imaginer mort"(221). La réponse du miroir s'ajoute aux propres sensations de Garine: la souffrance de son bras blessé, et son affaiblissement général. "Il était temps ..." suggère autant une inquiétude qu'un espoir: quel espoir? Celui de ne pas mourir "comme un colon". Deux éléments dominent dans cette scène: l'effort pour trouver dans les mots une défense, aussi futile soit-elle, et le sentiment de l'absurde. Ces deux éléments seront étudiés séparément.

Dans le livre, cette tendance à se défendre de la mort par des mots se répartit en trois périodes. Garine durant son agonie adopte trois tons. Tout d'abord, en pleine action, il refuse de prendre sa maladie au sérieux, ensuite terrassé par elle et d'autres événements, il perd son assurance et enfin, se trouve littéralement aux abois. Il est remarquable qu'il affecte un ton bourru dans la première et la dernière période. Dans le premier cas, le ton bourru bon-enfant, dans le dernier, un faux air bon vivant qui ne trompe personne. Mais dans l'intervalle, il abandonne toute fanfaronnade et confie à son ami ce que lui suggère le monde étrange de la maladie. Le Narrateur est d'ailleurs son interlocuteur exclusif. Garine ne s'entretient de sa maladie avec personne d'autre, sauf Myroff, mais leurs conversations ne sont pas rapportées.

La première période bourrue commence quand le Narrateur voit Garine pour la première fois à Canton, et lui remet

le rapport de la Sûreté de Hong-Kong, entre autres papiers. Les dernières lignes du rapport, soulignées au crayon rouge, font état de la santé de Garine. Ce dernier prévient la question qu'il devine sur les lèvres de son ami, et s'inspirant de l'idée de maladie contenue dans le rapport, s'exclame: "Ça commence à aller assez mal là-bas aussi ..." (75). Ce qui veut dire que si lui, Garine est malade, la révolution, l'est aussi, à Canton comme à Hong-Kong d'ailleurs. Mais il a le remède: "Les grèves malades, ça se soigne avec des victoires." Pense-t-il que les révolutionnaires malades se soignent aussi à coup de victoires? Il ne faut pas oublier que Garine s'identifie à Canton, face à Hong-Kong. C'est, du reste, la raison qui le retient à Canton: sans lui, la révolution ne saurait progresser:

Mais si, je me soigne! Bien entendu! Je ne me suis pas toujours soigné très sérieusement, parce que j'avais autre chose à faire, mais cela n'a pas grande importance: pour guérir, il faut que je rentre en Europe; je le sais. Je resterai là-bas le moins longtemps possible. Mais comment veux-tu que je m'en aille actuellement! (98)

Garine est sur la défensive. Derrière un barrage de mots, il admet qu'il a besoin de rentrer en Europe. Mais la maladie ne compte guère devant l'action dont il est un élément essentiel. Le projet, la mention du retour en Europe est la première de plusieurs déclarations de ce genre. Garine minimise sa maladie en face de l'action, et conjure la mort en se créant un avenir fictif. Le condamné à mort est un homme privé d'avenir. Par la création de cet avenir fictif: "Je resterai là-bas le moins longtemps possible", Garine écarte

la mort.<sup>39</sup>

Comme si elle était véritablement vaincue dans cet engagement, la maladie fait une diversion sur les flancs et Borodine, à son tour, est malade. Cette menace qui s'obstine à rester présente tourmente Garine et on entre dans la deuxième période de sa défense verbale contre la mort.

Cette maladie inquiète Garine, et son inquiétude nous a amenés à parler quelques instants de lui-même.

....  
 Quand j'étais adolescent, je pensais des choses vagues. Je n'avais besoin de rien pour avoir confiance en moi. J'ai toujours confiance en moi, mais autrement: aujourd'hui, il me faut des preuves.(103)

Le ton est normal, amical. La brusquerie a disparu. Garine confie au Narrateur ce que l'action signifie pour lui. Au lieu de se défendre de la mort en créant un avenir fictif, Garine reconnaît implicitement l'approche de la mort en admettant un vieillissement.

En entendant Garine dire: "J'ai toujours confiance en moi, ... mais aujourd'hui, il me faut des preuves," nous ne pouvons nous empêcher de penser que la maladie le vieillit prématurément, en fait à trente et un ans un homme vieux, c'est-à-dire un homme dont la réserve d'avenir est épuisée.<sup>40</sup>

---

<sup>39</sup> Il faut noter, cependant que, avec un ricanement sinistre, la mort l'effleure juste à ce moment-là, sous la forme d'une liste des "gens à faire arrêter et exécuter séance tenante" que font circuler les mercenaires chinois à la solde de l'Angleterre. Garine est en tête de liste.

<sup>40</sup> Au reste, ceci se rattache assez directement à une question que le Narrateur se pose en lisant le rapport de la Sûreté de Hong-Kong sur Garine: "Il est né en 1894 (la date que donne le rapport est 1892) ... se vieillit-il?" (52).



Ce sentiment de vieillissement continue à apparaître dans les réflexions de Garine: peu de temps avant la crise qui le mènera à l'hôpital, il éprouve le besoin de s'en entretenir avec le Narrateur:

Sans doute les paroles de Myroff ont-elles laissé Garine inquiet, car, pour la première fois, il fait allusion à sa maladie sans que je l'interroge.  
- La maladie, mon vieux, la maladie, on ne peut pas savoir ce que c'est quand on n'est pas malade. On croit que c'est une chose contre laquelle on lutte, une chose étrangère. Mais non: la maladie, c'est soi, soi-même ... Enfin, dès que la question de Hong-Kong sera résolue ....(144)

Il se trouve dans le monde étrange de la maladie. L'étrange perspective est due, tout au moins en partie, à l'importance que prend le corps souffrant. On est relativement inconscient d'un corps en bonne santé. La maladie crée une nouvelle personnalité qu'on est bien obligé de reconnaître, un nouveau soi, diminué, vieilli, avec lequel il faut vivre.

Une fois de plus, l'avenir fictif apparaît: "Enfin, dès que la question de Hong-Kong sera résolue ..." A l'hôpital, Garine avoue combien il lui est pénible de vivre avec son nouveau soi-même: "Je ne désire pas rester seul. Je n'aime plus penser à moi, et, quand je suis malade, j'y pense toujours."(152) L'idée de vieillissement se répète en même temps que celle de l'angoisse.

L'attentat, auquel Garine échappe de justesse, ouvre la troisième et dernière période de sa joute verbale contre la maladie et la mort. Les réflexions de Garine reprennent à partir de ce moment-là, leur ton bourru, indiquant la troisième période de la lutte verbale contre la mort:

Il commence à m'embêter, celui-là!  
 - Qui? Myroff? Il dit que c'est grave?  
 - Ça?(Il montre son bras). Je m'en fous pas mal. Non, il dit qu'il faut, qu'il faut absolument, que je parte.  
 ...  
 - Et ce qu'il y a de plus embêtant, c'est que je crois qu'il a raison.(193)

Malgré tout, Garine ne peut se résoudre à s'en aller. Le décret qui doit amener la destruction de Hong-Kong "aussi sûrement qu'un cancer" n'est pas encore promulgué. Sans aucun doute, Garine comprend qu'il est comme un acteur voyant avec terreur venir la dernière représentation de la saison, sachant bien qu'il ne fera pas partie de la troupe la saison suivante. La ruine de Hong-Kong est peut-être en vue. Quoiqu'il en soit, il lui est pénible de donner ses véritables raisons pour rester: "C'est compliqué. Ah! bon sang, qu'on est mal sur ce lit de camp!"(193) Véritablement aux abois, il se lance dans une série de déclarations relativement obscures dont la plus claire est: "Si je me suis lié si facilement à la Révolution, c'est que ses résultats sont lointains et toujours en changement."(195)

Autrement dit, l'intérêt de Garine pour la Révolution est une question toute personnelle. Il s'est embarqué à bord de ce bâtiment parce que le port de destination était vague et lointain, peut-être même hors d'atteinte. N'est-il pas ironique que ce soit grâce à ses efforts que la fin soit en vue? En s'associant à une cause à laquelle il ne croyait pas il l'a servie au point de réaliser le rêve de certains. Se rendant parfaitement compte qu'il est en train de se contredire, il se défend assez habilement. S'il ne s'intéresse

pas véritablement à la Révolution, il n'a aucune raison valable de rester à Canton. Il met alors en avant le fait qu'il est un joueur, puis s'arrête brusquement, "enfin quoi! Si nous devons abattre Hong-Kong, j'aimerais ...". Mais il s'arrête, se redresse d'un coup avec une grimace, murmure: "Allons! Tout ça ..." et se fait apporter les dépêches." (195-196).

La veille de son départ, entre ses valises, Garine continue à penser tout haut, à s'étendre à l'excès sur son concept de l'absurdité de la vie. Qui ne connaît cette atmosphère de départ dans laquelle toutes les conversations semblent futiles? Le voyageur et ses bagages sont un morceau de futur détonant dans le présent. Ici, de plus, le mot "voyage" est lourd de signification. Garine, pour avoir un air détaché, prend un soin extrême à maintenir la conversation sur un plan intellectuel, et devient hargneux(208) lorsque le Narrateur essaye de l'en distraire. Enfin, il avoue son désarroi:

Ah! Que je voudrais voir cette Chine, dans cinq ans!

....

- Pourquoi n'est-tu pas parti plus tôt?
  - Pourquoi partir, tant qu'on peut faire autrement?
  - Par prudence ...
- Il hausse les épaules, puis, après un nouveau silence:
- On ne vit pas selon ce qu'on pense de sa vie ...
- Encore un silence.
- Et la bête se cramponne, quoi!(210)

Cet aveu lui coûte et il le déguise sous le ton bourru.

Ce ton bourru de l'homme habitué à commander va être celui de l'interrogatoire, son dernier sursaut d'agonie.<sup>41</sup>

---

<sup>41</sup> Cf. ci-dessus. "Le Narrateur", pp. 47-49.

Et, peu après, son dernier acte officiel, parapher des dépêches dans une chambre "emplie" des bruits de bottes de l'Armée Rouge montant en ligne, lui fait dire: "Il (Borodine) ne verra plus ma signature, pendant quelque temps! ... Les troupes de Tcheng en charpie ... Avant un an, Shanghai ..." (222). Il y a quelque chose de touchant, comme un peu enfantin dans l'identification de l'absence à un détail de la vie normale. "Pendant quelque temps" n'est qu'un dernier effort pour se créer un avenir fictif. "Les troupes en charpie", le ton familier. "Avant un an, Shanghai", un programme et un jalon jeté, un retour illusoire auquel Garine feint encore de croire.<sup>42</sup>

Que Garine se sache perdu ou non, ses réflexions constituent bel et bien une défense. D'abord une défense contre la mort elle-même par la création d'un avenir fictif auquel il tente de donner une réalité. Ensuite, une défense contre les questions, pourtant bien timides, du Narrateur. Questions d'un ami qui l'obligeraient à avouer ses craintes. Il arrive à s'y dérober en transposant le sujet de la conversation ou bien encore en trouvant refuge derrière une pose bourrue. Quand cela ne lui est pas possible, sous l'empire de la souffrance et de l'affaiblissement physique, il se replie derrière un flot de considérations complexes. Ce qui ne

---

<sup>42</sup> Il serait difficile de croire que Garine pense ici à l'avenir de la Révolution et non au sien. Nous venons de voir (Cf. ci-dessus p.56) que son intérêt pour la Révolution n'était dû qu'au fait que "ses résultats sont lointains ..."

11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

l'empêche pas d'admettre finalement: "Et la bête se cramponne, quoi!"(210). Au début, bourru par bravade, Garine se laisse aller ensuite à montrer son vieillissement, son amertume, pour finir par reprendre le ton bourru, voire hargneux quand il ne croit presque plus lui-même à ses chances de vivre.

Comme on l'a indiqué plus haut, le dernier dialogue entre Garine et le Narrateur contient deux éléments importants: la défense verbale contre la maladie et la mort, et le sentiment de l'absurde. Garine y fait fréquemment allusion, mais l'absurdité en strict rapport avec l'agonie n'intervient que dans quelques scènes. Avant de les étudier, il est peut-être bon de faire le point et d'indiquer clairement ce qui s'entend par: l'absurde.

La notion de l'absurde, répandue dans toute l'oeuvre romancée de Malraux, et en général dans le roman contemporain, a été remarquablement illustrée par Albert Camus dans nombre de ses écrits et plus particulièrement dans Le Mythe de Sisyphe.<sup>43</sup> L'étude de l'oeuvre de Camus par John Cruikshank<sup>44</sup> en facilite encore la compréhension.

Dans Le Mythe de Sisyphe, un débat sur l'impasse que semble être la condition humaine, conduit Camus à adopter comme seule alternative au suicide, la conscience lucide de l'absurde. L'absurde naît de la confrontation de l'irra-

---

<sup>43</sup> Albert Camus, Le Mythe de Sisyphe(Paris: Gallimard, 1942)

<sup>44</sup> John Cruikshank, Albert Camus and the Literature of Revolt(N.Y.: Oxford University Press, 1959)

tionnalité du Cosmos et de la soif de rationalité de l'homme. L'homme se sent irrémédiablement étranger au monde dans lequel il vit. Par extension, il ne peut accepter un ordre social ou métaphysique basé sur de faux absolus. L'homme absurde<sup>45</sup> demeure conscient de l'absurde et veille à ne pas l'oublier grâce à un subterfuge (religion, amour, opium, etc). Au-delà du désespoir qui en résulte, dans le rapport pascalien entre l'homme conscient et l'univers inconscient, dans le déséquilibre maintenu à tout prix, résident la joie et la liberté permises à l'homme absurde.

A l'hôpital, Garine exprime au Narrateur son obsession de l'absurde:

... - le sentiment de la vanité de toute vie, d'une humanité menée par des forces absurdes. Maintenant, ça revient ... C'est idiot, la maladie ... Et pourtant, il ne semble que je lutte contre l'absurde humain en faisant ce que je fais ici ... L'absurde retrouve ses droits ... (153)

Etre malade, c'est donc vivre avec soi-même, par trop exclusivement, à l'exclusion d'une action qui entraîne et empêche de remuer des souvenirs.<sup>46</sup> A Canton, Garine s'emploie à détruire une ville: "ce qu'il y a de plus social au monde, l'emblème même de la société." La maladie, ce soi-même incontrôlable s'oppose à la volonté tendue vers un objectif,

---

<sup>45</sup> Camus utilise le terme: "homme absurde" pour désigner l'individu capable de maintenir, en dépit des obstacles, la conscience lucide de l'absurde. Craikshank (Op. cit. 66) déplore le choix de ce terme, mais l'accepte.

<sup>46</sup> Peut-être plus nettement exprimé encore par Perken disant: "... ce jeu me cachait le reste du monde, et j'ai parfois singulièrement besoin qu'il me soit caché ..." (V.R.62)

un projet, un rêve. "Il ne faut jamais lâcher la terre" répétera plusieurs fois Garine(139 et 207). "L'absurde retrouve ses droits." Envahi par la fièvre, se tournant et se retournant sur son lit d'hôpital, Garine succombe aux étranges images qui assaillent son esprit:

Ah! cet ensemble insaisissable qui permet à un homme de sentir que sa vie est dominée par quelque chose ... C'est étrange la force des souvenirs, quand on est malade.

....

Pourtant, pourtant ... En cet instant même, combien d'hommes sont en train de rêver a des victoires dont, il y a deux ans, ils ne soupçonnaient pas la possibilité! J'ai créé leur espoir. Leur espoir.(153)

Toujours à la recherche des preuves dont il a maintenant besoin, Garine se torture pour réconcilier les deux personnes de son être: l'active et l'inactive, le Garine du passé et celui du présent. Pour utiliser une de ses expressions, il voudrait reprendre "cette vie de Canton ... comme (un) veston"(219). Le délire qui s'installe peu à peu laisse passer encore quelques lambeaux de lucidité:

Je ne tiens pas à faire des phrases, mais enfin, l'espoir des hommes, c'est leur raison de vivre et de mourir ... Et puis? ... Naturellement, on ne devrait pas tant parler quand la fièvre est trop forte ...  
.... C'est idiot ... Penser à soi toute la journée! ... C'est idiot, la fièvre, mais on voit des choses ...  
(153-154)

La maladie temporairement, procure un refuge à Garine. Rétrospectivement, il reprend conscience de son importance; Les preuves sont là: il a créé l'espoir des hommes, il est dieu: "Tout homme rêve d'être dieu" proclame Gisors dans La Condition Humaine.<sup>47</sup>



Le délire prend possession du malade qui se met à décrire des visions analogues à celles de Kassner dans Le Temps du Mépris et où la Révolution n'est qu'un immense brasier alimenté de figures carnavalesques représentant des dieux, de faux absolus, et illuminant la nuit en se consumant. Une exclamation, une admission qu'il doute de la durée de sa vie, échappe à Garine: "J'aurais voulu voir l'aube! ..."(154)

Mais la vision procurée par le délire a un autre sens plus important: "La Révolution, on ne peut pas l'envoyer dans le feu." On peut jeter les faux dieux, et même les rêves dans un brasier, mais pas la réalité. "Tout ce qui n'est pas elle (la Révolution), est pire qu'elle, il faut bien le dire, même quand on en est dégoûté ... Comme soi-même! Ni avec, ni sans"(154). On ne peut se débarrasser de certains faits à volonté. On ne peut lâcher une action à laquelle on a participé, "même quand on en est dégoûté", pas plus d'ailleurs qu'un corps malade qui vous oblige à vous prosterner dans l'inactivité. Garine commence à sentir qu'il arrive à la limite de son expérience. "L'espoir des hommes, c'est leur raison de vivre et de mourir ... et puis? On sait déjà ce que Garine entend par "mourir". Il ne veut pas mourir dans un lit d'hôpital "comme un colon". Une fatalité semble venir renforcer le sentiment de l'absurde en lui dérobant sa mort.

Contrairement à Garine, Klein trouve une mort à l'image de sa vie, ce qui communique à Garine tout d'abord une profonde sensation de chagrin et d'horreur:

- Pauvre type ... Il disait souvent: la vie n'est pas ce qu'on croit! Jamais! ...

....  
- J'ai eu pour lui une amitié d'homme ... Découvrir l'absence de paupières, et penser que l'on allait toucher des yeux ... (187)

Mais la première émotion maîtrisée, il finit par voir dans la mort de Klein: " ... quelque chose comme ... un certain rire ..." (209)<sup>48</sup> Le choc moral dû à cette mort et à cette torture porte un coup terrible à Garine malade, d'autant plus qu'il se sent responsable:

Qu'ai-je fait de ma vie, moi? Mais, bon Dieu, que peut-on en faire, à la fin! ... Ne jamais rien voir! ... Tous ces hommes que je dirige, dont j'ai contribué à créer l'âme, en somme! Je ne sais même pas ce qu'ils feront demain ... (187)

N'a-t-il pas, en effet, perdu contrôle sur Hong, et par conséquent sur les terroristes qui ont exécuté Klein comme otage? Quel sorte de dieu perd le contrôle de ses créatures? Klein lui-même, lui a conté un détail significatif de la fin de Lénine. Lénine se voit mourir dans les yeux des autres le jour où La Pravda ne publie pas un article qu'il avait envoyé. Lénine a regardé sa main, celle qui avait écrit l'article, figurant "une araignée repliant ses pattes ..."

---

<sup>48</sup>Sous le titre "Mirrors and Masks of Fate". premier chapitre de son étude sur Malraux, Gerda Blumenthal qualifie ce "certain rire" de "Saturn's laughter".

Gerda Blumenthal, André Malraux, the conquest of Dread (Baltimore: The John Hopkins Press, 1960)

Dans La Condition Humaine, Tchen essaye de préciser pour Kyo, un sentiment du même ordre: " ... je peux mal t'expliquer. Plus près de ce que vous appelez ... extase. Oui. Mais épais. Profong. Pas léger. Une extase vers ... vers le bas (C.H. 127).

- Il est mort peu de temps après ...  
 - Oui, Klein disait: comme une araignée ... Depuis qu'il m'a raconté cela, je n'ai jamais pu oublier cette main-là, ni ces articles ... refusés ... (189)

"Il est mort peu de temps après ..." La maladie terrasse l'homme, mais rien ne le fait mourir comme se sentir "déjà parti" (219).

Ce que Garine ressent confusément depuis son séjour à l'hôpital se précise: en lui, quelque chose est déjà mort: "Attaché! La petite cérémonie au cours de laquelle on attachait un vivant à un mort s'appelait ... mariage républicain, n'est-ce pas?" (189)<sup>49</sup> Il le sent au point qu'il définit ainsi sa position: il fait "ce qu'on fait, quand on sait qu'on sera bientôt obligé de cesser de le faire ..." (188). L'absurdité de la vie est la notion de base de la pensée de Garine. Sur le point de "manquer" sa mort, Garine se trouve face à l'absurde: "Si je ne suis pas assassiné, qui le sera?" Il a d'ailleurs failli l'être, un attentat a été commis contre lui, et il a exprimé son regret de n'avoir pas été tué: "C'est peut-être dommage ..." (192). L'absurdité résulte de la disproportion entre la philosophie de cet homme et la réalité à laquelle il est obligé de faire face.

Vivant au mépris de la mort une existence dangereuse afin de détruire le symbole d'une société qu'il abhorre, il court le risque de "manquer" sa mort. Une mort "de colon" lui ferait rejoindre la foule des êtres humains qu'il

---

<sup>49</sup> Allusion aux noyades de Carrier, à Nantes, sous la Révolution.

dédaigne.

Ce serait beaucoup dire que Garine est venu chercher la mort en Chine. Il est venu y chercher ce qu'il ne pouvait trouver au sein de la société occidentale: une chance de donner un sens à sa vie, sachant qu'il ne la trouverait qu'en acceptant d'avance une mort violente, mais dont le caractère même serait d'avoir un objet. Lorsque un homme comme Garine meurt, fusillé ou assassiné ou torturé, c'est une date, un symbole dans une action concertée. C'est une mort significative justifiant d'un coup la vie qui a été orientée vers cette fin. A l'hôpital, Garine risque de mourir d'une manière impersonnelle, "comme un colon". Il ne s'agit pas de se consumer, de prendre toute une vie à mourir, mais de disparaître en pleine action. Etre tué, assassiné, voilà la mort qui convient aux "hommes comme moi"(220)<sup>50</sup>

Voilà ce qu'on trouve dans les "Réflexions de Garine": un combat verbal contre la mort, et, rattaché à la notion de l'absurde, la déception de Garine de "manquer sa mort", le tout représentant le drame intime de Garine.

Il essaye d'abord de démentir les signes de l'agonie pour rétablir son image aux yeux des autres, et pour se rassurer lui-même. Quand ses feintes de ne pas croire à la maladie et ses propos bourrus cessent de faire illusion, il

---

<sup>50</sup> Au fond, Cyrano constate à peu près la même chose au moment de mourir:

D'un coup d'épée  
"Frappé par un héros, tomber la pointe au coeur!"  
- Oui, je disais cela! ... le destin est railleur! ..  
Et voilà que je suis tué dans une embûche,

confie à son ami son désarroi de ne pas mourir en combattant, en révolutionnaire. Enfin, admettant l'existence de la maladie, il tente d'éloigner le spectre de la mort en créant un avenir fictif.

#### Conclusion de l'étude des Conquérants

---

Il y a un parallèle assez évident entre les éléments qui constituent les "Réflexions de Garine et les "Réflexions du Narrateur" ainsi que les "Signes visibles de l'agonie". Au contraire, les "Réflexions de Nicolaïeff" et "Hong-Kong" se trouvent dans un camp opposé, celui de la maladie et de la mort. Une étude détaillée met en relief ce que la structure du livre ne permet pas de distinguer de prime abord:

...La narration se développe sur deux lignes constamment embrassées: celle des faits, succession vertigineuse d'évènements, en général sanglants et horribles, et d'actes courageux, énergiques et parfois frénétiques; et celle des idées, enchaînement non point tant de discours que de notations brèves et perçantes, de discussions rapides et coupées qui vont par éclairs au centre des problèmes, un foyer de la conscience tragique. Rare écrivain, qui donne en même temps le mouvement du drame et sa signification, et dont le style heurté, elliptique, parfois négligé et obscur, doit sa valeur à son tempo passionné. L'idée éclate en formules, non point abstraites mais insérées sur l'acte dont elle naît et sur l'état de sensibilité profonde qui la pousse.<sup>51</sup>

L'étude présente a tenté de dénouer ces "deux lignes

---

Par derrière, par un laquais, d'un coup de bûche!  
C'est très bien. J'aurai tout manqué, même ma mort.  
Edmond Rostand, Cyrano de Bergerac, Acte V, Scène 6.

<sup>51</sup> Simon, op.cit., 30.

constamment embrassées". A chaque personnage, Malraux a confié une mission déterminée. De même que les différents personnages se supportent ou s'opposent les uns aux autres, de par leur niveau, leur fonction dans le cadre de l'ouvrage, de même, en ce qui concerne l'agonie de Garine, chaque personnage a une fonction différente. Différente justement parce que leurs personnalités et leurs positions vis-à-vis de Garine donnent à chacun d'entre-eux un point de vue différent.

Le Narrateur est étudié deux fois puisqu'il a, somme toute, un rôle double: celui de narrateur et celui d'ami de Garine. En tant que narrateur, il est étudié dans la partie intitulée "Signes visibles de l'agonie" et comme ami de Garine dans "Les réflexions des autres" et "Le Narrateur".

"Les signes visibles de l'agonie" exhibent un visage de Garine en changement constant. Le Narrateur le décrit tout en se refusant à croire ce qu'il voit. En se creusant et en s'exagérant, les traits indiquent le vieillissement rapide qu'est l'agonie.

Cette accélération vers la mort est aussi rendue dans la notion du temps qui échappe à Garine, par exemple, le fait qu'il se crispe lorsqu'il se rend compte qu'il n'a plus le temps d'apprendre le chinois. La torture morale est accompagnée par l'indication subtile de souffrance que procure à Garine sa capacité d'aimer. Son bras blessé le fait souffrir quand il veut étreindre son ami. Enfin, "Les signes visibles de l'agonie" nous montrent bien l'agonie comme une lutte

contre la mort: la détérioration progressive du visage est comme un tracé, une courbe de l'état de Garine qui le mène de la santé à la maladie, et de la maladie à la mort.

Mais cette descente est interrompue deux fois, dans deux sursauts, la défense de Canton et l'interrogatoire des empoisonneurs de puits, et par contre accélérée par le choc du spectacle de Klein mort, celui de l'exécution de Hong et précipitée par l'attentat et le congé que lui signifie Borodine.

"Les signes visibles de l'agonie" montrent un Garine luttant contre l'inévitable mais retombant plus bas après chaque effort sous les chocs combinés des événements hostiles.

L'hostilité est avant tout celle de Hong-Kong, avec qui Garine est engagé dans une lutte à mort. Mais d'une manière quasi-chevaleresque, Hong-Kong reconnaît la valeur de son adversaire. Tout d'abord, le rapport met en lumière l'efficacité de Garine et la crainte de Hong-Kong devant l'adoption du Décret. Cette crainte est tempérée par la maladie de Garine, qu'il appartient à Hong-Kong d'annoncer. Mais devant l'obstination de Garine à vouloir rester à Canton, les menaces se multiplient, rehaussant encore la valeur de Garine: il est en tête des listes de gens à fusiller, un attentat est commis contre lui, mais, par contre, l'Angleterre, bien renseignée n'envoie pas de troupes, coïncidence étonnante, lorsque Garine décide de s'en aller.

Garine veut abattre Hong-Kong et Hong-Kong l'identifie bien comme son adversaire. Garine peut se considérer comme

l'homme du destin dans ce coin d'Asie où il était inconnu six ans auparavant.

Si Hong-Kong identifie Garine à Canton, le gouvernement de Canton se détourne de Garine mourant. En la personne de Nicolaïeff, espèce de Cerbère portant outre sa tête, celle de Myroff et celle de Borodine, on voit l'annonce de la mort physique prochaine, le mépris pour le collaborateur condamné et l'hostilité du tchékiste pour l'homme capable d'amitié. Si bien qu'on est en droit de douter de l'identité véritable des instigateurs de l'attentat commis contre Garine. Même si, pendant quelques minutes, Nicolaïeff, éperdu, tremble devant, ce qu'on pourrait appeler le fantôme de Garine, c'est une compensation bien minime pour le Narrateur auquel cet épisode communique une brève euphorie. Le Narrateur, comme il a été dit plus haut, se présente dans "Les réflexions des autres", "Le Narrateur", comme l'ami de Garine. Il assiste impuissant, à la défaite de son ami, soit sur un lit d'hôpital, soit perdant un à un ses amis (Klein, Hong). Le Narrateur vit dans l'effroi de laisser échapper par maladresse, une réflexion, un mot, qui condamnera Garine.

Pourtant, ce dernier, comme on peut le voir dans "Réflexions de Garine" se défend contre les questions amicales du Narrateur en se dérochant sous des dehors bourrus ou derrière des discours interminables.

Ainsi, pour le Narrateur, Garine est un homme mourant qu'un miracle pourrait, devrait sauver. Hong-Kong voit avec



avec satisfaction son redoutable adversaire terrassé par la maladie. Canton renie Garine qui a cessé d'être utile. Garine comme le Narrateur espère au-delà de l'espérance.

Tout au long du livre, l'amitié du Narrateur et l'espoir déraisonné de Garine s'opposent à l'indifférence, puis à l'hostilité de Nicolaïeff qui peut se permettre, aux approches de la mort, de mépriser ce géant qui tombe.

La profonde amitié du Narrateur pour Garine et le fait qu'il soit le seul lien avec sa vie passée, font penser que Garine et le Narrateur ne sont qu'un seul et même personnage dédoublé. Est-ce le Narrateur ou Garine qui sent "l'odeur de vernis du paquebot", c'est-à-dire l'odeur de cercueil? Est-ce le Narrateur ou Garine qui lit le rapport de la Sûreté? Qui, enfin, regarde à la derobée dans la pénombre qui estompe les ravages de l'agonie sur un visage?<sup>52</sup>

---

<sup>52</sup> "Tous les personnages principaux sont Malraux. D'où une certaine confusion qui nous empêche de toujours exactement distinguer les uns des autres ces hommes dont ne diffèrent trop souvent que les noms." Mauriac, op. cit., 201.

## LA VOIE ROYALE

A première vue, La Voie Royale peut apparaître comme un réarrangement des Conquérants. On peut aisément s'y tromper. Un Européen va en Asie et après s'être imposé pendant quelques années à son milieu d'adoption, meurt, non sans avoir, au préalable, communiqué à un ami ses vues sur la vie et sur la mort. Les proportions de la recette varient: la jungle remplace la ville, l'aventure, la révolution, le nombre de personnages est réduit. Ce parallélisme ne résiste pourtant pas à l'analyse, surtout à l'étude du thème de l'agonie.

Agonie ou vieillesse, impasse de la mort, tel est le thème principal de ce roman aux apparences de roman d'aventures. Si l'athéisme et l'obsession de la mort peuvent encore suggérer quelque chose de diabolique, Perken peut passer pour un nouveau Faust s'ingéniant à se débarrasser de la vieillesse et de l'agonie.

Bien plus que la mort vers laquelle elles mènent, la vieillesse et l'agonie, ainsi que toutes les superstitions les entourant, sont à craindre, donc à combattre. De même que l'homme absurde de Camus garde à vif la blessure de l'absurde, Perken refuse d'oublier que la vie et la mort sont conséquences l'une de l'autre.

Restant sur le qui-vive, habitué à combattre, Perken

a néanmoins trouve un combat dont il ne peut sortir victorieux. Et pourtant les chances semblent être de son côté. Grabot, l'homme à la recherche duquel il part, l'a assuré qu'on peut toujours éviter la soumission. Claude, son jeune compagnon, lui apporte en plus d'une présence réconfortante, l'espoir de financer ses projets. Enfin, Perken connaît bien la jungle. Le seul sinistre présage émane de ceux que Perken a jusqu'ici dominés; et qui sont prêts à devenir par un changement d'attitude, les messagers de la mort.<sup>1</sup>

L'étude de La Voie Royale commence par la présentation de Perken suivie de celle de deux autres Européens, Grabot et Claude qui se trouvent avec lui dans la jungle. On verra ensuite comment la jungle, milieu adoptif de Perken, se tourne progressivement contre lui au cours de l'agonie. Enfin, on examinera les signes funestes que les messagers de la mort envoient à Perken.

Perken

---

L'agonie de Perken ne devait pas avoir lieu; car dans la forêt tropicale où il avait choisi de vivre plutôt qu'en Europe, il devait rester jeune jusqu'à l'anéantissement. Malgré tout, Perken "perd" sa mort après avoir passé sa vie à se mesurer à elle pour "vivre". L'agonie de Perken

---

<sup>1</sup> Il s'agit des signes variés qui indiquent à Perken l'approche de la mort.

est en contradiction avec sa vie, sa philosophie. Pour le bien comprendre, il n'est pas inutile d'identifier Perken, d'examiner sa situation au moment où se situe l'histoire et dans quelle mesure son agonie contredit sa vie.

Dans le cours du livre, Perken expose ses théories sur la vie à Claude, et a l'occasion de lui en montrer l'application. Capable de réussir là où Grabot a échoué, il succombe pourtant au degré suivant dans le combat avec "l'autre" mort.

Après avoir étudié la personnalité de Perken, on passera aux causes, puis aux aspects de son agonie.

Perken est-il un aventurier?<sup>2</sup> A priori, il ne semble pas y avoir le moindre doute là-dessus. Et pourtant ... tout en le présentant comme tel, par exemple en mentionnant qu'il avait fait des "débutts assez illégaux"(15)<sup>3</sup>, Malraux finit pas brosser un portrait assez prestigieux de Perken. De page en page, la personnalité impressionnante de cet homme émerge, au point "que les actes de sa vie passée se séparaient de lui comme des rêves"(23). A la manière d'un Jean Bart ou d'un Robert Surcouf, le forban de naguère est devenu un personnage imposant, distant, mystérieux et solitaire. De l'avis même des "autres", ceux qu'il ne daigne même pas fréquenter à bord, il aurait pu aisément "faire fortune"(22),

---

<sup>2</sup> Dans le sens péjoratif du terme, bien entendu.

<sup>3</sup> Dans la partie consacrée à l'étude de La Voie Royale, le renvoi aux pages de cet ouvrage sera fait dans le texte, entre parenthèses, par indication du numéro de la page.

mais, jusqu'ici tout au moins, s'est montré désintéressé:  
 " ... une chose plus surprenante, c'est que maintenant, il s'intéresse à l'argent ... c'est nouveau"(16). Déjà la réponse à la question posée en tête de ce chapitre paraît plus difficile à formuler. Surtout en sa présence, car: "Le passé de cet homme s'était si bien transformé en expérience, en pensée à peine suggérée, en regard, que sa biographie en perdait toute son importance"(36).

Un mot ne suffit pas à définir Perken. Le comprendre ne s'avère pas plus facile. Même si l'on révélait aux passagers du paquebot la vérité sur un aspect de la personnalité de Perken, il n'y comprendraient pas grand'chose. Par exemple, Perken, habitué à vivre seul dans la jungle, a la réputation d'être courageux. En fait, ce que tout le monde prend pour du courage, est une peur: la peur de n'être pas tué.

Qu'est-ce à dire? Il n'a pas peur de la mort? C'est encore plus compliqué que cela: la mort c'est le contraire. Le contraire de quoi? Le contraire d'être tué. Pour comprendre ce que veut dire: "la peur de n'être pas tué", il faut essayer de comprendre ce qui arrive quand "on n'est pas tué". Pas plus qu'on ne peut faire tenir un homme comme Perken en un mot, on ne peut résumer sa philosophie en une formule. Mais l'élaboration de "la peur de n'être pas tué" conduira au coeur du problème. Ce qu'il faut définir, c'est la position de Perken vis-à-vis de la mort.

En Europe, avant la Renaissance, l'image de la mort

donnée par l'église était quasi-universellement acceptée: une porte s'ouvrant sur une autre vie. Au XXe siècle, Perken ne voit rien, n'espère rien au-delà de la mort. La vie de l'homme du Moyen-Age était axée sur l'immortalité de l'âme. La mort représente aujourd'hui la seule valeur absolue. "Ce n'est pas pour mourir que je pense à ma mort, c'est pour vivre"(109),<sup>4</sup> explique Perken à Claude, une nuit, dans la jungle. Au Moyen-Age, un moine ou n'importe qui eût pu énoncer ces mots, dans un sens chrétien. A l'heure actuelle, ils prennent un sens différent sur les lèvres de Perken. Un sens différent, non seulement en raison de l'athéisme de Perken, mais de la sincérité, de la totalité de cet athéisme.

Par contre, la majorité des Occidentaux, ayant pourtant perdu la foi, continuent à vivre dans un cadre moral basé sur la religion chrétienne, c'est-à-dire basé sur un sens périmé de la mort. Sens à moitié périmé, car la superstition remplace la foi et le cortège de légendes entourant la mort, lui conserve son aspect effrayant. Par tradition, par habitude, et par manque de sincérité dans leur manque de foi, les Occidentaux demeurent donc soumis à un ensemble de lois subordonnées de proche en proche à la mort.

C'est précisément en cela que Perken se distingue de ceux qu'il appelle les "soumis". Allant jusqu'au bout de

---

<sup>4</sup> "Le moine clunisien qui croyait méditer sur la mort, méditait en réalité sur la vie." Blanchet, op. cit. , 228.

son athéisme, il refuse de souscrire à un ordre sans fondations véritables. Les hommes comme Perken, Claude Vannec et Grabot considèrent "la masse des hommes" comme des "soumis", des "cadavres"(37), ou bien encore les comparent à des insectes esclaves d'une lumière qui les tue(107).

La définition de l'agonie est la dernière phase de la vie, axée vers la mort. Dans ce sens, ceux qui acceptent toute leur vie la soumission à la mort, vivent en fait une longue agonie. Biologiquement, la naissance est le premier pas vers la mort. Mais tout dépend de ce qu'on entend par ce vocable: anéantissement pur et simple ou fatras invraisemblable de superstitions effrayantes. Pour Perken, "la vraie mort, c'est la déchéance .... Vieillir, c'est tellement plus grave!"(36).

Or, toute sa vie, Perken s'est cabré contre la soumission: "Je ne prétends pas tenter les choses qui réussissent d'elles-mêmes; celles-là, je les manque"(34). Refusant de vivre la vie des "soumis", pourquoi accepterait-il leur mort? S'il est venu au Siam, c'est parce que, comme Claude, il pense que: "la soumission à l'ordre de l'homme sans enfant et sans dieu, est la plus profonde des soumissions à la mort"(37). Ainsi, toutes les soumissions se rattachent à la soumission à la mort, et, s'étant affranchi de "l'ordre de l'homme" en s'arrachant au monde occidental, Perken veut aller à l'extrême et s'affranchir aussi de l'ordre suprême, celui de la mort.

Mais il faut comprendre "mort" comme Perken l'entend:





"la vraie mort, c'est la déchéance." Et la véritable préoccupation de Perken se révèle en: "Vieillir, c'est tellement plus grave!" Perken cherche à se soustraire, non seulement à la longue agonie que "vivent" les "soumis", mais aussi à la vieillesse, cette autre agonie.

Depuis le début de l'ouvrage, Perken ne cesse de faire des allusions à la vieillesse. Il l'a trouvée dans un désappointement sexuel à Djibouti(3), dans la jeunesse de Claude(31-32), dans le regard d'une maîtresse(53). Il voit en la vieillesse, avec horreur, une agonie, une déchéance à laquelle il ne veut pas se soumettre.

Vieillir, c'est tellement plus grave! Accepter son destin, sa fonction, la niche à chien élevée sur sa vie unique .... On ne sait pas ce qu'est la mort quand on est jeune ...(36)

....

Je vous souhaite de mourir jeune, Claude, comme j'ai souhaité peu de choses au monde ... Vous ne soupçonnez pas ce que c'est que d'être prisonnier de sa propre vie. (53)

....

Vieillir, voilà, vieillir. Surtout lorsqu'on est séparé des autres. La déchéance. Ce qui pèse sur moi, c'est, -comment dire? ma condition d'homme: que je vieillisse, que cette chose atroce: le temps, se développe en moi comme un cancer, irrévocablement ... Le temps, voilà.

Toutes ces saletés d'insectes vont vers notre photophore, soumis à la lumière. Ces termites vivent dans leur termitière, soumis à leur termitière. Je ne veux pas être soumis.(107)

Jusqu'ici la vie aventureuse dans cette région sauvage a séparé Perken du monde des "soumis", et lui a même procuré une sorte d'ascendance sur eux:

Ces gens(les passagers du paquebot) acceptaient tout de la légende de Mayrena - qui était mort - et peut-être de Perken lorsqu'il était loin; ici, ils se défendaient contre son silence, méfiants, avides de se venger par quelque mépris d'une volonté de solitude parfois

nettement exprimée.(15)

Perken venait de faire deux pas en avant; d'instinct, le gros homme baissa la voix. Claude sourit.

Oh! il ne me fait pas peur, bien sûr! J'ai vingt-sept ans de colonie. Pensez! Mais il ... il m'intimide, si je peux dire. Pas vous?(22)

La vieillesse risque de le faire retomber parmi les "soumis", de lui faire vivre une agonie. Eliminer la vieillesse, l'agonie? Rien de plus simple: le suicide. Mais Perken n'y souscrit pas: "le suicide ne m'intéresse pas ... Celui qui se tue court après une image qu'il s'est formée de lui-même: on ne se tue jamais que pour exister"(13).<sup>5</sup> Non, Perken ne se suicide pas, mais il se promène dans un danger constant. Et, tout à coup, il devient facile de comprendre la raison de sa présence dans la jungle indo-chinoise. Il est venu y chercher le danger. Le danger va, si l'on peut dire, le protéger de la mort, "la vraie mort ... la déchéance". En allant au-devant de la mort, du danger, Perken compte supprimer l'agonie. Voilà ce que ceux qui chuchotent sa légende sur le paquebot, prennent pour du courage. Courage, certes, et pourtant ...

On a répondu, en partie, à la question posée au début de l'étude sur Perken; au lieu de: "Perken est-il un aventurier?", il vaudrait mieux dire: "Perken est-il encore un aventurier?" Mais, maintenant, une autre question se pose

---

<sup>5</sup> Ce que Perken veut probablement dire, c'est qu'en se suicidant, un individu espère enrayer la détérioration rapide de l'image qu'il a vainement tenté de présenter à son entourage.

"Perken est-il courageux?" Ici, Malraux se heurte à une insuffisance du vocabulaire. Le mot "courage" n'exprime pas de manière satisfaisante l'idée qu'il cherche à communiquer. Il y arrive par un détour.

Au bivouac, le soir, dans la jungle, Perken explique à Claude comment "le courage compense" l'humiliation chez Grabot. Et quand Claude s'exclame:

Je comprends qu'il se fiche de la mort ...

Perken répond:

- Ce n'est pas d'elle qu'il n'a pas peur, c'est d'être tué: la mort, il l'ignore. Ne pas craindre de recevoir une balle dans la tête, la belle affaire!

Et, plus bas:

Dans le ventre, c'est déjà plus inquiétant ... ça dure

....

Tous pensent au fait de ... Ah! comment vous faire comprendre? d'être tué, voilà. Ce qui n'a aucune importance. La mort c'est autre chose: c'est le contraire.  
(106-107)

Voici une citation typique de Malraux: obscure et fondamentale. Malraux excelle à exprimer une idée d'une manière insolite, arrêtant le lecteur et le contraignant, en quelque sorte, à suivre les idées des yeux comme l'enfant de la maternelle suit du doigt en les épelant les mots nouveaux. En effet, on aurait tendance à lire vite et comprendre "c'est d'être tué qu'il n'a pas peur". Cela serait du courage. Il faut lire au contraire: "Il a peur de n'être pas tué". Sans la phrase suivante: "ne pas craindre de recevoir une balle dans la tête, la belle affaire", on pourrait aisément s'y tromper. Il ne s'agit donc pas de courage, d'héroïsme (la belle affaire) mais bien plutôt de la crainte, de la "peur de n'être pas tué", c'est-à-dire la

peur d'une agonie: "Dans le ventre, c'est déjà plus inquiétant ... ça dure ..."

La "balle dans la tête" soit, "dans le ventre ...", non. Les hommes vivent dans la crainte d'être tués: "Tous pensent au fait de ... d'être tué, voilà." Grabot, et bien entendu, Perken, vivent dans la crainte "de n'être pas tué". Le contact avec la mort est inévitable. Quand la mort vient, qu'elle soit fulgurante. Peu à peu, le vocabulaire de Perken-Malraux se précise: "La mort c'est autre chose: c'est le contraire." C'est le contraire d'être tué.

Cette peur de n'être pas tué peut passer pour du courage mais fait aussi penser à une rééducation de l'instinct. A l'instinct de la peur de la mort, Perken et Grabot veulent somme toute, substituer un instinct plus éduqué, plus sélectif. Il s'agit d'accepter une certaine forme de mort et d'en refuser d'autres: choisir sa mort. Il n'existe pas de mot pour décrire ce "courage", cette attitude mentale, et pour ceux qui se trouvent face à face avec Perken ou Grabot, rien ne permet de le distinguer du véritable courage. Si bien que Grabot disait à Perken: "Et depuis que je me fous de crever, que ça me plaît plutôt, tout peut se faire"(97).

La mort, c'est le contraire d'être tué, autrement dit, la mort, c'est l'agonie. Voilà la philosophie de Perken nettement formulée. Il n'a pas peur d'être anéanti, d'ailleurs, c'est en partie ce qu'il recherche dans ses expériences érotiques,<sup>6</sup> mais il a peur de mourir. Pas d'être tué,

---

<sup>6</sup> Cf. ci-dessous, p. 115.

de mourir. Avoir peur de mourir, d'après Perken, c'est craindre de rencontrer la mort comme un "soumis". Comme un "colon" disait Garine.

Si Malraux peut faire dire à Claude, dans les derniers moments de l'agonie de Perken, d'une manière assez paradoxale d'ailleurs: "... la souffrance protégeait son ami contre la mort: tant qu'il souffrait, il vivait"(131), il est permis de dire que jusque-là, c'était le danger qui le protégeait contre la mort, c'est-à-dire l'agonie.<sup>7</sup> Maintenant, et maintenant seulement, il devient possible de comprendre exactement l'aphorisme de Perken: "Ce n'est pas pour mourir que je pense à ma mort, c'est pour vivre." La mort en elle-même, l'anéantissement, n'a pas de sens. Ce qui est à craindre, c'est l'agonie. Perken est-il encore un aventurier? Peut-être ... mais pas seulement cela. Il apparaît en outre, comme un homme ayant mis sa vie en équation. Il a ensuite résolu l'équation en trouvant une formule de vie.

Remontant jusqu'au sommet de la hiérarchie des soumissions, Perken a compris qu'elles se rattachent, plus ou moins directement à la soumission à la mort. Désirant être un revolté total, comme Grabot est "un 'perversi' parfaitement pur ..." (10 et 106), Perken ne voit aucune raison de se

---

<sup>7</sup> Plus qu'une simple paraphrase de l'expression de Malraux, cette idée du danger protégeant Perken contre la mort, permet de partager La Voie Royale en deux portions bien distinctes: du début jusqu'au moment où Perken est blessé, le danger le protège contre la mort, après seule la souffrance le fait.

soustraire à certaines servitudes tout en continuant à en accepter de plus hautes.<sup>3</sup> Il s'attaque donc à la servitude par excellence, la soumission à la domination de la mort,<sup>9</sup> c'est-à-dire l'anéantissement, mais paré des symboles traditionnels lui donnant un aspect terrifiant.

Refusant de se laisser hypnotiser par un concept effrayant, mais mal défini, Perken en précise le sens: "la mort c'est le contraire" et sépare dans le concept traditionnel deux morts: celle qui compte, l'agonie et celle qui ne compte pas mais dont tout le monde a peur, être tué. Ceci bien établi, et le suicide écarté, la meilleure façon d'éviter l'agonie, c'est de vivre dans un danger constant: en multipliant ainsi les chances de se faire tuer.

A ce titre, la jungle asiatique représente un milieu idéal: elle grouille d'une vie végétale et animale répugnante et vénéneuse, d'insectes, et de sauvages la perfectionnant d'"objets fins et meurtriers"(103). Ayant choisi, de propos délibéré, de vivre dans cet environnement, Perken ne doute pas que "... peut-être ... tout va se régler bientôt, par une flèche plus ou moins dégoûtante ..." (103), lancée par un sauvage portant " ... un pagne d'une saleté sanglante: ni tout à fait animal, ni tout à fait humain"(102).

Comme un chercheur courageux s'inoculant une maladie pour vérifier ses théories, Perken vit dans la jungle pour

---

<sup>3</sup> Comme les "autres" le font.

<sup>9</sup> Cf. ci-dessus, p. 73.

vivre sous le signe d'une formule. A l'aventurier s'est ajouté un métaphysicien contrôlant sur lui-même une formule:

Exister contre tout cela (Perken montrait du regard la menaçante majesté de la nuit), vous comprenez ce que cela veut dire? Exister contre la mort, c'est la même chose. Il me semble que je me joue moi-même sur cette heure-là. (103)

En remettant, quotidiennement, leur vie en jeu, les individus de ce genre n'arrêtent pas, pour ainsi dire, de se survivre. Leur vie cesse de posséder une durée indéterminée, mais, au contraire, étant données les probabilités de mort instantanée, devient une succession d'instants. Ce que Gaëtan Picon énonce comme suit:

Malraux, s'il est essentiellement révolutionnaire, ne l'est que dans la mesure où il recherche, non pas une conception théorique, mais une solution pratique de la condition humaine: une formule de vie momentanée.<sup>10</sup>

Cette vie discontinue, faite de successions de vies élémentaires, remise en question à chaque instant, ne peut que continuer indéfiniment ou s'arrêter, littéralement d'un instant à l'autre.

Le "courage" qu'ils exhibent aux yeux des "autres" procure aux expérimentateurs comme "sous-produit" de leur vie momentanée, un mystère et une prestance se transformant bientôt en légende. "Exister contre la mort ..." L'ascendant qu'ils prennent sur leur entourage assure leur existence.<sup>11</sup> Et si la mort survient, ils seront capables de " ... mourir

---

<sup>10</sup> Picon, op. cit., 54. Cf. aussi, à ce sujet, Delhomme, op. cit., 110 et suivantes.

<sup>11</sup> Cf. "Introduction" de cette étude, pp. 6-3.

avec une conscience intense de la mort, sans ... faiblir ..."(109).

Il y a pourtant une ombre au tableau. Perken l'indique lui-même en disant: "Et peut-être que tout va se régler bientôt, par une flèche plus ou moins dégoûtante ...." Les mots "peut-être" et "flèche" évoquent des probabilités, non des certitudes. On ne peut éliminer le cas où l'on ne serait pas tué. Improbable, mais pas impossible. Ce qui peut arriver de deux façons: ou bien nulle flèche, balle ou danger quelconque ne se matérialisera, ou encore au lieu d'être tué, on peut seulement être blessé(dans le ventre, c'est déjà plus inquiétant ... ça dure ...). En outre, au cas où l'on sort indemne, d'instant en instant, il y a une "autre mort, celle qui est en nous"(108).<sup>12</sup>

C'est Grabot qui a procuré la solution à Perken. Dans tous les cas où l'on risque la déchéance, la maladie, la vieillesse, (l'autre mort) ou bien si l'on est blessé, en résumé, dans tous les cas où par le jeu d'un facteur imprévu, on risque de déchoir, le recours au suicide est admis. Cette fois encore, au lieu de se soumettre, fût-ce à la mort, il est possible de s'en servir contre elle-même, comme d'un outil, d'une clef pour une évasion suprême.<sup>13</sup>

---

<sup>12</sup> En fait, il n'y a pas de différence entre l'autre mort et l'agonie: que le mécanisme déclencheur soit un agent manifeste(blessure) ou latent(maladie, vieillesse) l'agonie est amorcée et on ne peut véritablement la supprimer, mais l'écourter.

<sup>13</sup> Cf. ci-dessous, "Grabot" p. 106-107.



Il ne faut pas voir là, une contradiction avec l'opinion exprimée par Perken sur le suicide(13). Perken refuse le suicide en tant qu'alternative à la vie. Il a pensé et a prouvé qu'il était possible de vivre, sans être soumis, dans le voisinage de la mort, en quelque sorte protégé par elle de toute déchéance. Ce n'est que dans le cas d'une humiliation qui ne peut être compensée qu'il aura recours au suicide.

Toute ma vie dépend de ce que je pense du geste d'appuyer sur cette gâchette au moment où je suce ce canon. Il s'agit de savoir si je pense: je me détruis, ou: j'agis. La vie est une matière, il s'agit de savoir ce qu'on en fait, bien qu'on en fasse jamais rien, mais il y a plusieurs manières de n'en rien faire ... Pour vivre d'une certaine façon il faut en finir avec ses menaces, la déchéance et les autres: le revolver est alors une bonne garantie, car il est facile de se tuer lorsque la mort est un moyen ... (108)

Possesseur d'une formule de vie(et de mort) à toute épreuve, comprenant même une sorte de dispositif de sécurité, Perken réussit à vivre quinze ans(60) dans la jungle, se liant avec des chefs de tribus, se rendant indispensable au Siam, devenant, en somme, un élément important dans cette région du globe. Malgré tout, l'ouvrage se termine par l'agonie et la mort de Perken.

Voilà une antinomie surprenante: d'une part, un système destiné à supprimer l'agonie, de l'autre, l'apparition, à priori inexplicable, de cette même agonie.

Avant d'en déterminer la cause, il serait utile d'examiner d'un peu plus près l'une des données: le verbe "supprimer". La suppression suppose l'existence préalable. Supprimer l'agonie signifie: l'empêcher de continuer et de

progresser. L'idéal serait de pouvoir, non seulement supprimer l'agonie, mais encore l'éviter. Mais comment s'exposer au danger et éviter l'agonie? En s'exposant au danger, on s'expose aux deux morts à la fois: la mort instantanée (être tué) ou l'autre (blessure ou maladie).

Supposons les deux morts incarnées par un taureau chargeant.<sup>14</sup> Perken contrairement au "torero" professionnel, doit chercher la corne et éviter la passe. On retrouve ici l'indication faite plus haut:<sup>15</sup> "un instinct plus éduqué, plus sélectif." Il ne suffit pas d'attendre la corne du taureau (ou la flèche du sauvage) mais il faut pratiquement se jeter dessus. Ce qui ressemble beaucoup au suicide.

Si par contre, on attend la corne, la flèche ou la balle, en se mettant dans les meilleures conditions pour la recevoir, on doit envisager la possibilité de n'être que blessé et de se trouver par conséquent, dans l'obligation de s'achever (théorie du revolver). Plus vite le blessé s'achève et plus il "évite" l'agonie, car il la supprime à la source, à l'état naissant.

Au contraire, plus le blessé attend pour s'achever, et plus il s'éloigne des conditions idéales, et par conséquent, agonisant, il se peut qu'il ne soit plus capable d'un acte qu'il envisageait en pleine possession de ses moyens. Perken le sent bien: "Il n'est peut-être pas plus difficile

---

<sup>14</sup> Malraux décrit la marche de Perken vers les Moïs comme une "marche de taureau". (V.R. 132).

<sup>15</sup> Cf. ci-dessus, "Perken", p. 32.

de mourir pour soi-même que de vivre pour soi-même, mais je me méfie ... C'est quand on déchoit qu'il faut se tuer, mais c'est quand on déchoit qu'on aime de nouveau la vie ... Mais lui (Grabot) le croit, c'est l'important" (98).

Dans le complexe de l'être humain, les instincts comme celui de la conservation, comme la crainte de la douleur sont certainement les plus difficiles à dominer. Pour remettre sa vie en question à chaque instant, pour "déshabiller" la mort de ses parures terrifiantes, il faut "arracher ses propres images au monde stagnant qui les possède ..." (37) C'est-à-dire, se mettre à ressembler à l'inhumain, au Cosmos.

Or, il est facile de détecter chez Perken, pourtant endurci par la jungle, la survivance de quelques imperfections humaines. Ce qui reste d'humain chez Perken, se manifeste de trois façons: sous certaines conditions, il est encore capable d'amitié, ensuite, l'érotisme l'obsède, enfin, ses instincts ne sont pas encore rééduqués.

Si l'on se reporte aux paragraphes consacrés respectivement à Grabot et à Claude,<sup>16</sup> on y trouvera les preuves de la capacité de Perken à l'amitié.

L'obsession érotique de Perken est évidente dans tout le cours du livre. L'ouvrage débute par une discussion basée sur l'érotisme et nombre de comparaisons que Perken fait au cours de ses exposés sont empruntées à l'érotisme. Mais le

---

<sup>16</sup> Cf. ci-dessous pp. 105-111.

passage le plus caractéristique à ce sujet est probablement celui dans lequel Claude est obligé d'arracher Perken à l'emprise de l'atmosphère sexuelle d'un village où ils ont campé une nuit. Ils se préparent à quitter ce village. Aux périls de la jungle vient de s'ajouter une nouvelle menace: leur guide, Svay(vraisemblablement obéissant aux ordres des autorités coloniales françaises) les a abandonnés et a emmené avec lui les conducteurs de charrettes ainsi que tous les hommes du village parmi lesquels ils auraient pu recruter des remplaçants. Seules restent les femmes.

"... Par les trous des claies, les femmes inquiètes, la prunelle agile, observaient les blancs"(96).

Il(Perken) regarda autour de lui.  
 - Des femmes, rien que des femmes ... Un village de femmes ... ça ne vous touche pas, cette atmosphère où il n'y a rien de masculin, toutes ces femmes, cette torpeur si ... si violemment sexuelle?(98)

Tourmenté par le désir sexuel, Perken est donc victime de son corps.

Perken n'est pas parvenu, non plus à rééduquer son instinct du danger. Au moment crucial, dans le village Stieng, où il se prépare à marcher vers les Moï, il doit se faire violence, il entend:

Un cliquètement inexplicable: ses dents qui claquaient  
 Il sauta sur la claie, hésita encore une seconde, tomba, se redressa ...

....  
 Perken marchait vers les Moï, pas à pas, tout le corps raidi.

....  
 Son pied rencontra un buisson bas; ...(il) continua d'avancer, tomba sur un genou, se releva toujours aussi raide ...

....  
 Quelques pas encore. Jamais il n'avait marché ainsi

sans plier les genoux.(131)

Il conduit littéralement un corps épouvanté comme un cavalier éperonne une monture se dérochant devant un objet effrayant.

Dans le bourg siamois, condamné par le diagnostic des deux médecins, Perken a la même sensation de l'indépendance de son corps: "(Perken) croyait à la menace plus qu'à la mort: à la fois enchaîné à sa chair et séparé d'elle, comme ces hommes que l'on noyait après les avoir liés à des cadavres"(153). Dans cette allusion aux noyades organisées par Carrier sous la Terreur,<sup>17</sup> Malraux cherche à montrer combien le corps, le corps malade trahit Perken et l'entrave comme un boulet de forçat. La même idée apparaît durant son agonie: "Son pied douloureux et mort à la fois cachait la lumière; il se souleva, ne tentant pas même d'écarter cette chair séparée de lui, comme s'il eût pu souffrir dans la chair d'un autre"(162-163).

Perken n'a pas poussé sa "déshumanisation" à bout: un reste de sentimentalité, son obsession érotique et sa subjugation à son corps en sont des preuves. Ironiquement, malgré tout, dans la mesure où il tente de dominer ce corps souffrant, lorsqu'il est blessé au genou, il favorise lui-même l'établissement de l'agonie.

Dans le cas de la blessure, on vient de l'expliquer

---

<sup>17</sup> Noyades auxquelles Malraux a déjà fait allusion dans Les Conquérants: "Le mariage républicain"(C. 139).

plus le blessé attend pour s'achever et plus ses chances de le faire diminuent. Encore faut-il établir la gravité de la blessure. Le blessé n'a besoin de s'achever que si la blessure est mortelle. Voilà justement l'erreur que commet Perken. Il ne comprend pas la gravité de sa blessure<sup>18</sup> ou refuse d'y faire face, et ne commence à vraiment croire à son agonie que sous l'influence de l'accumulation des signes.<sup>19</sup>

Il y a tout lieu de penser que Perken croit sincèrement à l'inocuité de sa blessure. Il lui est déjà arrivé d'être blessé. Sur le paquebot(13), il a montré à Claude les cicatrices qu'une torture a imprimées sur ses mains. Au médecin lui annonçant que sa blessure est mortelle, il réplique: "J'ai déjà été blessé par les pointes de guerre" (150). Au moment du conciliabule sur la quantité de jarres à offrir en échange de Grabot, il minimise sa blessure: "Tu es blessé? ... 'Non, enfin, si, pas gravement'"(138-139). Enfin pour sceller le pacte avec les Stiengs, il utilise froidement le sang coulant de son genou blessé pour remplir la balle creuse qu'il tirera sur le crâne du gaur(143-145). Perken est tellement habitué à vivre dans ce milieu

---

<sup>18</sup> C'est en tout cas, ce qui ressort de cet échange entre Perken et le médecin:

- J'ai mis de la teinture d'iode ...quoique pas tout de suite ...

- Sur une plaie aussi pénétrante, c'est comme si vous chantiez(V.R. 143).

<sup>19</sup> Cf. "Les messagers de la mort", p. 123.

périlleux qu'une blessure comme celle de son genou ne vaut pas la peine de s'en préoccuper: une simple égratignure.<sup>20</sup>

Mais à cette erreur de jugement vient s'ajouter l'entêtement à ne pas s'en remettre à l'evidence, aux signes lui indiquant qu'il va mourir, que son agonie a commencé.

Refusant de croire au diagnostic d'un médecin intoxiqué et haineux, et à celui d'un médecin indigène moins expérimenté, un peu abattu par ce qu'il lit dans le regard de Claude(154), Perken décide de s'en remettre au témoignage de ceux qu'il connaît: "ses" hommes: "... maintenant, j'ai besoin des hommes. Il faut que je remonte dans ma région"(154). L'homme qui a été capable de s'enfoncer "dans la mort même ... délivré de ces ombres sinistres et vaines"(134), est incapable de reconnaître cette mort venant de "quelque empoisonnement du sang dont il ne souffrait pas" (152). C'est donc pour remonter dans sa région qu'il se couche sur une charrette n'essayant de voir en cette mort anonyme qu'un combat de plus: "Malgré la douleur, il se sentait vivant ... De nouveau, combattre"(163). Même maintenant, surtout maintenant, Perken refuse de croire que le moment est venu d'utiliser le revolver ou la seringue. Il faut d'abord que sa mort lui soit confirmée par "ses" hom-

---

<sup>20</sup> On peut noter que Jacques(Diderot, Jacques le Fataliste) est également blessé au genou et que Diderot s'étend un peu sur la gravité de ces blessures. Il y a peut-être de la part de Malraux, une intention voilée de suggérer la fatalité. La blessure au genou réapparaît dans Les Noyers de l'Altenburg(Vincent Berger).

mes. Pas d'autres. Les indigènes accompagnant Savan ne comptent pas non plus: "S'il était diminué à leurs yeux, il ne l'était pas encore aux siens; ces deux-là venaient de le voir"(174).<sup>21</sup>

Pourtant, si chaque affirmation en elle-même n'a pas jusqu'ici, assez de poids pour le convaincre de l'approche de sa mort, leur effet combiné devient troublant:

Pour la seconde fois, il rencontrait sa mort dans le regard d'un homme; il éprouva furieusement le désir de tirer sur lui(Savan), comme si le meurtre seul eût pu lui permettre d'affirmer son existence, de lutter contre sa propre fin. Il allait retrouver ce regard dans les yeux de tous ses hommes: cette sensation démente d'empoigner la mort, de la combattre comme un animal, s'étendait en lui avec une puissance de crise. Son pire adversaire, la déchéance, il allait le combattre dans l'âme de chacun de ses hommes.(174)

L'homme qui s'est si bien ingénié à dominer les autres dans cette région, en est réduit à mendier son existence dans leurs regards. Peu de temps après, Perken miné par la fièvre constate dans un dernier moment de lucidité: "Maintenant, je ne pourrais même plus tirer ..."(177).

De la part de Perken, le refus à croire aux signes de son déclin demeure d'autant plus incompréhensible qu'une série d'indications montrent, au contraire, à quel point Perken s'en rend compte. Ces indications sont contenues dans la série de projets de plus en plus limités qui jalonnent la descente de Perken vers la mort.

L'obsession de la mort est un terme impressionnant,

---

<sup>21</sup> Il vient d'exécuter sommairement deux indigènes qui le couchaient en joue.



mais imprécis et inexact. L'obsession de ce qui précède et annonce la mort, la vieillesse, la "fin de quelque chose, surtout", lorsqu'on se sent "vidé de (son) espoir, avec une force qui monte en(soi), contre(soi), - comme la faim"(62). Lorsque "... cette chose atroce: le temps, se développe en (soi) comme un cancer, irrévocablement ... le temps, voilà" (107),<sup>22</sup> exprime mieux la préoccupation de Perken que l'expression: "obsession de la mort". Vieillir, c'est agoniser, car c'est "accepter vivant la vanité de son existence, comme un cancer, vivre avec cette tiédeur de mort dans la main" (37-33).<sup>23</sup> Autrement dit, avoir avec la mort un long contact, passer toute sa vie à mourir, transformer sa vie en agonie.

Le thème de la vieillesse apparaît dès le début du livre dans presque toutes les conversations entre Claude et Perken,<sup>24</sup> soit sous forme d'allusions, soit ouvertement stipulé. Obsédé par la vieillesse, Perken retrouve les signes partout, mais surtout dans le domaine érotique. Ce dont il parle énigmatiquement tout d'abord, "les bordels somalis sont pleins de surprises ..." (8) et qu'il précise par la suite, " ,,, le fiasco du bordel de Djibouti..." (61) " ... quand je me suis trouvé impuissant pour la première

---

<sup>22</sup> Cf. "Claude", pour le traitement de la mort "en nous".

<sup>23</sup> Il faut bien saisir la différence entre "accepter" la vanité de l'existence et "comprendre" la vanité de l'existence.

<sup>24</sup> Cf. ci-dessus, "Perken" p. 79.

fois ... "(107), reflète l'amertume d'un homme atteint dans la profondeur de son être.

Avant cet avertissement personnel, il lui a été donné d'observer une femme recevant du temps le même signal:

Vous ne soupçonnez pas ce que c'est que d'être prisonnier de votre propre vie: je n'ai commencé à le deviner, moi, que lorsque nous nous sommes séparés, Sarah et moi .... Une femme qui connaissait la vie, mais pas la mort.<sup>25</sup> Un jour elle a vu que sa vie avait pris une forme: la mienne, que son destin était là et non ailleurs,<sup>26</sup> et elle a commencé à me regarder avec autant de haine que sa glace .... Vous ne savez pas ce que c'est que le destin limité, irréfutable qui tombe sur vous comme un règlement sur un prisonnier: la certitude que vous serez cela et pas autre chose, ... que ce que vous n'avez pas eu, vous ne l'aurez jamais.(58-59)

L'obsession de vieillir, d'arriver à un stade déchéant de la vie, exprimée à l'aide d'images érotiques révèle très clairement que Perken se trouve, au moment où il fait connaissance de Claude, en pleine transition. Du rêve de puissance qui devait le mener à: "exister dans un grand nombre d'hommes, et peut-être pour longtemps", parce qu'il veut: "... laisser une cicatrice sur cette carte"(60), il est en train de se résigner à un projet moins ambitieux:

Dans la région où je réside, je suis libre. Si je suis armé, j'y tiendrai jusqu'à ma mort. Et il y a les femmes. Avec quelques mitrailleuses, la région est imprenable pour un Etat à moins de sacrifier un très grand nombre d'hommes.(61)

---

25 C'est-à-dire la vieillesse, l'agonie.

26 Noter le parallélisme avec l'épisode du village Stieng au cours duquel le destin de Claude et de Perken risque de prendre la forme de Grabot: Cf. ci-dessous, pp. 109-110.

Le projet initial était inouï :

... Je suis lié, ... à presque tous les chefs de tribus libres, jusqu'au Haut-Laos. Voilà quinze ans que ça dure. Je les ai atteints un à un ... Et ce n'est pas le Siam qu'ils connaissent; c'est moi.

- Que voulez-vous en faire?

- Je voulais ... Une force militaire, d'abord. Grossière mais rapidement transformable. Et attendre le conflit inévitable par ici, soit entre colonisateurs et colonisés, soit entre colonisateurs seulement. Alors le jeu pourrait être joué ..., Je voulais cela comme mon père voulait la propriété de son voisin, comme je veux des femmes.(50)

"Je voulais cela ...", "Je veux des femmes". Le message est clair: le rêve de puissance se trouve remplacé par un rêve érotique. Les mitrailleuses que Perken a cherché à se procurer font partie du deuxième projet.<sup>27</sup> Quant aux femmes, "Non, ce ne sont pas des corps, ces femmes: ce sont des ... possibilités, oui. Et je veux ... comme j'ai voulu vaincre des hommes"(53).

Pourtant, Perken est en période de transition, il hésite à vraiment abandonner le premier projet. Il a beau insister sur le fait que son projet est périmé et sur l'attraction que l'érotisme exerce sur lui, Claude n'arrive pas à croire que son grand projet ait été définitivement abandonné:

La vase? vous sentez ... reprit Perken. Mon projet aussi est pourri. Je n'ai plus le temps .... Avant cinq ans, la brousse sera traversée: routes ou trains.

...  
... avec l'alcool ou la pacotille, mes Moïs seront fichus.  
.... (Je me méfie) des deux ou trois années où je suis

---

<sup>27</sup> Bien que plus modeste, le deuxième projet de Perken ne peut s'assimiler à une vie inactive, une agonie, parce que, au milieu des tribus libres, il ne maintiendra son autorité qu'à force de "courage", comme d'habitude.

obligé de réfugier mon espoir ... Ces projets-là sont malades quand il faut réfléchir à ce qu'ils valent.

...  
 ... Si je l'avais réalisé, ce projet ... mais que tout ce que je pense soit pourriture, je m'en fous, parce qu'il y a les femmes. (61-62)

Malgré toutes ces raisons, à Claude qui lui demande: "Ce sont seulement des réflexions qui vous ont séparé de votre projet?" (61), Perken répond: "Je ne l'ai pas oublié: si l'occasion ... Mais je ne peux plus vivre avant tout pour lui" (61). Claude discerne très bien à quel point Perken hésite encore à abandonner son projet:

De ses espoirs piétinés, Perken avait parlé sur un ton qui ne permettait pas de croire à leur abandon; ou si l'abandon existait, l'érotisme n'était pas seul à le compenser.

Ce que Perken confirme immédiatement en déclarant:

Je n'ai pas encore fini avec les hommes ... D'où je serai, je pourrai encore surveiller le Mékong ... mais j'entends le surveiller seul et n'avoir pas de voisin.  
 (63)

Jusqu'au moment où Perken est blessé au genou, les projets en restent là. L'obsession érotique de Perken ne se manifeste qu'une fois.<sup>23</sup>

Les signes de vieillesse qui font hésiter Perken entre deux projets, l'un de puissance, l'autre d'érotisme, l'un offensif, l'autre défensif, l'inquiètent assez pour lui faire réarranger sa vie. Dans tout le courant du livre, comme le sable s'écoule d'un des compartiments d'un sablier à l'autre, ou comme le sang coule avec la vie hors d'un homme,

---

<sup>23</sup> Cf. ci-dessus p. 90.

les projets successifs de Perken perdent progressivement leur ampleur, et de projet réduit en projet réduit, comme un flot cerné par la marée, finissent par se rétrécir à la dimension d'une main.

Dans le bourg siamois, à la suite de la visite des médecins, Perken couche avec une prostituée siamoise. Ce qui animait Perken,

...n'était ni le désir, ni la fièvre, bien qu'il sentit à l'intensité de ce qui l'entourait, qu'elle montait: c'était le tremblement du joueur. Ce soir il ne craignait pas l'impuissance; mais, malgré l'odeur humaine dans laquelle il plongeait, il était repris par l'angoisse.(156)

Perken cherche la réponse a une question, et la trouve:

Malgré la contraction des commissures des lèvres ce corps affolé de soi-même s'éloignait de lui sans espoir; jamais, jamais, il ne trouverait dans cette frénésie qui le secouait autre chose que la pire des séparations. On ne possède que ce qu'on aime. Pris par son mouvement, pas même libre de la ramener à sa présence en s'arrachant à elle, il ferma lui aussi les yeux, se rejeta sur lui-même comme sur un poison, ivre d'anéantir, à force de violence, ce visage anonyme qui le chassait vers la mort.(157-158)

Rencontrant plus qu'une déception d'ordre érotique, Perken vient d'apprendre l'inanité de son second projet dans lequel les femmes tenaient une place si prépondérante:

Songez que je commence à comprendre leurs cultes érotiques,<sup>29</sup> cette assimilation de l'homme qui arrive à se confondre, jusqu'aux sensations, avec la femme qu'il prend, à s'imaginer elle sans cesser d'être lui-même. Rien ne compte à côté de la volupté d'un être qui commence à ne plus pouvoir la supporter.(62-63)

Tout d'abord rendu conscient par le regard d'une fem-

---

29 Les cultes érotiques laotiens.

me, de la notion de destin fixé que signifie la vieillesse, ulcéré de se trouver impuissant pour la première fois, et maintenant comprenant que ces "cultes érotiques" n'étaient qu'un mythe, il est forcé d'abandonner son projet restreint, comprenant que "ce visage anonyme le chassait vers la mort", Perken descend vers la mort par degré, de projet en projet de plus en plus limité.

Lorsque Perken donc, part pour "sa" région, il a abandonné son deuxième projet, "les femmes". Dès lors, sa seule raison pour gagner cette région est de poser une question, de lire dans le regard de "ses" hommes la confirmation ou la contradiction du diagnostic médical, de la menace qu'il sent dans sa chair, du regard de Claude.<sup>30</sup>

Le projet suivant, né de la tournure que prennent les évènements,<sup>31</sup> s'avère encore trop ambitieux, bien que modeste en comparaison des deux premiers: "Il faudrait aider Savan<sup>32</sup> à défendre son village ...' - 'Dans ton état?'" (16) répond Claude. Et tout à coup, un autre signe apparaît: la colonne siamoise s'avance vers "son" territoire, arrachant à Perken ce cri: "Pour ceux-là aussi, je suis déjà mort... " (163).

Essayant de trouver une entreprise encore à sa portée,

---

<sup>30</sup> A propos de la décision de Perken de gagner sa région, voir "Les messagers de la mort" pp. 120 et suivantes.

<sup>31</sup> Cf. "Les messagers de la mort" p. 130.

<sup>32</sup> Chef de village laotien.

Perken en arrive à se dire: "Il se peut, ... que faire sa mort me semble beaucoup plus important que faire sa vie ..." (164).

Puis, essayant l'humiliation des Laotiens le couchant en joue, lui signifiant ainsi combien "il était diminué à leurs yeux"(174), Perken continue à capituler: "il y a des moments où j'ai l'impression que cette histoire (la mort) n'a aucun intérêt, dit-il comme pour lui-même, entre ses dents"(176). Quelle défaite pour un homme qui disait: "Ce n'est pas pour mourir que je pense à ma mort, c'est pour vivre."<sup>33</sup>

Enfin, suprême tentative, sortant de "l'hébétude" dans laquelle il avait sombré(176), il voudrait lier sa mort à une action quelconque, imprécise:<sup>34</sup>

Pourvu que j'arrive! Saloperie de fièvre ... Quand j'en sors, je voudrais au moins ... Claude?  
 - Je t'écoute, voyons.  
 - Il faudrait que ma mort au moins les oblige à être libres.  
 - Qu'est-ce que ça peut te faire?  
 Perken avait fermé les yeux: impossible de sa faire comprendre d'un vivant.<sup>35</sup>

Perken sent tout à coup avec plus de précision l'isolement. Le mourant vit dans un monde spécial, et les projets qu'il peut échafauder dans le monde des humains, n'ont plus de

<sup>33</sup> Cf. note 4, page 77.

<sup>34</sup> Laisser une cicatrice.

<sup>35</sup> Ce qui confirme la nécessité dans l'application de la théorie de Perken d'un suicide rapide après la blessure, le commencement de l'agonie. L'agonisant vit dans un monde différent où les décisions sont moins faciles à prendre.

sens pour les humains, même Claude.

L'homme qui avait songé à se tailler un "royaume" et une "force militaire" pour intervenir éventuellement dans des conflits internationaux(60), en est arrivé, pendant que sa vie, elle aussi, plongeait vers l'anéantissement, à passer de projet en projet, le dernier étant sa main:

A côté de lui, Claude qui allait vivre, qui croyait à la vie ... haïssable. Seul. Seul avec la fièvre qui le parcourait de la tête au genou, et cette chose fidèle posée sur sa cuisse: sa main.

...  
Il ... se souvint que les mains se crispent quand l'agonie commence.(178-179)

Voilà ce qui lui reste: guetter sa main et voir les doigts se crispier. Resigné, il va contempler sa main comme un technicien rive son oeil sur un instrument, baromètre, altimètre ... pour déceler le début ou la fin d'un phénomène. Perken met toute sa confiance en sa main:

La mort, c'était elle.

...  
- Qu'on ne m'enterre pas vivant! Mais la main était là avec les souvenirs derrière elle, comme les yeux des sauvages, l'autre nuit dans l'obscurité: on ne l'enterrerait pas vivant.(131-132)

Faute d'utiliser le dispositif de sécurité: "Les choses ne peuvent pas aller plus loin que mon revolver, il suffit d'en finir, etc.", ou bien même encore l'alternative offerte par le médecin anglais, la seringue hypodermique, la vie de Perken s'achève en agonie.

Et quelle agonie! Malraux a beau en faire les grandes funérailles d'un paladin, Perken n'en subit pas moins l'horrible déchéance qu'il s'était si laborieuse-



ment préparé à éliminer depuis des années. Perken, allongé sur une charrette reçoit une escorte militaire: la colonne de répression siamoise. Tout autour de lui, la jungle se pare de colonnes et de banderolles: les feux allumés par les Stiengs en fuite. Aux sommets des arbres apparaissent des crânes et des squelettes d'animaux et même un crâne humain, sinistres totems marquant le passage de cette procession funéraire.<sup>36</sup>

La mort ravale Perken au rang des aventuriers.

Grabot

---

Cause indirecte et involontaire de l'agonie de Perken, Grabot l'attire puis le repousse, jouant d'abord le rôle d'un appât, puis devenant un épouvantail qui l'écarte d'une déchéance semblable à celle dans laquelle il est lui-même tombé.

Grabot apparaît bien comme l'amorce humaine au moyen de laquelle la mort appâte le piège adroitement camouflé qui va se refermer sur Perken et Claude. Par coïncidence, le "piège" ne se trouve pas trop loin de la Voie Ro-

---

<sup>36</sup> Il s'agit bien des funérailles d'un aventurier, comme l'indique le passage suivant:

L'Etat (le Siam) était au fond de cette obscurité, chassant devant lui les tribus animales avant de chasser les autres, allongeant de kilomètres en kilomètres la ligne de son chemin de fer, enterrant d'année en année, toujours un peu plus loin, les cadavres de ses aventuriers (V.R.160).

yale, ce qui aide Perken à prendre la décision d'accompagner Claude:

Pourtant, comprenez bien que si j'accepte, c'est avant tout que je dois aller chez les Moïs .

... Je vais chercher - rechercher - un homme pour qui j'avais une grande sympathie et une grande méfiance...  
(34-35)

Voilà pourquoi Perken consent à accompagner Claude en combinant leurs expéditions.

La recherche de Grabot, typique du genre de missions que Perken accomplit semi-officieusement pour le compte du Siam, cadre admirablement avec son intérêt propre: "Je crois ... qu'il est parti dans la région dont je me suis occupé. S'il est mort, je saurai à quoi m'en tenir. Sinon ... Je ne tiens pas à sa présence, il gâchera tout"(35). Ce qui veut dire que le sort de Grabot intéresse Perken à deux titres: "S'il est mort, je saurai à quoi m'en tenir ..." a trait à une certaine "théorie du revolver"(93). "Sinon ..." (s'il n'est pas mort) a trait à l'aspect pratique de l'alternative de Perken: "Je ne tiens pas à sa présence, il gâchera tout". Ce qu'il précisera plus tard: "J'entends ... n'avoir pas de voisin. Il faut voir ce qu'est devenu Grabot ..." (63). On retrouve là, la confirmation de la réputation de Perken: "... de la passion qu'on lui prêtait naguère pour sa domination, pour cette puissance sauvage sur laquelle il ne permettait pas le moindre contrôle ..." (9). Du point de vue pratique, Perken se méfie à juste titre du gouvernement siamois et de Grabot:

Il est certainement parti en accord avec le gouver-

nement de Bangkok, sinon on ne tiendrait pas tant à le retrouver. Sans doute est-il venu pour eux et commence-t-il déjà à jouer son propre jeu, ce qui est tout de même prématuré.... Sinon, il, les tiendrait au courant. Peut-être l'avaient-ils chargé de contrôler ma position là-haut. Il est précisément parti en mon absence.(63-64)

Si Perken est en droit de se défier de Grabot, c'est qu'il le connaît bien. Grabot possède un tempérament semblable au sien, quant à l'indépendance, au goût de la solitude, au courage et au goût de l'érotisme.

Comme Perken, Grabot considère les "autres", "ceux pour qui les hommes comme lui n'existent pas (comme) des soumis"(96). Pour ces soumis, par exemple, le délégué de la Résidence à Siem-Reap, Grabot n'est qu'un "déserteur", "une gouape, voilà. Et plutôt à la côte quand il est parti"(53). Renseignements d'ailleurs confirmés par Perken: "évadé(des) bataillons d'"Afrique"(64).

Comme Perken, ce déserteur a le goût de la solitude:

C' est un homme réellement seul, et comme tous les hommes seuls, obligé de meubler sa solitude, ce qu'il fait avec le courage ... Il se sent peu intelligent, grossier dès qu'il retourne dans les villes; alors il compense: il est dans le courage comme dans une espèce de famille.(97)

Les exemples de courage que Perken peut citer à l'actif de Grabot sont aussi variés qu'effarants: tout d'abord, "Partir seul, absolument seul dans cette région cela demande un certain cran ..."(97). Il y a aussi, l'histoire de son oeil(64) et celle d'une piqûre de scorpion volontairement reçue ainsi que le risque qu'il a couru d'être "bouloché par les fourmis" pour "aider un copain"(97). Cette attitude courageuse n'est pas de la pure bravade mais le

résultat d'un phénomène plus complexe:

- Je vous ai parlé d'un homme qui se faisait attacher nu, par des femmes, à Bangkok ... C'était lui. Ce n'est pas tellement plus absurde que de prétendre coucher et vivre - et vivre - avec une autre créature humaine ... Mais lui en est atrocement humilié ...

- De ce qu'on le sache?

- On ne le sait pas. De le faire. Alors, il compense. C'est sans doute pour cela surtout qu'il est venu ici .. Le courage compense... (106)

De l'avis de Perken, Grabot est parti dans la jungle "régler certain comptes avec lui-même"(63), comme un homme religieux irait faire une retraite dans un monastère.

D'un point de vue purement pratique, Perken a donc intérêt à savoir ce qu'est devenu un Grabot dont l'indépendance, le goût de la solitude, le courage et le goût de l'érotisme risquent de faire au moins un voisin indésirable, sinon un rival.

La question du courage de Grabot est en relation avec la seconde partie de l'alternative énoncée par Perken: "S'il est mort, je saurai à quoi m'en tenir". Grabot est capable d'aller plus loin que le risque explique Perken à Claude:

Voici à peu près ce qu'il(Grabot) me disait: "te faire casser la gueule, tu t'en fous ou tu ne t'en fous pas. Je joue une belote que les autres ne jouent pas parce que crever, ça leur fout la trouille. Pas à moi: ce sera très bien; et pas trop tôt, vu qu'il n'y a guère que ça que je sois foutu de bien faire. Et depuis que je me fous de crever, que ça me plaît plutôt, tout peut se faire: si les choses vont mal elles ne peuvent toujours pas aller plus loin que mon revolver ... Suffit d'en finir ... (97)

....

Pour vivre d'une certaine façon, il faut en finir avec ses menaces, la déchéance et les autres; le revolver est alors une bonne garantie, car il est facile de se tuer lorsque la mort est un moyen ... C'est là qu'est la force de Grabot ... (103)

Somme toute, Perken, qui, pour les passagers du

bateau, va "... rechercher un type resté en pays insoumis - resté, disparu, quelque chose comme ça ..." (16), est en réalité en quête de la réponse à une question double: Grabot est-il en train de devenir un rival dangereux ou, suivant sa "théorie du revolver" (97), est-il mort?

Le piège est adroitement appâté, bien camouflé aussi. Perken ne s'attend pas vraiment à trouver Grabot mort. Si bien qu'au fur et à mesure que Claude et son compagnon s'approchent du village où se trouve Grabot, ils tombent sous l'influence d'un mythe de leur propre création: le mythe de Grabot. Bien que Perken ne soit pas absolument convaincu de l'efficacité de "la théorie du revolver".<sup>37</sup>

Il n'y a pas d'autre alternative que celle de trouver Grabot vivant et maître d'une région de la jungle, ou, mort, pour échapper à une déchéance, à une humiliation quelconque (si les choses vont mal ...). N'envisageant pas d'autre possibilité, les deux amis ne voient pas le "piège" camouflé sous le mythe de Grabot. Durant leur marche à travers la forêt, Claude pose continuellement des questions à Perken et va même jusqu'à demander: "S'il était mort?"

- On aurait vendu des objets européens, le guide le saurait comme tous ceux qui vont au village du troc. Je l'ai interrogé: on n'a rien vendu. Officiellement, c'est aux chefs indigènes que nous demanderons le passage, en tout état de cause. (93)

Telle est la conviction de Perken que l'existence de Grabot

---

<sup>37</sup> Cf. ci-dessus p. 37.

n'est plus mise en question et que tout lui est attribué, même parfois au prix d'une théorie un peu invraisemblable: les pointes de guerre, les scies(102-104) qu'ils trouvent sur leur passage sont mises sur le compte d'une association: "Je suis persuadé qu'il n'est pas seul ...-C'est-à-dire?" - Pas seul chef. Ou alors, il aurait été tellement pris par la sauvagerie ..."(104). Malgré tout, Perken a confiance car: " ... le loyalisme est fort, parmi ceux qui osent monter par ici. Je lui ai rendu des services, à Grabot ..."(105). Et quand ils pénètrent dans l'enceinte du village Stieng, et que le portail se referme sur eux, ils ne sont pas inquiets, car Grabot " ... les avait protégés jusqu'ici, puisqu'ils étaient vivants"(111). Malgré les signes qui se multiplient, la veste blanche de Grabot dans la case du chef(112), la persistance de l'absence de Grabot, l'assurance qu'ils reçoivent qu'il n'y a pas de chef blanc (113), leur communiquant tout de même qu' "il y a quelque chose qui cloche"(114), le mythe de Grabot subsiste. Même le loquet "pousse de l'extérieur"(116) sur la case qu'on leur a dit être "la case du blanc "(115) ne les ébranle pas.

La violence du choc psychologique que ressent Perken se rendant compte que ce "quelque chose"(116) qui tirait la meule n'est autre que Grabot aveugle et harnaché à une meule se traduit par un "recul terrifié: Claude devinait la crispation de ses doigts qui cherchaient à s'accrocher, la stupeur d'un homme qui chavirait... " et par une interjection inopinée en allemand: "Was? cria Perken, suffoquant.

- Mais il n'a pas parlé allemand! - Non, Moi: c'est moi qui ... Quoi? Quoi?!"(117-118). Le mythe de Grabot s'est écroulé brutalement. Perken avait raison: "C'est quand on décroît qu'on aime de nouveau la vie ..." Le piège soigneusement camouflé et adroitement appâté a admirablement fonctionné: Perken et Claude sont pris.

Cependant, par un renversement assez étrange de la situation, après avoir servi à les attirer dans ce traquenard, Grabot va devenir l'instrument de leur libération. De loin, camouflé par son "mythe", Grabot a pu servir d'appât, mais de près, aveugle, avec "un visage de souillures"(117), d'une "saleté terrible", "les deux paupières tendues, collées sur un os absent", véritable épouvantail de la déchéance, il inspire, comme un cadavre "l'horreur de l'inhumain" (118). A leur côté, Grabot personnifie par son aspect et son attitude, la "conscience de la plus atroce déchéance" (124). Et quand Claude, déclare qu'il lui restera toujours deux balles (la théorie du revolver), une voix lui répond:

- Ouai?

C'était Grabot. Une voix, une voix seule, pouvait donc à ce point exprimer la haine. Cet homme qui était là avec eux. Et il n'y avait pas que la haine, il y avait aussi la certitude. Claude, atterré, le regardait: cette peau décolorée d'homme de cave, mais ces épaules de lutteur ... Une puissante ruine. Et il avait été plus que courageux. Celui-là aussi pourrissait sous l'Asie, comme les temples .... L'homme qui avait osé détruire l'un de ses yeux, tenter de pénétrer seul, sans garanties, en une telle région. 'Ça n'ira toujours pas plus loin que mon revolver ... L'épouvante rôdait auprès de lui, en cette seconde, autant qu'auprès des Moïs.

- Bon dieu, il n'est pourtant pas impossible de ...

- Con!

Bien plus que l'injure et même que la voix, la tête ravagée de Grabot disait: on ne peut pas quand c'est inu-

tile, et quand c'est nécessaire il arrive qu'on ne puisse plus.(125-126)

Finalement, plus que toutes les autres menaces réunies, les apprêts faits pour mettre le feu à la case où se trouvent Perken et ses compagnons et les prendre vivants(123), les sauvages à l'affût, et la forêt annonçant toutes ensemble "quelle préparation à l'esclavage était cet emprisonnement" (127), l'abrutissement de Grabot "retourné à son esclavage" (130),<sup>38</sup> fait éclater "l'irréductible humiliation de l'homme traqué par sa destinée."

La lutte contre la déchéance se dechaînait en lui (Perken) ainsi qu'une fureur sexuelle, exaspérée par ce Grabot qui continuait à tourner dans la case comme autour du cadavre de son courage.(130)

D'abord "pétrifié" par "Grabot-Méduse", Perken devant l'image horrible d'un destin imminent s'arrache à l'hypnotisme de la menace de la mort et se met en marche vers les Moïs, s'enfonçant "dans la mort même, ... délivré de ces ombres sinistres et vaines dont l'affût se perdait dans l'obscurité qui montait de la terre"(134).

En compagnie de Claude, Perken était parti à la recherche d'un Grabot qui n'existe plus. Au moment où ils se rendent compte de leur méprise, l'excès même d'avilissement de l'ancien légionnaire devient en quelque sorte leur planche de salut.

---

<sup>38</sup> "Le cou sur la poitrine, le visage caché par les cheveux, l'aveugle marchait lentement en rond - comme autour de la meule - une épaule en avant, retourné à son esclavage(V.R. 130).



Claude

---

Avant d'assister à l'agonie de Perken, Claude y est préparé, ainsi que le lecteur, afin d'en comprendre la portée, en passant par une période d'examen, une initiation et une expérience. Claude assiste à l'agonie de Perken en disciple plutôt qu'en simple témoin.

L'agonie de Perken ne présente d'intérêt véritable qu'en regard de ses théories,<sup>39</sup> et nul mieux que Claude n'est qualifié pour l'observer. En effet, au cours des longs jours de marche dans la jungle, à la recherche des sculptures, puis en quête de Grabot, Claude a subi une initiation.<sup>40</sup> Perken a révélé à Claude ses secrets, ses projets et ses déceptions, et, à point nommé, les événements ont donné à Claude l'occasion de vérifier le bien-fondé de ces théories. De même que le sens de l'agonie de Perken ne se conçoit qu'à la lumière de ce qui la précède, le rôle de Claude pendant l'agonie de Perken ne peut apparaître clairement qu'en regard de la fonction qu'il a remplie jusque-là auprès de Perken.

Au premier plan, il faut bien le dire, se situe la question autobiographique. Parmi tous les personnages des

---

<sup>39</sup> Cf. ci-dessus, "Perken" p. 82.

<sup>40</sup> Cf. ci-dessus, "Grabot" p. 109.

romans de Malraux, trois seulement présentent des traits autobiographiques indiscutables. Alors que Magnin, de L'Espoir et le jeune Berger, des Moyers de l'Altenburg, reflètent des périodes glorieuses de la vie de l'auteur, l'aventure de Claude Vannec représente, en fait, la version épurée d'un incident douteux,<sup>41</sup> fâcheusement ébruité, de la vie par ailleurs mystérieuse, de Malraux en Extrême-Orient. Malraux avait fait le voyage avec sa femme. En faisant de Claude le compagnon de Perken et en déplaçant ses mobiles, l'auteur ennoblit "l'aventurier" qu'était Malraux.<sup>42</sup> Mais, en essayant de récrire l'histoire, Malraux ne réussit qu'à créer un personnage invraisemblable: de toute évidence, comme son illustre prédécesseur Vendredi, Claude a été fait sur mesure pour l'homme qu'il rejoint.

En effet, l'intimité qui se noue rapidement entre les deux hommes est le résultat d'une attraction mutuelle motivée de part et d'autre par l'identification formelle d'une communauté d'attitudes, de goûts et d'intérêts.

"Claude s'était ... demandé pourquoi Perken avait accepté sa présence: il était le seul qui l'admirât, et le

---

<sup>41</sup> On sait que lors de son premier voyage en Indochine, Malraux fut arrêté par les autorités françaises, soit pour activités politiques, soit pour avoir tenté de s'approprier les sculptures qu'il avait trouvées dans la jungle. Par contre, comme Magnin dans L'Espoir, il fut pilote de la brigade internationale en Espagne et comme le jeune Berger des Moyers de l'Altenburg, combattit dans les chars en 1939-1940.

La participation de Malraux aux événements de Canton et de Shanghai, relatés dans Les Conquérants et La Condition Humaine, n'étant pas encore clairement établie, le ca-

comprît peut-être, sans tenter de le juger"(15). Le souvenir de son grand-père, très vivant dans l'esprit de Claude, catalyse le rapprochement, faisant de Perken un parent éloigné qu'il retrouve, plutôt qu'un étranger dont il fait connaissance:

Perken était de la famille des seuls hommes auxquels son grand-père - qui l'avait élevé - se sentît lié. Lointaine parenté: même hostilité à l'égard des valeurs établies, même goût des actions des hommes lié à la conscience de leur vanité; mêmes refus, surtout.  
(16)

Attirés l'un vers l'autre par leur "parenté," ils ne le sont pas moins par leurs différences, c'est-à-dire par la façon dont elles se compensent: Claude, l'archéologue, n'ayant de la jungle qu'une connaissance livresque, sera guidé par Perken, explorateur accompli, vers les temples, découverts sur des documents.

La jeunesse de Claude et sa sincérité scellent leur union à Siem-Reap, en lisière de la forêt tropicale. Claude explique à Perken:

Comprenez-moi. Si j'accepte un homme, je l'accepte totalement, je l'accepte comme moi-même. De quel acte, commis par cet homme qui est des miens, puis-je affirmer que je ne l'aurais pas commis?

Le silence, de nouveau.

- Vous n'avez pas encore été gravement trahi?
- On ne pense pas sans danger contre la masse des hommes. Vers qui irais-je, sinon vers ceux qui se défendent contre moi?

---

ractère autobiographique des personnages de ces romans est moins précis (Cf. Frohock, op. cit., p. 13, note 5).

<sup>42</sup> D'où l'importance de la question posée au début de l'étude sur Perken: Perken est-il un aventurier?

- Ou qui attaquent ...
  - Ou qui attaquent.
  - Et peu vous importe le lieu où l'amitié peut vous entraîner? ...
  - Craindrai-je l'amour à cause de la vérole? Je ne dis pas: peu m'importe, je dis: je l'accepte.
- Dans la nuit, Perken posa sa main sur l'épaule de Claude.
- Je vous souhaite de mourir jeune,<sup>43</sup> Claude, comme j'ai souhaité peu de choses au monde ....(53)

En posant sa main sur l'épaule de Claude, Perken vient de lui dire, en fait: "Vous êtes reçu! Vous avez les qualités requises et vous avez répondu d'une manière excellente à la question sur le refus ainsi qu'à celle sur le goût de l'action".

L'accolade de Perken, la nuit, près des ruines d'Angkor-Wat, évoque celle qui, naguère, à l'aube, faisait un chevalier, du novice en prières toute la nuit devant l'autel parmi ses armes. Etrange chevalerie athée que cette fraternité au nom de l'obsession de la mort. Etrange également, le lieu de leur rencontre initiale, " ... les bordels somalis sont pleins de surprises ..." (3),<sup>44</sup> disait Perken à Claude, faisant allusion, à bord, à leur rencontre inopinée, quelques heures plus tôt, dans une maison de prostitution de Djibouti. Bien que Perken mette un tout autre sens sur cette phrase énigmatique, la plus grande surprise n'est-elle pas, aussi de découvrir là un individu qui de-

---

<sup>43</sup>"Par une étrange inconséquence dans une race si avvertie, les Grecs voulaient que les hommes qui mouraient jeunes fussent aimés des dieux(Camus, op. cit., 85).

<sup>44</sup>Les surprises dont parle Perken sont les manifestations d'impuissance, signe de vieillesse.

viendra un disciple?

Ayant prononcé ses vœux (J'accepte ... ) et reçu l'accolade, Claude subit, au cours de la marche dans la jungle une initiation complète, allant de l'effort qu'il lui faut pour surmonter son horreur de la jungle (63-72), à la participation à un "tournoi" contre la mort (130-135), en passant par une mise au point complète sur la philosophie de Perken et de Grabot.<sup>45</sup> À ce dernier titre, Claude joue, vis-à-vis du lecteur un rôle d'interprète: Perken, étranger (16), pour qui donc le français est une langue étrangère, habitué d'autre part à vivre seul, s'exprime souvent en utilisant des formules obscures, quoique imagées et essaye d'en préciser le sens. En ponctuant son débit de gestes, en donnant son interprétation et en soulignant la portée du ton et des gestes, Claude aide à préserver l'attrait que présentent la vigueur et la couleur du langage, tout en le rendant plus facile à assimiler. Par exemple, dans le passage suivant:

Sa volonté de convaincre pesait sur Claude, toute proche, comme ce temple perdu dans la nuit.  
 ....Non, ce ne sont pas des corps, ces femmes: ce sont des ... des possibilités, oui. Et je veux ...  
 Il fit un geste que Claude devina seulement dans la nuit, comme une main qui écrase.  
 ...comme j'ai voulu vaincre des hommes ...  
 Ce qu'il veut, pensait Claude, c'est s'anéantir. S'en doute-t-il plus qu'il ne le dit? Il y parviendra assez bien ... De ses espoirs piétinés, Perken avait parlé sur un ton qui ne permettait pas de croire à leur abandon; ou, si l'abandon existait, l'érotisme n'était pas

---

<sup>45</sup> (59-63), (97-93), (106-109).

seul à le compenser.

- Je n'ai pas encore fini avec les hommes ... D'où je serai, je pourrai encore surveiller le Mékong ... mais j'entends le surveiller seul et n'avoir pas de voisin.  
(62-63)

Tout d'abord attiré par cet homme étrange, toléré, puis accueilli à ses côtés, et finalement capable de le comprendre, Claude devient véritablement son disciple et entre dans la dernière période de sa formation en arrivant au village Stieng.

Brutalement exorcisés du mythe de Grabot, et pris au piège,<sup>46</sup> Perken et Claude livrent à l'inhumain personnifié par Grabot d'une part, et les Moïs et la forêt d'autre part, un combat dont ils sortent victorieux. Au côté de son maître, le nouvel initié a raison du cynisme de Grabot tandis que Perken se mesure aux Moïs.

Assiégés dans une case du village Stieng, Claude et ses compagnons observent les sauvages à l'affût. Claude montré à Perken "la place des balles dans le chargeur" en disant: "Il en restera toujours deux. -Ouai? ... C'était Grabot."(125)<sup>47</sup> L'épouvantable Grabot est une preuve que "on ne peut pas quand c'est inutile et quand c'est nécessaire, il arrive qu'on ne puisse plus."

Atterré devant cette "preuve de sa condition d'homme," Claude dans un geste à la fois puéril et terrifiant dirige

---

<sup>46</sup> Cf. "Grabot", p. 103.

<sup>47</sup> Etant donnée l'importance de cet épisode déjà étudié dans "Grabot", nous sommes obligés de le reprendre sous un angle différent pour Claude.

le canon de son revolver vers sa propre tête. "Il sentit soudain le poids du revolver, et laissa retomber sa main: l'absurdité se retirait de lui avec une puissance de flot" (126). En somme, Claude ne trouve plus suffisant de penser au suicide comme moyen d'évasion. Il a cessé d'y penser, et a esquissé le premier geste de ce suicide pour éprouver la "théorie du revolver." Il est possible, comme l'avance Pierre de Boisdeffre dans son livre sur André Malraux,<sup>43</sup> que "deux thèses fondamentales - transformer en conscience l'expérience la plus large possible, les idées ne sont pas faites pour être pensées mais vécues, déterminent toute la pensée de Malraux." Toute généralisation est discutable, mais ce passage de La Voie Royale, est, sans nul doute, un bon exemple d'idée vécue plutôt que pensée.

En esquissant le geste initial du suicide, Claude fait un geste comparable à la vérification d'une sortie de secours ou de la présence du cyanure porté dans la boucle d'une ceinture. Cela s'apparente à la préparation mentale de l'athlète qui va se détendre pour exécuter son mouvement et dont tous les muscles jouent fictivement pendant une fraction de seconde dans une répétition générale du geste. C'est aussi la préparation du combattant prêt à sauter d'une tranchée, envoyant mentalement son image par-dessus le remblai, passant en revue les gestes successifs pour

---

<sup>43</sup> Pierre de Boisdeffre, André Malraux (Paris: Editions Universitaires, 1955), 113.

s'assurer d'un automatisme que la pensée n'arrêtera pas.

Pour Claude, le résultat de ce geste est une libération. Comme l'image vue à travers un instrument d'optique que l'on ajuste, semble naître du chaos des images déformées, une nouvelle vision apparaît à Claude.

... Les lances et les cornes sauvages plaquées sur le ciel semblèrent pour la première fois sans force. Un instant. Il suffit qu'un Moï se levât: il faillit tomber, s'accrocha à son voisin qui cria; le son étouffé par la distance traversa lentement la clairière, et la libéra de son aspect d'embuscade pétrifiée.(126)

Sorti indemne du "piège", c'est-à-dire parti du village Stieng, et arrivé au bourg siamois d'où il n'aurait aucune difficulté à gagner Bangkok, Claude, en possession des pierres qu'il est venu chercher, choisit pourtant d'accompagner Perken, entrant ainsi à ses côtés dans la phase finale, celle de l'agonie.

Pourquoi Claude décide-t-il d'accompagner Perken? Depuis l'épisode du village Stieng, Claude a reçu de Perken la plus haute marque de sympathie: les deux hommes se tutoient. C'est en quelque sorte la consécration de ce baptême du feu pour le néophyte. D'autre part, les perspectives ouvertes à Claude par Perken sur les questions de volonté de puissance et sur les rapports avec la mort, avec démonstration à l'appui, diminuent un peu l'importance des pierres, objectif primaire. La victoire, victoire à la Pyrrhus, sans doute, mais victoire néanmoins, que Perken vient de remporter sous ses yeux, fait de Claude un disciple enthousiaste.<sup>49</sup>



Claude accompagne donc Perken en tant que disciple, par loyalisme et par enthousiasme.

Parviendrait-il seul, jusqu'à ses montagnes?...

Rien n'empêchait plus Claude d'atteindre Bangkok.

Rien, sinon la présence de la mort.

- J'irai avec toi.

Silence. Comme pour se délivrer de l'empire des rares unions humaines, tous deux regardaient la fenêtre, éblouis par la lumière du dehors qui scintillait sous la natte.... Claude pensait aux pierres abritées sous les toits des charrettes, vidées de la vie qui les avait si furieusement opposées à lui. S'il les laissait au poste, il les retrouverait. Et ne les retrouvât-il pas ... "Pourquoi ai-je décidé d'aller avec lui?" Il ne pouvait pas l'abandonner, le livrer à la fois à cette humanité dont il le sentait à jamais séparé, et à la mort. L'exercice de cette puissance qu'il ne connaissait pas l'attirait comme une révélation; surtout, c'était de telles résolutions, d'elles seules, qu'il nourrissait le mépris qui le séparait de toutes les acceptations des hommes. Vainqueur ou vaincu, il ne pouvait en un tel jeu que gagner en virilité, qu'assouvir ce besoin de courage, cette conscience de la vanité du monde et de la douleur des hommes qu'il avait si souvent vus, informes, chez son grand-père ...(155)

L'agonie de Perken, tout au moins au début, se camoufle en expédition, à destination de cette région du nord, "sa" région: " ... maintenant, j'ai besoin des hommes. Il faut que je remonte dans ma région"(154). Accompagnant Perken hors de combat, étendu sur une charrette,<sup>50</sup> Claude joue le rôle d'un lieutenant, d'un aide de camp. Les con-

---

<sup>49</sup> Notons toutefois, en passant, que ce loyalisme, cette sincérité et ce désir de s'affirmer, même au risque de perdre les pierres, contribuent à la réhabilitation de Vannec-Malraux.

<sup>50</sup> Les charrettes ont servis jusqu'ici, à transporter des objets inanimés, des pierres. Peut-être y a-t-il une suggestion à l'état impotent de Perken.

D'autre part, la présence de Claude contribue à prolonger l'agonie. Sans Claude, il est douteux que Perken ait survécu longtemps sur sa charrette dans la forêt.

versations ne roulent plus sur les théories de Perken, mais sur les "plans de campagne," sur les Stiengs en fuite et leurs bûchers funéraires qui s'allument partout, sur les progrès de la colonne siamoise et de la construction du chemin de fer. Pendant l'agonie, la pensée de Perken est livrée directement au lecteur. Initié en même temps que Claude à comprendre les idées et les formules de Perken, le lecteur est maintenant à même de suivre directement les réflexions de Perken.

Pendant que Perken organise sa "campagne" dans les répits que lui donne la poussée rythmique de la douleur et se raidit dans son "combat" contre la mort, Claude voit les signes de la mort se multiplier autour d'eux<sup>51</sup> et sur Perken lui-même. Comme un interne observe l'agonie du "patron" auprès duquel il a fait ses premières armes, Claude observe d'une manière purement visuelle d'une part, et pseudo-visuelle d'autre part, la manière pseudo-visuelle comportant un élément abstrait ou émotif ou les deux. L'agonie est décrite de l'extérieur par Claude, de l'intérieur par Perken.

Comme<sup>7</sup> on peut s'y attendre, les indications visuelles témoignent du progrès de l'agonie;

Indications de faiblesse:

Perken ne pouvait plus se lever.(165)

Il ne pouvait plus bouger; Claude cala sa tête avec

---

<sup>51</sup> Cf. ci-dessous p.123.

la toile de tente, ramena son casque, et l'ombre le rejeta en lui-même.(130)

Indications de douleur:

Perken se souleva, grimaça de douleur, retomba.(167)

Claude vit le sang sourdre entre les dents; mais la souffrance protégeait son ami contre la mort: tant qu'il souffrait, il vivait.(131)

Indication d'inconscience:

Perken plongeait dans l'hébétude.(176)

La première des indications pseudo-visuelles se présente aussitôt après que Perken déclare qu'il veut gagner sa région. Perken est clairement à la chasse d'un signe, qui contredise à la fois les affirmations des médecins, le battement de son sang et de sa douleur et le regard de Claude.

Peut-être est-il à la recherche d'un signe trop éloigné pour l'aller chercher. La ruse est un peu grosse:

Et soudain Claude découvrit combien Perken était plus vieux que lui. Ni au visage, ni à la voix: il semblait que les années pesassent sur lui comme une foi: irrémédiablement différents, d'une autre race.(154)

Comme Perken le lui a appris, Claude donne au mot "vieux" le sens de "déchéant" et non le sens chronologique.

Plus près de la fin, les impressions pseudo-visuelles deviennent plus poignantes:

Claude le regardait: le hurlement des chiens sauvages s'accordait à ce visage ravagé, pas rasé, aux paupières abaissées, dont le sommeil était si absent qu'il ne pouvait exprimer que l'approche de la mort.(179)

Le visage a imperceptiblement cessé d'être humain, pensa Claude.(132)

... cette tête ravagée, cette défaite monstrueuse!  
(132)

Le spectacle de l'agonie de Perken n'est que l'odieuse vérification de la supériorité de "l'autre"(103) mort, celle qui est en nous. Cette mort-là, à l'état latent toute la vie se développe comme un germe monstrueux que nous portons en nous. On peut défier la mort dans ses masques et ses dehors terrifiants, mais en vous effleurant, la mort déclenche la croissance de ce germe qui se développe en nous comme un autre être vivant.

Malraux exprime cette idée avec beaucoup de force à la fin de La Condition Humaine. Gisors regarde le paysage japonais par sa fenêtre, il contemple: "L'agitation de tous ces êtres inconnus qui marchaient vers la mort dans l'éblouissant soleil, chacun choyant au plus secret de soi-même son parasite meurtrier"(235). Avant de pénétrer dans la jungle, Perken confie à Claude ses sentiments sur la vieillesse: "(Le) moment où il faut régler le compte de ses espoirs. C'est comme si nous devions tuer un être pour qui nous avons vécu. ... tuer quelqu'un qui ne veut pas mourir" (59). Une fois que le germe a commencé à croître en soi, suivant l'expression de Hong(Les Conquérants), on souffre "à l'extrême d'une blessure très grave ..."(29), et la seule solution, et il n'y a pas d'autre cure, c'est "de tuer quelqu'un qui ne veut pas mourir." Claude se trouve:

Face à face avec la vanité d'être homme, malade de silence et de l'irrémédiable accusation du monde qu'est un mourant qu'on aime... Combien d'êtres, à cette heure, veillent de semblables corps? ... ces corps ... pleins de haine pour ceux qui au matin se réveilleraient, se consolent avec des dieux.

Claude se souvient, haineusement, de la phrase de son enfance: 'Seigneur, assistez-nous dans notre agonie...' (102)

Ce sont les mêmes accents, le même non serviam, que l'on trouve dans les dernières pages de La Tentation de l'Occident:

Certes, il est une foi plus haute: celle que proposent toutes les croix des villages, et ces mêmes croix qui dominent nos morts. Elle est amour et l'apaisement est en elle. Je ne l'accepterai jamais; je ne m'abaisserai pas à lui demander l'apaisement auquel ma faiblesse m'appelle.(217)

Ainsi Claude se trouve, pour la première fois, seul dans la jungle.

La jungle

---

Dans l'esprit de Claude, cette phrase, entendue sur le paquebot: "Un blanc qui tente de passer seul par là est foutu ... "926) ne cesse de résonner. Seul, un homme comme Claude Vanneq, auquel Perken livre peu à peu son secret, est à même de comprendre comment et pourquoi Perken y a vécu.<sup>52</sup> La jungle, cadre de l'agonie de Perken, joue pour ce dernier et pour Claude, tantôt séparément, tantôt pour tous les deux, tour à tour le rôle d'un sésame, d'un laboratoire, d'une forteresse et d'un tombeau.

Pour Perken exclusivement, la jungle, peut être considérée tout d'abord comme une sorte de laboratoire.

Tous les personnages de Malraux sont des métaphysiciens, ou plutôt, le mot manque, il faudrait dire des métapraticiens: ... des explorateurs de l'inconnu par la voie de l'action, ... des passionnés de la situation-limite, mordus finalement d'un seul souci: donner un sens à leur non-sens.<sup>53</sup>

---

<sup>52</sup> Cf. "Perken", p. 32.

<sup>53</sup> Emmanuel Mounier, L'Espoir des Désespérés (Paris: Editions du Seuil, 1953), 23.

Ceci s'applique admirablement à Perken. Ce cadre lui convient parfaitement. La jungle représente une somme de dangers, une présence permanente de la mort. Pour Perken, la vie est un combat quotidien. La présence continue du danger est une des conditions de son existence: "Exister contre tout cela(Perken montrait du regard la menaçante majesté de la nuit), vous comprenez ce que cela veut dire? Exister contre la mort, c'est la même chose"(103). Perken y "vit" sa théorie, sa pensée, comme un chercheur se sert d'un laboratoire pour faire des expériences.

Protégé de l'agonie par le caractère redoutable de la jungle, Perken est également protégé de la "civilisation" qu'il a désertée, par ce rempart végétal. Derrière les arbres gigantesques, les fourrés épais, les lianes de rotin, les roseaux enchevêtrés, les toiles d'araignées géantes, les insectes et toute cette vie grouillante de marécage baignée dans une chaleur torride, Perken a même rêvé de bâtir son rêve de puissance, sa forteresse de seigneur féodal.

Mais, en fait, Perken a déjà commencé à capituler. Voilà comment se manifeste cette "vieillesse" qu'il évoque si souvent. Il est conduit à se limiter à l'ombre de son projet. Au lieu d'attendre l'occasion de réaliser son rêve de puissance, il va attendre l'agonie. Une attente active, soit, au milieu de la jungle et parmi des indigènes insoumis, mais tout de même moins que son rêve. La jungle elle-même lui offre une métaphore pour exprimer sa position: "La vase? vous sentez ... reprit Perken. Mon projet aussi est

pourri"(61). C'est en vain qu'il affecte de faire contre mauvaise fortune bon coeur: "... mais que tout ce que je pense soit pourriture, je m'en fous, parce qu'il y a les femmes" (62). Il arrive mal à masquer son dépit sous une image érotique. Ainsi, au lieu de "laisser une cicatrice sur cette carte"(61), Perken vivra la fin de sa vie dans son royaume:

Dans la région où je réside, je suis libre. Si je suis armé, j'y tiendrai jusqu'à ma mort. Et il y a les femmes. Avec quelques mitrailleuses, la région est imprenable pour un Etat à moins de sacrifier un très grand nombre d'hommes.(61)

Mieux qu'un rempart de fortifications, la jungle joue le rôle d'un bastion qui défend le domaine de Perken.

Laboratoire et forteresse tout d'abord, domaine dont Perken voudrait conserver l'exclusivité, la forêt est apparemment devenue la prison de Grabot(un blanc qui tente de passer par là est foutu). C'est à la fois pour le délivrer et pour le chasser de son domaine que Perken se met sur sa piste. "J'entends le surveiller(le Mékong) seul et n'avoir pas de voisin. Il faut voir ce qu'est devenu Grabot"(63). Finalement, la jungle se pare pour les funérailles de Perken et devient son tombeau.<sup>54</sup>

C'est aussi une cicatrice de la carte que Claude regarde sur le paquebot "avec une angoisse d'intoxiqué privé de sa drogue." Une vieille cicatrice presque effacée par la forêt; la Voie Royale. La jungle, véritable sésame renferme

---

<sup>54</sup> Cf. "Perken", p.103.





des trésors: les bas-reliefs des temples brahmaniques. Comme un dragon gardant jalousement ce trésor, la jungle défend les vieux temples pourrissant dans son étroite.

Plus que ces pierres mortes, ... que la violence clandestine de la vie végétale, quelque chose d'inhumain faisait peser sur les décombres et les plantes voraces fixées comme des êtres terrifiés une angoisse qui protégeait avec une force de cadavre.(77)

Pour Perken, ces pierres ont une signification toute spéciale.

Ces mitrailleuses qu'il était allé chercher en Europe, elles étaient là dans cette forêt qu'il connaissait, dans ces pierres ... Il imaginait ses défilés, avec la ligne éclatante du soleil sur le canon des mitrailleuses, l'étincelle du point de mire.(79)

Allant même jusqu'à devenir hostile à Perken, la forêt devient pour lui et ses compagnons, pendant quelques heures, une prison aussi redoutable que le farouche gardien de trésors qu'elle était.

Quand Perken et Claude arrivent au village Stieng, situé dans une clairière, la forêt disparaît derrière la haute palissade entourant le village. Lorsque'ils ont trouvé et délivré Grabot, entourés par les sauvages, ils hésitent à quitter le village avant le retour du chef indigène. Car, autour d'eux se dresse une triple barricade: les sauvages, au-delà, la palissade, au-delà, la forêt.

'La forêt est pire qu'eux ...  
Partir aussitôt: abandonner les vivres et les pierres .  
.. Sans guide, la mort était certaine.(121)

'Et si on essayait de filer par là? Après tout, la barricade ...  
- La forêt!  
Claude se tut à nouveau.(125)

Enfermé dans cette triple enceinte, Perken se trouve contraint à choisir:

Ainsi, cette vie déjà longue allait se terminer ici dans une flaque de sang chaud, ou dans cette lèpre du courage qui avait décomposé Grabot, comme si rien dans aucun domaine, n'eût pu échapper à la forêt.(130)

Il choisit le courage:

Pourtant on pouvait combattre. Tuer, enfin! Cette forêt n'était pas qu'un foisonnement implacable, mais des arbres, des buissons derrière lesquels on pouvait tirer - mourir de faim... dans la forêt, on pouvait se tuer en paix.(130)

Comme le geste du suicide esquissé par Claude l'a délivré de l'horreur et du sinistre de la sauvagerie à l'affût,<sup>55</sup> la présence de Perken et son calme avait exorcisé la "force de cadavre" de la forêt. "Ce monde d'abîme sous-marin perdit sa vie comme une méduse jetée sur une grève, sans force tout à coup contre deux hommes blancs"(77). Le choix de Perken "dэшhabille" la forêt de son aspect surnaturel.

Pourtant, s'il se libère de l'aspect maléfique de la jungle, celle-ci par sa nature même est la cause indirecte de sa mort: il faut cinq jours de marche pour gagner le bourg siamois le plus proche, assez de temps pour que la blessure s'envenime au-delà de tout espoir de guérison.<sup>56</sup>

Perken ne laissera pas de cicatrice sur la carte. Au contraire, la forêt comme quelque monstre longtemps tenu en respect finit par le blesser mortellement. Il est signi-

---

<sup>55</sup> Cf. "Claude", p. 117.

<sup>56</sup> On a vu dans "Perken", p. 92 que Perken habitué aux rigueurs de la forêt équatoriale considère sa blessure comme une égratignure.

ficatif que cela n'arrive que lorsque Perken est conscient d'être sur le seuil de la déchéance, de devenir vieux, c'est-à-dire se rapprochant de l'état des soumis qui savent que: "Un blanc qui tente de passer seul par là est foutu."

Tout rentre dans l'ordre. Ne sachant pas ce que Perken était allé faire dans la jungle, les "soumis" ont la satisfaction de constater qu'ils ne s'étaient pas trompés. Comme il fallait s'y attendre, la jungle a terrassé Perken; il se trouve, tout simplement qu'il a résisté plus longtemps que les autres aventuriers: "un homme ét'honnant ...". Tout ce que la mort de Perken représente pour les "soumis" c'est le retour à la normale. Perken constituait une exception gênante. On pourrait presque dire que c'est une revanche vis-à-vis de ce mépris avec lequel il les traitait.

Les messagers de la mort

---

La personnalité de Perken est écrasante. Paré d'une légende répétée à voix basse et qui ne bénéficie pas peu de l'éloignement hautain qu'il témoigne à la majorité des hommes, à la majorité des passagers sur le paquebot, Perken apparaît vraiment comme: "Un type étonnant, vous savez, ét'honnant"(15). Bon gré, mal gré s'est établi un équilibre, un modus-vivendi entre Perken d'une part, les Européens, le gouvernement siamois, les indigènes insoumis d'autre part. Perken domine, le Siam le traite en facteur de puissance, les indigènes insoumis le respectent et le craignent et les Européens coloniaux souffrent en silence de "son indulgence

haineuse"(19).

Aucune intimidation ne saurait avoir raison de cet homme. La mort seule peut rompre l'équilibre. L'attente est longue, mais dès que la mort apparaît, chacun se charge à sa manière de lui confirmer le message.

Pour les Européens, "avides de se venger par quelque mépris d'une volonté de solitude parfois nettement exprimée"(15), Perken est une remarquable exception au dicton qui court: "un blanc qui tente de passer seul par là, est foutu ...". Aussi, le médecin anglais qui le condamne, en ces termes: "Eh bien, Monsieur Perken, écoutez bien: vous avez une arthrite suppurée du genou. Avant quinze jours, vous allez crever comme une bête. Et il n'y a rien à faire, comprenez-vous? Absolument rien."(149) parle en somme, pour tous les coloniaux prenant leur revanche. Le médecin parti, Perken se sent délivré: "La tranquille affirmation du médecin ne le convainquait pas, et ... ses propres sensations ... ne le convainquaient pas davantage"(152).

En réponse à la colonne du gouvernement siamois et à la construction de la voie ferrée, Perken songe à soulever les indigènes, mais, "les choses se gâtent"(166), et les indigènes veulent que Perken s'en aille(172). Perken s'impatient: "Tas d'abrutis! ... Il n'y a que Savan qui comprenne ..."(166).

Visiblement, Perken n'est plus maître de la situation. Le respect et la crainte des insoumis pour Perken entraînent de leur part une réaction un peu plus complexe.

le médecin siamois qui vient ausculter Perken sur les talons du médecin anglais est poli, neutre(153). Savan, le chef indigène de Samrong, montre du respect pour Perken et sa résignation à accepter "la folie des blancs." Mais les sauvages qui l'accompagnent, en aucune façon gênés par le moindre sentiment de loyalisme, n'hésitent pas à le coucher en joue(172-173). Perken est certain que: "Sans sa blessure, jamais des Laotiens n'eussent osé le mettre en joue"(174).

De son côté, le Siam qui n'attendait que cette occasion, expédie une colonne de répression qui va menacer la région privilégiée de Perken: "Et ils emportent des mitrailleuses, eux ..."(156). De plus, les travaux de la voie ferrée sont actives(160). Ce qui arrache à Perken cette constatation: "Pour ceux-là aussi, je suis déjà mort ..."(163).

Sous les efforts combinés du Siam et des indigènes, la forêt revêt un aspect spécial comme pour faire des funérailles grandioses à Perken.<sup>57</sup> Son autorité s'effrite et sa seule réaction caractéristique,<sup>53</sup> est l'exécution sommaire des Laotiens qui le mettent en joue.

Claude lui-même, bien à regret, devient un messenger de la mort, étant le seul homme que Perken estime et dans les yeux duquel il lit sa mort(154). Même à l'égard de

<sup>57</sup> Cf. "Perken" , p. 107.

<sup>53</sup>"A peine me suis-je servi de mon fusil"(60).

Claude dont le loyalisme a été accepté avec une simplicité émouvante dans le bourg siamois, Perken finit, sous l'empire de la fièvre, il est vrai, par ressentir du mépris: "A côté de lui, Claude qui allait vivre, qui croyait à la vie ...: haïssable"(173). Ne découvrant partout que trahisons, individuelles ou en masse, des forces avides d'occuper le vide créé par son autorité qui s'émiette, Perken trouve un dernier messenger: "Cette chose fidèle posée sur sa cuisse: sa main"(173). Le drame de Perken réside en ce qu'il refuse de croire complètement les messagers de la mort.

Quand commence véritablement l'agonie de Perken? Si l'on s'en remet aux signes érotiques,<sup>59</sup> le déclin de Perken commence à peu près au début du livre. Si, au contraire, on se base sur des données pathologiques l'agonie commence avec la chute de Perken et sa blessure sur les pointes de guerre(134). Presque aussitôt, Perken se sent habité par un rythme, par son sang claquant aux tempes, et par la douleur dans son genou.

Ces impressions se partagent en trois groupes, qu'il s'agisse de pures indications de douleur ou de tempes battantes, "... un élançement aigu envahissait le genou: il montait à intervalles réguliers, d'un mouvement mou et lancinant, lié au battement du sang qui des tempes retentissait

---

<sup>59</sup> Cf. "Perken", p. 79.

dans sa tête"(135), d'une sensation de balancement: "Attentif avant tout, contre sa volonté, à la douleur qui montait et descendait comme un bateau, il retrouvait la colonne<sup>60</sup> et la mort dans son soulagement"(164), ou d'un accord, d'une corrélation s'établissant entre le battement intérieur et un rythme extérieur:

Claude avait allumé sa lampe électrique. On ne le voyait pas.... ce rond avançait en zigzaguant, toujours à la même hauteur, accompagnant le liquide claquement du sang dans les veines des tempes dont Perken ne parvenait pas à se délivrer.(138)

Les deux derniers groupes dominant et surtout celui de l'accord entre un rythme intérieur et un rythme extérieur.

Après le départ du médecin siamois, le balancement s'impose:

L'élançement du genou revint, avec un réflexe qui contracta la jambe: un accord s'établit entre la douleur et la mort, comme si l'une fût devenue l'inévitable préparation de l'autre; puis la vague de douleur se retira, emportant avec elle la volonté qui lui avait été opposée, et ne laissa que la souffrance ensommeillée, à l'affût: pour la première fois se levait en lui quelque chose de plus fort que lui, contre quoi nul espoir ne prévalait.(154)

Cependant Perken s'habitue à vivre avec ce balancement qui lui dérobe la moitié de sa vie: "La montée de la douleur était en lui si dominatrice que, pour ordonner, il en guettait l'affaiblissement, comme la descente d'un être vivant" (167).

Les impressions de corrélation entre le battement

---

<sup>60</sup> La colonne militaire siamoise.

intérieur et un rythme extérieur sont trop nombreuses pour être toutes citées. Parmi les plus impressionnantes on trouve par exemple:

... La chaleur et les moustiques qui semblaient monter de ce genou lancinant.(159

Là-haut, les buffles apportaient les traverses que les Siamois faisaient basculer .... Chaque traverse qui tombait sans le moindre son, comme dans un autre monde, retentissait dans son genou.... Ces chutes de bois sonore qui ne lui parvenait pas, il les entendait, de seconde en seconde, dans les battements de son sang. (177-173)

....  
 .... cette immensité blanche à force de lumière, cette joie tragique dans laquelle il se perdait, et qu'emplissait peu à peu le sourd battement de son coeur. (179)

....  
 Sa main reprit vie. Elle était immobile mais il y sentait l'écoulement du sang dont il entendait le son fluide qui se confondait avec celui de la rivière.(180)

Entre le moment où il est blessé et celui de sa mort, Perken entend le temps battre les secondes dans son corps. Vers la fin, le martèlement s'associe avec les bruits et la lumière de la forêt et meuble son délire. Ainsi, durant toute l'agonie proprement dite, un nouveau signe est là: "La vie était là, dans l'éblouissement où se perdait la terre; l'autre, dans le martèlement lancinant de ses veines" (180).

Sombrant progressivement, Perken en arrive au point où Claude ne voit en la vie de son ami que la souffrance qui "protégeait son ami contre la mort." Dans une dernière période de lucidité, il comprend que s'il a pu, toute sa vie, distinguer deux sens sous le vocable "mort," c'est qu'en effet il y en a deux:



Et pourtant aucun homme n'était mort, jamais: ils avaient passé comme les nuages qui tout à l'heure se résorbaient dans le ciel, comme la forêt, comme les temples; lui seul allait mourir, être arraché.(130)

Enfin ses dernières paroles:

Il n'y a pas ... de mort ... Il y a seulement ...  
moi ...  
 Un doigt se crispa sur la cuisse.  
 ... moi ... qui vais mourir ... (132)

Il y a deux morts: celle des autres et la seule qui compte vraiment, la sienne. Dans une demi-victoire sur la mort, Perken l'insulte en mourant comme son revolver avait craché du sang sur le crâne du gaur, image de la superstition(144). Perken meurt, comme il a vécu, dédaignant de communiquer avec la majorité des hommes. Il n'a pas le temps d'arriver jusqu'à ceux qu'il aurait pu interroger en toute confiance: les chefs du Nord. Pas plus qu'il n'a voulu avoir de rapport avec les hommes pendant sa vie, il ne tient à les croire quand il s'agit de son agonie. En ne croyant pas les messagers de la mort, Perken reste fidèle à lui-même.

Conclusion de l'étude de La Voie Royale

---

Entre la situation de Perken, durant son agonie, et celle de Grabot dans la case, il n'y a qu'une différence de degré. Chaque homme est passé d'une affirmation d'indépendance à une condition d'esclave, une soumission. La douleur et l'affaiblissement clouent Perken à sa civière, comme l'esclavage harnache Grabot à sa meule. Mais dans la

réponse sinistre de Grabot; "Rien"(119) sonne le glas d'une défaite. Tandis que Perken se met à jouer une comédie, un rôle, masquant son "rien," son néant, de la même façon que la mort se cache derrière des masques effrayants.

Il n'y a qu'une différence de degré, parce que tout de même, Perken a réussi là où Grabot avait échoué.<sup>61</sup> C'est que dans ce cas, il était préparé à rencontrer cette sorte de mort: la mort immédiate. Faute de l'avoir reconnue ou d'avoir été capable d'y faire face, Grabot "vivait" dans ce "monde d'atrocités au-delà de ces yeux arrachés, de cette castration ... "(132).

Plus tard, quand Perken, à son tour, se trouve au dernier degré des soumissions, face à sa mort, il ne la reconnaît pas non plus. La mort instantanée, est la mort à l'état instable, si l'on peut dire. Il faut s'en servir aussitôt qu'elle apparaît, sinon elle se transforme en une forme altérée: l'agonie. Perken veut livrer combat à cette mort "en lui," comme il livre combat aux sauvages, mais découvre trop tard qu'il est sans pouvoir contre cette mort en quelque sorte "isotope."

Et pourtant, le fait même que Perken meure, constitue une contradiction avec sa philosophie. Nous avons vu dans cette étude de La Voie Royale la différence que Perken fait entre les deux notions: mourir ou être tué, Le rêve de puissance de Perken n'est autre qu'un refuge pour

---

<sup>61</sup> Dans le village Stieng.

un homme conscient de la vanité de questionner l'Univers puisqu'il n'y aura pas de réponse: "Ce jeu me cachait le reste du monde et j'ai parfois singulièrement besoin qu'il me soit caché ... "(62).

Mais le rêve de puissance entraîne l'action et la domination de ceux qui se réfugient dans la religion, l'opium, l'amour, l'érotisme. Le but de Perken est l'action en soi et non pas l'objectif vers lequel est dirigée cette action. Les projets formulés par Perken demeurent hors d'atteinte, parce qu'il les veut ainsi, consciemment ou non. L'important n'est pas d'atteindre le but, mais d'aller vers lui. "Etre roi est idiot; ce qui compte, c'est de faire un royaume"(60).

On ne peut donc affirmer que la vie de Perken se solde par une défaite. Son projet le plus ambitieux, supprimer l'agonie était, comme les autres, hors d'atteinte. En face de chacun de ses projets il se trouve limité par sa condition momentanée. Le rêve de puissance de Perken est subordonné à celui de la jeunesse. La puissance doit lui permettre de continuer à agir en homme jeune. Comme Faust, il veut "un trésor qui les contient tous: la jeunesse." Si la jeunesse chronologique lui échappe fatalement, il veut rester actif, dominant, craint. Il veut, comme il le souhaite à Claude, mourir "jeune."

En somme, Perken et Grabot font, chacun de leur côté, une expérience. Perken la pousse plus loin que Grabot sans parvenir au bout. Grabot, persuadé que "tout peut se faire,"

n'hésite pas à se lancer seul dans la jungle, prêt à se tuer s'il se trouve pris au piège. Mais ses prévisions sont fausses, et le courage initial disparaît très vite pour faire place à l'agonie. A vrai dire, en tentant leurs expériences, Grabot et Perken échappent pendant un certain temps à leur condition humaine, comme un aviateur échappe à la pesanteur. Comme l'aviateur, cependant, il leur devient nécessaire de rééduquer leurs instincts, leurs réflexes.

A défaut de réflexes éduqués, l'épouvantable condition de Grabot produit une réaction salutaire sur Perken ainsi que sur Claude. Face à une situation analogue à celle qui avait marqué le début de l'humiliation pour Grabot, Perken le libère en restant égal à lui-même, en marchant dans la mort d'une "marche de taureau" (132).

L'effrayant masque de l'homme blanc humilié conduit Claude à s'aventurer plus loin que Grabot et que Perken sur la voie de la "théorie du revolver" en esquissant le geste du suicide, en se plaçant volontairement dans la zone privilégiée du condamné à mort. Si Claude, archéologue pratique n'a, sur le paquebot, que le mérite d'avoir fait un choix, il finit tout de même par dépasser son rôle de compagnon et d'interprète. Après l'épisode du village Stieng, il choisit, et cette fois en toute liberté, d'accompagner Perken dans sa marche à travers la jungle.

Claude atteint ses objectifs et les dépasse même. Mieux que les pierres qu'il est venu chercher dans cette

jungle, il reçoit une initiation. Rien n'indique à la fin de l'ouvrage si Claude retrouve les sculptures entreposées au bourg siamois. On sait que Malraux, lui, n'a pu "exporter" les sculptures qu'il avait trouvées. L'imprécision de La Voie Royale à ce sujet est certainement plus romanesque que les quelques semaines que Malraux a passées en prison. Quand, l'auteur, une vingtaine d'années plus tard, abandonne le roman pour l'essai sur l'art, il semble que Malraux retrouve les pierres que Vannec avait abandonnées.

Il est peut-être intéressant de noter ici que les ressemblances entre Claude, Perken et Grabot permettent de formuler l'hypothèse suivante: les trois aventuriers européens de La Voie Royale représentent probablement un raccourci audacieux de l'auteur. Grabot a initié Perken qui, à son tour a initié Claude. Perken succombe au mythe de Grabot et Claude assiste au mythe de Perken.

En se servant d'une image de R.M. Albérès,

Pour la pensée hindoue, les hommes et le monde ne sont que les rêves de Bouddha, et quand le Bouddha se réveillera, ils ne seront plus rien. Il en est de même pour Sartre. Mais le Bouddha ne se réveillera pas, ou plus exactement, il n'y a pas de Bouddha: il ne reste plus que des rêves sans réveur.<sup>62</sup>

Ne pourrait-on pas dire que La Voie Royale est le rêve de Claude, rêvant Perken rêvant Grabot? Et ultérieurement, la fin de la production romancée de Malraux n'est-elle pas, elle aussi, due à un réveil? Perken avouait à

---

<sup>62</sup> Albérès, Portrait, 87-83.

Claude que: "La jeunesse est une religion dont il faut toujours finir par se convertir ... "(59-60).

Si l'on peut réunir Perken, Grabot et Claude en un personnage unique aux divers aspects, il faut, au contraire, souligner que le nom de jungle correspond en réalité à divers stages de La Voie Royale, à des concepts différents. La jungle représente successivement un sésame dont Claude se propose de piller les trésors, un milieu d'élection pour Perken qui veut vivre dans le danger, une prison pour les trois Européens, et finalement sert de cadre grandiose aux funérailles de Perken.

Les Stiengs en fuite, d'une part, en transformant la forêt par leurs feux, et la colonne siamoise d'autre part, en l'animant de coups de feu et des bruits de construction du chemin de fer deviennent pour Perken les messagers de la mort. Au fur et à mesure que l'agonie progresse, les messages de la mort se multiplient et une étrange correspondance s'établit, pour Perken, entre le battement de son sang et les rythmes extérieurs comme les coups frappés sur les traverses de chemin de fer.

A l'exception de Claude, les personnages de La Voie Royale aboutissent à une défaite. Grabot a montré qu'il n'était pas capable d'appliquer sa théorie jusqu'au bout. Claude voit Perken "manquer" sa mort: la jungle fait mourir Perken au lieu de le tuer et Perken repousse les signes de la mort. Mais Perken subit-il, comme le pense Claude, une "défaite monstrueuse"(132)? Après tout, c'est au cours

d'une marche victorieuse que Perken s'est blessé, en se libérant, ainsi que ses compagnons.

## LA CONDITION HUMAINE

L'agonie, telle qu'on l'a définie dans l'Introduction générale passe brusquement au second plan dans le troisième roman de Malraux, La Condition Humaine. Il ne s'agit point cette fois-ci d'hommes rompant avec la société et partant à la poursuite d'une idée dans un pays lointain, mais tout simplement d'un pauvre enfant eurasien de Shanghai dont la vie n'est qu'une agonie.

Bien que d'importance médiocre, à première vue, dans La Condition Humaine, l'agonie du "gosse" d'Hemmelrich mérite tout de même d'être étudiée. Cependant ici, il n'y a pas lieu de diviser l'étude en plusieurs parties.

### L'agonie dans La Condition Humaine

---

Les signes de l'agonie de l'enfant d'Hemmelrich se réduisent à une courte description de son état physique et à une série de cris devenant un véritable leitmotiv.

Au-dessus du "magasin pouilleux," dans le logis d'Hemmelrich, dans la ville chinoise de Shanghai, on entend des cris d'enfant. De la boutique et de l'arrière-boutique où ces cris parviennent, on les entend d'abord de loin en loin, puis leur cadence se précipite. De même que le grillon en cage et les graines de tournesol jonchant les dalles



du plancher créent l'atmosphère chinoise, les cris du "gosse," des cris de douleur, ajoutent au sordide de la boutique un caractère pitoyable, voire tragique.

Si les cris de souffrance passant à travers les cloisons et les planchers deviennent un leitmotiv pour ceux qui les entendent, ils constituent la vie normale pour celui qui les émet; le "pauvre môme!(qui) avec sa maigreur et sa grosse tête, a l'air d'un lapin dépouillé ... "(173)<sup>1</sup> et qui souffre d'une mastoïdite(151). En effet, entre lui et la douleur s'est établi un contact: "ses cris les plus douloureux étaient devenus des sanglots et parfois de petits gloussements, comme s'il eut crié pour s'amuser - d'autant plus poignants."<sup>2</sup> Ce qui pour le "gosse" est une vie normale, est, en fait, une vie de souffrance, et même plus, une agonie: Hemmelrich ne se fait pas d'illusions à ce sujet: " ... le gosse qui va crever ..." "Parce que le gosse mourra, pas?"(174). Les cris ne s'arrêteront qu'après le "nettoyage" de la boutique à la grenade pendant une courte absence d'Hemmelrich.

L'agonie du "gosse" d'Hemmelrich en elle-même est

---

<sup>1</sup> Dans la partie consacrée à l'étude de La Condition Humaine, le renvoi aux pages de cet ouvrage sera fait dans le texte, entre parenthèses, par indication du numéro de la page.

<sup>2</sup> Dans le poème bien connu de Goethe, Erlkönig(Le Roi des Aulnes), la mort invite un jeune enfant à jouer avec elle:

"Du liebes Kind, komm, geh mit mir!"  
 "Gar schöne Spiele spiel'ich mit dir;"  
 (Goethes Werke, Band I, Christian Wegner Verlag, Hamburg, 1943), 154.

d'importance négligeable, dans Shanghai en insurrection, dans l'exode et les batailles de rues ou nombre d'individus et d'enfants souffrent de toutes sortes de façons. Cette agonie ne prend d'importance que par les répercussions qu'elle a sur la mère et l'enfant et surtout, sur Hemmelrich, et, à travers lui, sur Tchen.

Les cris du "gosse" sont quelquefois accompagnés des gémissements de la mère: "... le gosse qui va crever et la femme qui gémit là-haut - pas trop fort, pour ne pas nous déranger ... "(170). Parfois, elle tente de calmer l'enfant souffrant(173).

Les cris du "gosse" et les gémissements de la mère, qu'on entend dès qu'on entre dans la boutique ou l'arrière-boutique ne prennent leur véritable ampleur que par leur tragique influence sur Hemmelrich. L'agonie de l'enfant, matérialisée en des cris fait d'Hemmelrich un personnage de tragédie.

La structure tragique de La Condition Humaine a été notée par nombre d'auteurs critiques. Entre autres, Frohock<sup>3</sup> souligne ce fait dans une note et il en existe même une adaptation scénique.<sup>4</sup>

Sans aucun doute, du point de vue plus spécifique de l'agonie, la structure de La Condition Humaine se présente

---

<sup>3</sup> Frohock, op. cit., 67, note 1.

<sup>4</sup> Adaptation de Marcelle Tassencourt et Thierry Maulnier, présentée en décembre 1954, au théâtre Hébertot. (Boisdeffre, Histoire), 132.

plus précisément comme un drame accompagné d'une tragédie. Une tragédie respectant d'ailleurs les règles de la tragédie classique.

Le drame, c'est la révolution à Shanghai, avec assassinats, exécutions, exodes, batailles, scènes d'amour et même élément comique.

La tragédie, c'est l'histoire d'Hemmelrich depuis le début de l'ouvrage jusqu'au massacre de sa famille. A la simplification de l'agonie de l'enfant d'Hemmelrich, réduite à quelques cris et à une description sommaire d'un enfant souffreteux, correspond la sobriété de la tragédie de La Condition Humaine. Trois fois nous pénétrons dans le "magasin pouilleux," deux fois en même temps que Tchen, et une fois avec Katow, d'ailleurs à la recherche de Tchen. La quatrième fois que l'histoire nous amène en ces lieux, c'est avec Hemmelrich seul, vraiment seul puisqu'il n'y trouve que les cadavres de sa femme et de son fils. Chaque entrée chez Hemmelrich peut être considérée comme l'acte élémentaire d'une tragédie simplifiée.<sup>5</sup>

Lorsque Tchen revient de l'hôtel où il a assassiné le porteur d'un ordre de réquisition d'armes et rejoint le reste des conjurés dans l'arrière-boutique, Hemmelrich de-

---

<sup>5</sup> Dans les coulisses du drame se joue une tragédie. Dans cette tragédie, un enfant condamné, comme Astyanax, est l'instrument du destin.

"Techniquement, La Condition Humaine est un chef-d'oeuvre classique où se retrouvent la complexité et les équilibres d'une tragédie d'Eschyle ou de Racine." (Picon, op. cit., 117).

meure tout d'abord étranger à la conversation, prêtant l'oreille probablement, aux sons venant de l'étage supérieur: "Hemmelrich semblait indifférent. A l'étage supérieur, un enfant cria de douleur." Mais quelques instants plus tard, lorsque Kyo déclare: "Il faut des volontaires, pour les armes. Et quelques Européens, si possible." Hemmelrich sort de son indifférence: "Hemmelrich s'approcha de lui." Mais aussitôt le cri de l'enfant se fait entendre, arrêtant net l'élan de son père: "L'enfant, là-haut, cria de nouveau. - Il te répond, le gosse, dit Hemmelrich. Ça te suffit? Qu'est-ce que tu foutrais, toi, avec le gosse qui va crever ... ?"(17)

Voilà le thème de la tragédie. Les conjurés sont réunis dans sa boutique. L'insurrection va éclater. Ils ont besoin de lui, et il a envie de se joindre à eux dans l'action, mais le gosse "répond pour lui. Hemmelrich est enchaîné, emprisonné par les cris de son enfant et les gémissements de sa femme. Les quatres "actes" de la "tragédie" de La Condition Humaine ne seront que le développement de cette situation.

Hemmelrich ne sait qu'une chose:

... Sa femme, son gosse, il les empêchait de mourir. Ce n'était rien, moins que rien. S'il avait possédé de l'argent, s'il avait pu le leur laisser, il eût été libre de se faire tuer. Comme si l'univers ne l'eût pas traité, tout le long de sa vie, à coups de pied dans le ventre, il le spoliait de la seule dignité qu'il possédât, qu'il put posséder - sa mort.(153)

et bien que conscient du "... peu de crainte qu'inspiraient à des agresseurs son nez plat et ses épaules en avant de

boxeur crevé ... "(150), il monte la garde auprès de son enfant, surtout parce qu'il est malade: "Le gosse est très malade et la mère n'est pas brillante"(151). Il sent confusément qu'il doit sa présence à sa famille:

... il y avait le gosse. Que pouvait-il pour lui? A peine le nourrir. Il ne gardait de force que pour la douleur qu'il pouvait infliger; il existait plus de douleur au monde que d'étoiles au ciel, mais la pire de toutes, il pouvait l'imposer à cette femme: l'abandonner en mourant.(153)

Malades, ils sont en quelque sorte, plus vulnérables, plus pitoyables: "Il me semble que ce serait moins ... difficile, même l'idée qu'on me le tuera, s'il n'était pas malade ..."(176). Dans sa position, prier pour la vie de l'enfant, c'est demander la prolongation d'une agonie, et quel père prierait pour la mort de son enfant? Il explique à Katow: "Ecoute bien: la moitié de la journée, je le souhaite(qu'il meure). Et si ça vient, je souhaiterai qu'il reste, qu'il ne meure pas, même malade, même infirme ..." (174).

La première fois que nous sommes entrés dans le "magasin pouilleux" où se déroule la tragédie, c'était au moment de la réunion des révolutionnaires, le 21 mars 1927. Vingt jours plus tard, le 11 avril, la révolution se prépare à la réaction de Chang-Kai-Chek. Ce n'est que lorsque Tchen a manqué son premier attentat sur Chang-Kai-Chek, que nous entrons de nouveau, avec lui, chez Hemmelrich. Les patrouilles de Chang-Kai-Chek parcourent la ville. Hemmelrich a donc toutes raisons de se méfier. Il cherche à identifier

les voix chinoises qu'il entend devant sa boutique: "il lui était difficile d'entendre distinctement: au-dessus, l'enfant criait sans cesse"(150). Quand Tchen et ses compagnons se sont identifiés et demandent l'hospitalité de quelques heures(jusqu'au prochain attentat) pour eux-mêmes et "ce qu'il y a dans nos serviettes," Hemmelrich refuse: "Les bombes ... je ne peux pas en ce moment. S'ils(les soldats de Chang-Kaï-Chek) trouvent les bombes ici, ils tueront la femme et le gosse"(151),

A Tchen qui part sans discuter, Hemmelrich balbutie une variante de ce qu'il disait à Kyo, vingt jours plus tôt: "Qu'est-ce que tu foutrais, toi, avec le gosse qui va crever ... ?" "Comprends-moi, Tchen: le gosse est très malade, et la mère n'est pas brillante ... Tu ne peux pas savoir le bonheur que tu as d'être libre!"(151).

Une fois Tchen parti, Hemmelrich se remet à se lamenter silencieusement:

Il ne se pardonnait pas son refus. Comme un homme torturé qui a livré des secrets, il savait qu'il agirait encore comme il avait agi, mais il ne se le pardonnait pas ... Il ne voulait que ce qu'il ne pouvait pas: donner asile à Tchen et sortir avec lui. Sortir. Compenser par n'importe quelle violence ... Sa souffrance il lui était possible de l'accepter: il avait l'habitude ... Pas celle des gosses.

Sortir avec Tchen, prendre une des bombes cachées dans les serviettes, la lancer. C'était le bon sens.

....

... Les bombes, bon Dieu, les bombes!(152-153)

Voici enfin Hemmelrich, dans le décor tragique de sa boutique, résonnant des cris de l'enfant et des gémissements de la mère:

Respirant avec la révolte de toute chose vivante, malgré l'habitude, l'odeur des cadavres que chaque bouffée de vent faisait glisser sur le soleil immobile, il s'en pénétrait avec une horreur satisfaite, ... et cherchant, - comme si ça avait de l'importance, - ce qui dominait en lui de la honte, de la fraternité ou d'une atroce envie.(153-154)

Voilà bien des imprécations dans la meilleure tradition de la tragédie.

Malheureusement, préoccupe comme il l'est par sa situation, ou parce que les cris de l'enfant couvrent tous les autres, Hemmelrich n'entend pas Tchen dire à ses compagnons: "Bong, allons chez Shia," un autre magasin faisant partie du réseau communiste. C'est pour cela que lorsque Katow arrivera à son tour, une ou deux heures plus tard, sur la piste de Tchen, Hemmelrich est incapable de le renseigner. D'ailleurs, Hemmelrich ne pense qu'à une chose: se justifier, continuer à se justifier, et comme un refoulé, un inférieur, il s'accuse pour mettre la colère de son côté. Il vocifère à l'adresse de Katow: "Ta gueule! Ecoute ce qu'on te dit. Il m'a demandé de rester là. Je n'ai pas marché. Tu entends!"(173). Katow ne se méprend pas sur l'attitude d'Hemmelrich: "Tu t'engueules trop toi-même. Alors tu cherches à te faire eng'ler pour pouvoir te d'fendre" (173). Désarmé, Hemmelrich avoue: "Je voulais partir avec lui, - Avec Tchen?" A point nommé, l'enfant crie: "Hemmelrich montra du pouce, par-dessus son épaule, la direction d'où était venu le cri de l'enfant: - Et voilà. Voilà. Qu'est-ce que tu veux que je foute?"(174)

Ainsi, chaque fois qu'Hemmelrich est tenté d'oublier

que sa fonction est de défendre par sa présence, sa femme et son fils malades, le cri de l'enfant vient l'arrêter comme le collier coupe la respiration du chien tirant furieusement sur sa chaîne.<sup>6</sup>

Tous savent que tôt ou tard, le "gosse" mourra. A la question habituelle d'Hemmelrich: "Qu'est-ce que tu veux que je foute?" Katow répond: "Attendre ... ," parce qu'il n'ose pas dire: "La mort va te délivrer"(176). Apprenant la mort de Tchen, Hemmelrich quitte la boutique pendant environ une heure(213), alors que les troupes de Chang-Kaï-Chek commencent à arrêter les communistes et à chercher les dépôts d'armes. Croisant ces patrouilles dans les rues, Hemmelrich décide d'évacuer son logis, point important du réseau communiste. En arrivant, il y trouve sa femme et son fils dans un bain de sang.

...!Pourvu qu'ils soient morts!' pensa Hemmelrich. Il avait peur surtout d'une agonie à laquelle il devrait assister, impuissant, bon seulement à souffrir, comme d'habitude - plus peur même que de ces casiers criblés de taches rouges et d'éclats. A travers sa semelle, il sentit le sol gluant. 'Leur sang' ...  
... cette fois, la destinée avait mal joué. en lui arrachant tout ce qu'il possédait encore, elle le libérait.(214)

Voilà le dénouement horrible et sanglant de la tragédie contenue dans La Condition Humaine. Hemmelrich, dont la tragédie personnelle était d'être contraint à rester

---

<sup>6</sup> Cette image du chien n'est pas exagérée, car Malraux lui-même considère que l'épouse chinoise d'Hemmelrich "S'était accrochée à lui d'un amour de chien aveugle et martyrisé, soupçonnant qu'il était un autre chien aveugle et martyrisé"(153).



inactif dans les coulisses du drame,<sup>7</sup> peut maintenant courir sur la scène et jouer son rôle:

Maintenant, il pouvait tuer, lui aussi. Il lui était tout à coup révélé que la vie n'était pas le seul mode de contact entre les êtres, qu'elle n'était même pas le meilleur; qu'il les connaissait, les aimait, les possédait plus dans la vengeance que dans la vie.(214-215)

Il va rejoindre Katow se préparant à défendre la Permanence communiste contre les troupes de Chang-Kaï-Chek(227-231).

A travers Hemmelrich, l'enfant agonisant a influencé le destin de Tchen. Sans en être tout à fait sûr, "absurde-ment, il lui sembla que d'avoir refusé asile à Tchen était une des causes de sa mort"(213). Hemmelrich a déjà joué un rôle dans le drame de la révolution. S'il n'a pas causé la mort de Tchen, il n'en pas moins contribué à la rendre inutile. On est en droit de supposer que s'il avait donné asile à Tchen et à ses compagnons, Katow aurait pu leur expliquer que Chang-Kaï-Chek avait des voitures d'escorte et Tchen aurait pu modifier ses plans pour être sûr de choisir la bonne voiture. A la rigueur, si Hemmelrich avait entendu Tchen dire: "Bong, allons chez Shia ...," il aurait pu renseigner Katow qui eût peut-être rejoint Tchen. Au lieu de cela, Katow se trouve retardé à consoler Hemmelrich: "Katow était sûr que, maintenant, il ne le(Tchen) trouverait plus. Il parlait avec la voix calme et lasse des gens battus"(174).

---

<sup>7</sup> Les principaux acteurs du drame, Tchen, Katow et Kyo, comprennent parfaitement l'effrayant dilemme d'Hemmelrich, et montrent non de la pitié, mais de la fraternité virile(173-177).

Donc l'enfant agonisant devient l'agent de la fatalité qui sauve Chang-Kai-Chek et voue Tchen à une mort dénuée de sens.

Hemmelrich reçoit et amplifie les signes de l'agonie de son enfant et vit comme un homme torturé. La maladie et le spectre de la mort pesant sur l'enfant font subir à Hemmelrich un chantage en le maintenant d'abord hors de l'action et en faisant de lui ensuite un agent involontaire de la fatalité.

L'agonie dans La Condition Humaine, est parfaitement simplifiée. C'est une vie réduite à une agonie: l'univers concentrationnaire descend dans un berceau. Le personnage qui agonise n'est ni conscient de son agonie, ni responsable de sa présence à Shanghai. Pour ce "presque bébé" la douleur fait normalement partie de la vie. Il communique d'une manière élémentaire mais terriblement efficace avec son père.

Cette notion est de première importance lorsqu'on parle d'un ouvrage illustrant un thème central de Malraux: l'incapacité de l'homme à communiquer avec ses semblables.<sup>3</sup> Il est également remarquable que pour la première fois l'agonisant soit lié à un témoin par la chair plutôt que par l'amitié.<sup>9</sup>

---

<sup>3</sup> C'est l'opinion de Raymonde Magny, exposée dans son article intitulé: "Malraux le fascinateur", publié dans la revue Esprit, 16e année, No 10 (Octobre 1943), 513-534.

<sup>9</sup> Ceci reflète d'ailleurs la préoccupation personnelle de Malraux. Une note de Frohock (op. cit., 78) cite un passage du journal de Gide: Entry for September 4, 1936. "Malraux, momentarily in Paris between battles, feels freer to lead a life of action since his separation from his family."

Le duel avec la mort est perdu d'avance, puisque la mort a des alliés puissants comme la misère, la maladie et les patrouilles de soldats: "la volonté des hommes reprenait ici sa place de commandement, au service de la mort"(V.R.163).

Le "gosse" d'Hemmelrich est le seul enfant occupant une place importante dans les romans de Malraux. Pour cet enfant, encore plus que pour Perken, on peut citer à nouveau et avec plus de force l'imprécation de Claude en face de son ami mourant: " ... que rien ne pouvait justifier la fin d'une existence humaine"(V.R. 132).

Camus, dans La Peste nous confronte aussi avec le problème de la mort d'un enfant et fait dire au docteur Rieux: "Non, mon Père ... je me fais une autre idée de l'amour. Et je refuserai jusqu'à la mort d'aimer cette création où les enfants sont torturés."<sup>10</sup>

---

<sup>10</sup> Camus, La Peste, 179.

## VUES GÉNÉRALES SUR LE THÈME DE L'AGONIE

### DANS LES ROMANS DE MALRAUX

#### Extension du thème

---

De l'étude faite sur le thème de l'agonie dans les trois premiers romans de Malraux, on peut dégager les considérations suivantes.

Garine nie l'agonie, refuse même de voir celle qu'il est en train de vivre. L'agonie qui terrasse Perken n'aurait pas dû avoir lieu. Enfin, pour le "gosse" d'Hemmelrich, l'agonie et la vie se confondent.

Si Garine nie l'agonie et Perken tente de l'éliminer, ni l'un ni l'autre ne parvient à s'en affranchir. Si l'agonie constitue le thème principal des Conquérants et de La Voie Royale, elle se réduit dans La Condition Humaine à une agonie représentant toute la vie d'un enfant, et dont la victime ne peut mesurer l'injustice.

L'agonie, telle qu'elle a été définie dans l'Introduction générale de cette étude, s'amenuise encore dans les romans suivants. Dans Le Temps du Mépris, une agonie existe mais simplement sous forme de suggestion: le camarade qui se sacrifie en se faisant passer pour Kassner, reste inconnu et invisible. Ce que l'on sait de lui se limite à

son acte, son acte terrible de fraternité et de discipline. C'est une agonie choisie de propos délibéré. Dans L'Espoir, (E. 340-343) deux agonies esquissées plutôt que décrites se présentent également comme des agonies d'inconnus. La première est même douteuse: l'agonisant a la bouche ouverte et en raison du "chahut" environnant, il est impossible de déterminer s'il crie ou s'il est mort figé dans cette attitude. L'autre agonie est celle d'un combattant loyaliste de la brigade internationale sur un champ de bataille. L'agonie dure "plus d'une heure" et le blessé, à "quatre cents mètres au moins" entre les lignes, demeure invisible et ne se manifeste que par ses cris. Avant que trois volontaires ne parviennent jusqu'à lui, le blessé a cessé d'appeler.

Le thème de l'agonie se retrouve donc dans les cinq premiers romans de Malraux. De thème majeur dans les deux premiers, le traitement de l'agonie passe au plan secondaire dans les trois derniers. Mais tout en perdant le rôle principal, l'agonie acquiert une nouvelle dimension: le sens qu'elle a pour les témoins.

L'agonie de Garine est une agonie solitaire, puisqu'il est rejeté par son entourage et que, de toutes façons, sa participation à la révolution est une affaire personnelle. L'agonie de Perken aussi est dépourvue de sens. Par contre, l'agonie du "gosse" d'Hemmelrich, même si elle ôte à la mort de Tchen une partie de son sens, libère néanmoins Hemmelrich et donne un sens à sa vie (C.H. 231). L'agonie du camarade communiste qui libère Kassner a évidemment un sens, et les

agonies de L'Espoir, surtout celle du blessé entre les lignes, possèdent également un sens puisqu'elles résultent d'une participation volontaire à une cause commune.

A un autre point de vue, il est peut-être intéressant d'indiquer pour chacun de ces ouvrages, un sens, disons "général", émanant de l'étude du thème de l'agonie.

Les Conquérants représentent peut-être l'agonie de la vocation communiste de Malraux. Nicolaïeff explique bien au Narrateur la différence qu'il y a entre Borodine et lui-même d'une part et Garine de l'autre: "... Il n'y a pas de place dans le communisme pour celui qui veut d'abord ... être lui-même, enfin, exister séparé des autres" (C. 204).

La Voie Royale illustre probablement l'impossibilité de supprimer l'agonie: "C'est quand on déchoit qu'on recommence à aimer la vie" (V.R. 98).

La Condition Humaine décrit peut-être l'agonie d'une époque, de la coexistence eurasienne: le "gosse" d'Hemmelrich est un métis franco-chinois, et la prise de Shanghai par les troupes de Chang-Kai-Chek détruit le Consortium de Ferral.

Le Temps du Mépris, où un communiste anonyme de la lignée d'un Katow, se sacrifie avec discipline, représente probablement l'agonie des hommes dans l'Univers Concentrationnaire.

Dans L'Espoir, une série d'indications éparses semblent ébaucher une agonie de l'Espagne traditionnelle. La

130

dernière, et l'une des plus importantes de ces indications étant la descente de la montagne (E. 463-475) Le seul mort parmi les aviateurs que l'on ramène dans la vallée est un Arabe ...

Pour déterminer le sens général à attribuer au dernier roman de Malraux, il n'est pas inutile d'en souligner la nature un peu spéciale. Bien que généralement considéré simplement comme le dernier de la série des romans de Malraux, Les Noyers de l'Altenburg représente de plus une sorte de conclusion de toute la série. Certains épisodes de cet ouvrage évoquent d'une manière étrange et d'une façon plus ou moins lointaine, des passages des romans précédents. Par exemple, l'interrogatoire de l'espionne (N.A. 160-167) et la participation d'un enfant à cet interrogatoire peut se rattacher à l'histoire d'Hemmelrich dans La Condition Humaine: même utilisation d'un enfant pour contraindre son père ou sa mère. Le Touran à la recherche duquel Berger part en expédition, et qui se révèle un mythe sous la correction que lui administre un fou, comme l'éparpillement de la thèse de Möllberg dans les savanes africaines, rappelle certainement Perken et Claude sous l'emprise du mythe de Grabot. Le passage de Berger à Marseille est comme l'écho lointain du passage de Garine et du Narrateur dans la même ville. Le grand-père de Claude Vannec et celui du jeune Berger se ressemblent beaucoup. La nuit passée dans le tank par le jeune Berger et ses compagnons correspond assez bien aux jours passés par Kassner dans sa cellule. Enfin, l'épi-

sode de Berger dans la forêt gazée, véritable descente aux Enfers évoque à la fois la jungle de La Voie Royale et le passage d'Attignies dans le tunnel avec la foule de l'exode (E. 429-430).<sup>1</sup>

"Ecrivain, par quoi suis-je obsédé depuis dix ans, sinon par l'homme?" (N.A. 29) écrit Malraux dans l'introduction des Noyers de l'Altenburg. Et quelques lignes plus loin, il remarque: "Ce n'est pas à gratter sans fin l'individu qu'on finit par rencontrer l'homme" (N.A. 29). Le colloque de l'Altenburg dont le sujet devait être l'art, dévie et devient un essai de définition de l'homme. Au lieu d'aboutir à une définition, le colloque se termine sur une question: "Existe-t-il une donnée sur quoi puisse se fonder la notion d'homme" (N.A. 150)? Et la contemplation de deux noyers à la lisière de la forêt proche, suggère comme symbole de l'humanité, "à la fois l'idée d'une volonté et d'une métamorphose sans fin" (N.A. 151). Voici comment Gerda Blumenthal explique cette image:

The trees greet Berger with the impact of an unexpected answer. Suddenly he sees before him a perfect nature symbol of human society, with its massive, unchanging populace close to the earth, and its delicate, artfully differentiated, endlessly creative elite above. By the same token each tree is a symbol of what man himself, and particularly the intellectual, potential "con-

---

<sup>1</sup> Ces quelques lignes des Conquérants: "Il n'y a pas de comparaison profonde pour ceux dont la vie n'a pas de sens. Vies murées. Le monde se reflète en elles grimaçant comme une glace tordue. Peut-être montre-t-il là son véritable aspect" (C. 209); peuvent s'appliquer aux rapports entre Les Noyers de l'Altenburg et les autres romans qui s'y reflètent "en grimaçant, comme dans une glace tordue."



queror" or imperialist of the mind, must once again become: a being who, instead of "tearing himself away from the earth" firmly roots himself in it and in his people so that, thus solidly sustained, his imagination and his will need no longer either wither completely or give birth to monstrous and sterile blossoms.<sup>2</sup>

Cette idée de "s'enfoncer dans la terre et non de s'en arracher" était déjà répétée par Garine (C. 139 et 207).

Ainsi Les Noyers de l'Altenburg représentent l'agonie de la tentative de la définition de l'homme par les intellectuels et la remarquable image de Gerda Blumenthal permet de revenir sur l'hypothèse énoncée plus haut.<sup>3</sup> Il est plausible de considérer Garine, Perken et le "gosse" d'Hemmelrich comme les rameaux flétris et les fleurs stériles dont elle parle.

Le thème de l'agonie que l'on retrouve dans tous les romans de Malraux passe de l'agonie individuelle au-delà de laquelle il n'y a rien, à une agonie éclairant le témoin sur le sens de la vie.

Les trois agonies solitaires dans les trois premiers romans tendent vers ce sens, ne commençant à l'atteindre que dans La Condition Humaine. En renonçant aux agonies solitaires et "stériles" des premiers romans, l'évolution du traitement de l'agonie à travers les romans de Malraux confirme cette tendance à "s'enfoncer dans la terre et non à s'en arracher."

---

<sup>2</sup> Blumenthal, op. cit., 103.

<sup>3</sup> Cf. ci-dessus, p. 154.

## CONCLUSION

Du point de vue de l'agonie, les trois premiers romans de Malraux se détachent très nettement des trois suivants. Tout d'abord, par l'ampleur donnée à ce thème, et ensuite parce que ces trois premiers romans aboutissent en somme aux "rameaux flétris" ou aux "bourgeons monstrueux" de la citation de Gerda Blumenthal.

En ce qui concerne Les Conquérants, quelles que soient les apparences, l'agonie de Garine compte plus que son rôle de révolutionnaire. Claude Mauriac l'indique clairement lorsqu'il écrit:

Les Conquérants sont beaucoup plus que l'histoire de la révolte du peuple chinois contre ses oppresseurs, celle d'un homme contre sa condition. Ce que demeurent, à des titres divers ces autres épopées de révoltés que sont ... (les autres romans jusqu'à L'Espoir).<sup>1</sup>

Mais Garine meurt seul, ou plutôt va mourir seul, car il quitte Canton et mourra vraisemblablement avant l'escale de Ceylan. Le drame de Garine est celui de l'incrédulité, puisqu'il succombe à une agonie à laquelle il refuse de croire, au moment où il atteint un objectif qu'il croyait impossible à conquérir, comme il se défendait, au départ, de croire à la cause à laquelle il s'associait.

---

<sup>1</sup> Mauriac, op. cit., 163.

L'agonie de Garine est précipitée par le manque d'un élément indispensable à la vie de Garine, l'action. Parmi les révolutionnaires de Canton, Garine se distingue par son acharnement à détruire la puissance de Hong-Kong. Cet acharnement ne tient pas tant à des vues politiques qu'à une "vendetta" personnelle. C'est Genève, c'est la ville symbolique de la société que Garine cherche à démolir. Le décret qu'il veut à toute force faire adopter est son "Delenda est Carthago." Hong-Kong reconnaît sans équivoque cette prééminence de Garine et Garine s'identifie à Canton dans le conflit.

Le problème de l'homme devant l'agonie, la seule mort qu'il ne puisse combattre, domine encore plus positivement les autres thèmes, dans La Voie Royale que dans les Conquérants. La Voie Royale, représente, d'après P. de Boisdeffre, un "rameau mort,"<sup>2</sup> qui devait être l'ouvrage initial d'une série intitulée: Les Puissances du Désert. La plupart des critiques français et même W. M. Frohock, s'accordent à considérer La Voie Royale comme très inférieure aux Conquérants. Voici, par exemple, ce qu'en dit Claude Mauriac:<sup>3</sup>

D'un point de vue purement esthétique, pour la beauté de l'épanouissement du talent de Malraux, on aimerait que La Voie Royale précédât dans le temps Les Conquérants, roman auquel le premier est très inférieur, tant par la forme que par le fond. Aussi bien La Voie Royale

---

<sup>2</sup> Boisdeffre, A.M., 34.

<sup>3</sup> Mauriac, op. cit., 36.

fût-il le premier roman conçu et même ébauché par notre auteur.

Les critiques ne font d'ailleurs que se ranger à l'avis de Malraux lui-même. Malraux a exclu de sa première édition, dans la collection de la Pléiade, La Voie Royale et Le Temps du Mépris.

Il est réconfortant, cependant, de trouver un critique anglo-saxon, Richard W.B. Lewis, qui ne souscrive pas à cette opinion. En fait, dans son ouvrage sur le roman contemporain, The Picaresque Saint, Lewis octroie à Malraux une place prépondérante, non seulement parmi les romanciers français, mais encore parmi les romanciers occidentaux de l'entre-deux guerres. Tout en étant d'accord sur quelques points avec les autres critiques, R.W.B. Lewis n'en considère pas moins La Voie Royale comme un excellent ouvrage:

On almost every page of The Royal Way, we experience,, if not the shock, at least the recurring nudge of recognition. It is as though Malraux, writing in 1930, had miraculously surveyed in advance the major motifs of a generation of fiction yet unwritten and had jumbled them together inconsequently in a short and hence somewhat overcrowded novel .... On absolute terms, Malraux may have been right to omit it from the one-volume Pleiade collection of his novels, though it seems to me superior on most counts to the earlier work he did include - The Conquerors ...<sup>4</sup>

Il semble bien que La Voie Royale tienne une place spéciale dans l'oeuvre de Malraux. En premier lieu, il y a, entre cet ouvrage et un des premiers livres de Malraux, Lunes en Papier, des similarités, indiquant donc une obses-

---

<sup>4</sup> Richard W.B. Lewis, The Picaresque Saint (Philadelphia: Lipincott, 1959), 279-280.

102

sion de l'auteur. Dans les deux livres, il s'agit d'une expédition au sein d'une forêt pour "tuer" la mort. Ce qui pouvait passer pour fantastique dans Lunes en Papier est devenu presque plausible dans La Voie Royale. Perken et Grabot essayent, bel et bien d'éliminer, sinon la mort, du moins une de ses formes: l'agonie. C'est peut-être ce qui permet à Gaëtan Picon d'écrire:

De même que le poète change le rapport qui unissait les mots, l'aventurier tenterait de substituer à la relation des choses entre elles, aux prétendues lois de la vie, un rapport nouveau. L'aventurier serait le réalisme de la féerie.<sup>5</sup>

La Voie Royale domine aussi les autres ouvrages par la clarté de l'exposition des idées. On pourrait dire que cet ouvrage fait, en regard des autres, office de glossaire.

Certaines notions y sont précisées. Claude, Perken et Grabot se considèrent à part des autres, des "soumis."<sup>6</sup> Les indigènes insoumis sont aussi des "soumis," c'est-à-dire asservis par la mort, ou plutôt ses masques terrifiants. En général, les "soumis" peuvent se définir comme ceux qui acceptent aveuglément les règles établies sur des absolus pourtant dévalués. Pour ceux-là, la mort s'oppose à la vie. Au contraire, Perken et ses compagnons maintiennent une opiniâtre conscience de la réciprocité entre la vie et la mort. Leurs méditations sur la mort les amènent à distinguer deux

---

<sup>5</sup> Cité par P. de Boisdeffre, comme venant de G. Picon, Malraux par lui-même. Boisdeffre, A.M., 40.

<sup>6</sup> "Ceux dont la vie était déjà une sorte de mort." Mauriac, op. cit., 12.

morts, la mort instantanée, et l'autre, notion qui représente probablement la partie la plus importante de l'ouvrage. Pour eux, l'obsession de la mort est, en fait, l'obsession de "l'avant-mort," de l'agonie. Enfin, la "théorie du revolver" de Grabot constitue également un élément remarquable. Peut-être dans aucun autre roman de Malraux ne nous trouvons nous aussi proches de Montaigne narguant ses lecteurs: "Pourquoy te plains-tu de ce monde? Il ne te tient pas. Si tu vis en peine, ta lâcheté en est cause: à mourir il ne reste que le vouloir."<sup>7</sup>

A l'opposé de Garine dont le drame est celui de l'incrédulité, Perken vit le drame de la lucidité. Il reconnaît très clairement se trouver au seuil de l'agonie et n'est pas du tout persuadé de l'efficacité à toute épreuve du suicide-dispositif-de-sécurité. Il est même assez lucide pour ne pas commettre une des erreurs capitales de Garine: venir à bout de son projet. Les projets de Perken sont toujours trop ambitieux pour être atteints. De cette façon, bien qu'en déclin, il se trouve toujours en marche vers un projet et non pas dans le vide, comme Garine. Ainsi, il n'a pas besoin de se séparer de son élément vital: le danger, l'élément qui lui est indispensable, comme à Grabot pour "vivre avec lui-même," une série de vies instantanées.<sup>8</sup>

---

<sup>7</sup> Michel de Montaigne, Essais (Bordeaux: F. Strowski, Imprimerie Nouvelle, 1909), Livre II, Chapitre 3, p. 24.

<sup>8</sup> A propos de cette notion de la vie instantanée, le philosophe Alain disait:

"A chaque instant, une vie nouvelle nous est offerte.

Le drame, ou plutôt comme on l'a définie, la tragédie dont Hemmelrich et son "gosse" sont les acteurs peut se qualifier de tragédie de l'impuissance, laissant l'enfant et le père sans défense contre la fatalité. Pourtant, Hemmelrich, qui dans sa boutique rappelle étrangement Grabot harnaché à sa meule, devient un Grabot qui s'échappe et qui vit au-delà du désespoir, une vie qui semble avoir un sens.

Le seul qui possède une famille, Hemmelrich, en est littéralement accablé. Jusqu'à ce jour où une grenade l'en déchargera d'un coup, elle l'avilit, le retient au bord de chaque audace, l'encombre d'un remords impuis-  
sant au royaume amer de la lâcheté.<sup>9</sup>

Comme on l'a signalé dans le chapitre consacré à l'agonie dans La Condition Humaine, l'histoire d'Hemmelrich reflète les préoccupations intimes de Malraux; l'homme marié n'est pas vraiment libre de participer à une action violente, une idée qui d'ailleurs n'est pas nouvelle.

A l'opposé de Garine et de Perken, le "gosse" d'Hemmelrich ne choisit pas son milieu, il vit l'agonie parfaite, la vie réduite à une agonie où le danger et la douleur constituent des éléments aussi normaux à son égard que le ruisseau de Gavroche ou la prison d'Astyanax.

Un dernier élément unissant les trois livres se rattache à l'impossibilité que l'homme a de se défendre contre une certaine sorte de mort. Garine, comme Perken, se rend

---

C'est notre seule prise."

Cité par G. Mourgue, Françoise Sagan (Paris: Editions Universitaires, 1958) Col. Témoins du XXe siècle. p. 96.

<sup>9</sup> Mounier, op. cit., 21.

compte, à un moment donné, d'une autre présence en eux. Dans chaque cas, Malraux se sert de l'image des noyades de Carrier, pour exprimer cet accouplement d'un vivant et d'un mort. La mort à laquelle Garine et Perken se mesurent est celle contre laquelle on a une chance, la mort, même lente, mais reconnue à temps. Mais la partie est perdue dès que, dans sa chair, on est lié à un mort, dès que l'on contient un mort. Malraux ne suggère-t-il pas là une espèce d'horrible fécondation. Le germe léthal latent en nous, reçoit au cours du duel avec la mort, l'impact qui en déclenche la croissance et le mourant se sent, envahi, habité. Contre cette mort nous ne pouvons combattre.<sup>10</sup>

L'agonisant de La Condition Humaine est un enfant, le "gosse" d'Hemmelrich. Celui de La Voie Royale, Perken, de prénom inconnu. Celui des Conquérants, Pierre Garine. A côté de l'agonisant, le Narrateur, anonyme, puis Claude Vanneec, une des plus franches impersonnifications de Malraux, enfin Hemmelrich dont on ignore le prénom mais dont on connaît le sort après la mort de l'agonisant. Il y a en quelque sorte, deux progressions en sens inverse dans les trois ouvrages. On ne voit pas mourir Garine mais on connaissait, par le rapport de la Sûreté, les détails de sa jeunesse européenne. On assiste à la mort de Perken, dont on connaissait vaguement le passé, mais sans savoir ce que Claude Vanneec va devenir. Enfin, nous sommes té-

---

<sup>10</sup> Cf. ci-dessus, p. 122.



moins de la fin de la vie du "gosse" d'Hemmelrich et nous savons ce que devient Hemmelrich. L'agonisant, des Conquérants à La Condition Humaine perd peu à peu l'exclusivité du premier plan tandis que le témoin de l'agonie prend une importance croissante.

De même les rapports agonisant-confident évoluent. Le Narrateur est un ami de longue date; il y a entre lui et Garine un courant affectif qui laisse percer la douleur du Narrateur à voir son ami dépérir. Entre Claude et Perken, malgré la "parenté lointaine," il n'y a jusqu'à l'épisode du village Stieng, qu'une forte estime réciproque.<sup>11</sup> Ce n'est que pour un Perken diminué, immobilisé, que Claude éprouvera un sentiment plus humain. En ce qui concerne Hemmelrich, c'est le lien de la paternité, mais éprouve au point de ne savoir s'il doit souhaiter ou non la mort de son pauvre enfant. Les relations entre les agonisants et leurs confidents ont été soigneusement étudiées par Frohock. Pour ce critique, ce problème est en rapport avec la mention du chaman faite dans Les Noyers de l'Altenburg (N.A. 49).

Le cycle parcouru par le chaman, Retraite, Révélation, Retour,<sup>12</sup> se retrouve dans tous les romans de Malraux, mais

---

<sup>11</sup> Une association du même genre existe dans L'Espoir entre Manuel et Ximenes:

"Comme un malade choisit pour parler de la mort un autre malade, Manuel parlait d'un drame moral avec un homme à qui ce monde était familier" (E. 403).

<sup>12</sup> "Withdrawal, Enlightenment and Return."  
Frohock, op. cit., 140.

altère par un dédoublement. Entre l'agonisant et le témoin de l'agonie s'établissent des rapports de néophyte à initié. Dans l'analyse de La Voie Royale on a montré comment les progrès des relations de Perken et de Claude évoquaient l'initiation du chevalier médiéval.<sup>13</sup> "Cette curieuse sorte de rapports personnels se retrouve dans tous les romans de Malraux."<sup>14</sup> Mais ce n'est pas le héros qui comme le chaman parcourt le cycle Retraite, Révélation, Retour, mais le compagnon du héros.

In the course of the story the Initiate meets his final destiny before the eyes of the Neophyte and the latter thus comes into possession of the particular bit of knowledge which seems to be the subject of the novel ...<sup>15</sup>

The effect of certain experiences, then, is to endow the individual with clear, fresh, undulled vision.<sup>16</sup>

Le sort du Narrateur et celui de Claude demeurent pourtant vagues. Ce n'est que dans le cas d'Hemmelrich que nous suivons le néophyte après la mort de l'initié et que nous apprenons sans équivoque ce qu'il est devenu.

Le duel que Garine, Perken et le "gosse" d'Hemmelrich livrent à la mort est évidemment un "combat perdu d'avance ou ils n'avaient jamais le dernier mot, mais au moins avaient-ils sauvegardé l'inaliénable dignité de l'homme(le

---

<sup>13</sup> Cf. ci-dessus, p. 114.

<sup>14</sup> "This peculiar variety of personal relationship persists throughout Malraux's novels." Frohock, op. cit., 143.

<sup>15</sup> Ibid., 143.

<sup>16</sup> Ibid., 145.

droit imprescriptible de la révolte et du refus)."17 Dans le cas du "gosse" d'Hemmelrich c'est le père qui se charge de le faire, tandis que Perken, animé du "puissant désir d'être vraiment celui qui décide et mène le combat, ... nie l'ennemi au moment même d'être terrassé: ... 'il n'y a pas ... de mort.'"18

L'agonie, ce duel que l'homme livre à la mort est un combat singulier. A ce titre, les deux premiers romans de Malraux représentent la lutte d'un homme isolé contre la condition humaine. Dans ces deux premiers romans, l'agonisant et son confident sont isolés à l'intérieur d'une jungle humaine ou végétale. Dans La Condition Humaine, le témoin de l'agonisant échappe à la fatalité et au-delà de l'humiliation trouve un sens à la vie. Refugié en Russie, devenu ouvrier électricien, Hemmelrich se sent libre: "C'est la première fois de ma vie que je travaille en sachant pourquoi, et non en attendant patiemment de crever"(C.H. 231). En tuant son fils, en triomphant après une longue agonie, "la destinée avait mal joué, en lui arrachant tout ce qu'il possédait encore, elle le libérait"(C.H. 214).

Le thème de l'agonie et du défi à l'agonie, s'achève en l'apparition d'un sens de la vie donné aux témoins de l'agonie, une lueur d'espoir dans le voisinage de la mort.

---

17 Mauriac, op. cit., 238-239.

18 Emmanuel Hounier, "A. Malraux ou l'impossible déchéance," Esprit(Octobre 1943) , 481.

Dans ces trois romans, l'agonie d'un individu mène à la libération d'un autre individu; mais le devenir de cet autre ne se précise qu'à partir de La Condition Humaine.

Il semble que l'agonie de l'enfant d'Hemmelrich, une agonie parfaite puisqu'elle est toute la vie de cet être humain, puisse prendre un sens général. Malraux nous l'indique par cette réflexion d'Hemmelrich: "Il n'était pas Belge, il était misérable" (C.H. 153). Le pauvre petit métis agonisant à Shanghai représente probablement la masse souffrante et impuissante des humains misérables de l'Univers Concentrationnaire. A partir de là, comme on l'a indiqué dans le chapitre "Vues générales sur le thème de l'agonie dans les romans de Malraux,"<sup>19</sup> il est concevable de voir, dans le reste des romans de Malraux, le thème de l'agonie traité comme sens général d'un livre donné plutôt qu'en agonie réelle.

Dans la conclusion de l'étude des Conquérants comme dans celle de La Voie Royale, on a émis l'hypothèse que Garine et le Narrateur d'une part, Perken, Grabot et Claude d'autre part, pouvaient s'assimiler à divers aspects d'une même personne. Bien des critiques considèrent qu'on ne peut déterminer dans chaque ouvrage le porte-parole de l'auteur:

Plus qu'aucun romancier, Malraux s'est divisé lui-même et parle lui-même entre ses personnages, nous

---

<sup>19</sup> Cf. ci-dessus, pp. 153 et suivantes.

pourrons recueillir dans leurs voix l'écho de ses voix intérieures, le suivre à la piste dans un monde qu'il n'a jamais entièrement détaché de lui.<sup>20</sup>

Le monde de Malraux est un monde complexe, non seulement en ce qui concerne les idées exprimées, mais aussi en raison de la forme d'expression. Dans les romans de Malraux, il y a, nous dit Bertrand de Monvel, "fusion entre la langue et l'acte."<sup>21</sup> W.M. Frohock analyse soigneusement les modes de narration des divers romans de Malraux.<sup>22</sup> Si, d'après ce critique, certains modes de narration s'y prêtent mieux que d'autres, il faut tout de même reconnaître que dans tous les romans de Malraux, la pensée ne se sépare pas de l'acte, et s'en trouve renforcée. "L'originalité d'une pensée ne tient pas tant à ses thèmes, qu'à son accent. Et l'accent, chez Malraux, est exceptionnel."<sup>23</sup> Ce caractère de l'oeuvre romancée de Malraux la rattache à une tendance contemporaine: "La substitution d'un ton qui exprime une personne, à une écriture qui exprime un art."<sup>24</sup>

De plus, les critiques reconnaissent à Malraux un trait particulier: un don prophétique:

---

<sup>20</sup> Mounier, op. cit., 14.

<sup>21</sup> Bertrand de Monvel, André Malraux, La Condition Humaine (Paris: Librairie Larousse, 1959), 12.

<sup>22</sup> Frohock, op. cit., 38 et 30.

<sup>23</sup> Pierre-Henri Simon, Témoins de l'homme (Paris: A. Colin, 1951), 47.

<sup>24</sup> Jean Guéhenno, "Critique du Journal d'un homme de 40 ans," H.R.F. (1935), 148-151.  
Cité par C. Mauriac, op. cit., 19.

Malraux s'est trouvé nativement et avec une certaine avance sur l'histoire contemporaine, enclin à s'aventurer sur une voie qui est maintenant celle de l'histoire.<sup>25</sup>

Tous les thèmes que Sartre quinze ou vingt ans plus tard, acclimatera sous un plus lourd appareil, fulgurèrent déjà dans son oeuvre, avec une étonnante précision.<sup>26</sup>

Son oeuvre elle-même paraissait prophétique. Le monde s'était mis, brusquement à ressembler à ses livres, et cette morale absurde qu'il avait décrite dans La Tentation de l'Occident, s'exprimait à travers les oeuvres de Sartre, de Camus, de Simone de Beauvoir, confirmée par les témoignages terrifiants sur l'enfer concentrationnaire.<sup>27</sup>

Enfin, conclut R.W. Lewis, si chacun des écrivains importants comme Moravia, Camus, Silone, Faulkner et Greene représentent chacun un thème spécial, "then, Malraux may be said to represent all of these things or versions of them. Thus, he may be said to typify the strangely marked evolution of a generation of writers."<sup>28</sup> Roger Ikor va même jusqu'à expliquer par ce don prophétique exceptionnel, l'arrêt de la production romancée de Malraux: "Si la haute littérature est prescience autant que souvenir ... (Malraux) a-t-il redouté qu'un roman sur nos années terribles ne servît lui aussi à former l'avenir à son image?"<sup>29</sup> Dans un texte

---

<sup>25</sup> Albert Béguin, "Points de Vue", Esprit(Octobre 1943).

<sup>26</sup> Mounier, l'Espoir, 22.

<sup>27</sup> Boisdeffre, Histoire, 127.

<sup>28</sup> Lewis, op. cit., 276-277.

<sup>29</sup> Roger Ikor, Mise au net, cité par P. de Boisdeffre, Histoire, 130.

souvent cité, la préface au Temps du Mépris, Malraux définit la littérature contemporaine comme: "L'agonie de la fraternité virile"(T.M. 7).

Sans aucun doute, dans ses romans, Malraux s'inscrit contre cette "agonie de la fraternité virile" et le fait en décrivant des agonies au cours desquelles la fraternité virile joue un rôle de plus en plus important.

Les convictions de Malraux dépassent le cadre de ses romans. Dans le dernier, Les Noyers de l'Altenburg, il dit notamment: "Je sais maintenant qu'un intellectuel n'est pas seulement celui à qui les livres sont nécessaires, mais tout homme dont une idée, si élémentaire soit-elle, engage et ordonne la vie"(N.A. 27-28).

C'est au fait de s'être "engagé sans s'inféoder" et "parce qu'il a au plus haut point payé de sa personne," que Malraux "jouit aujourd'hui auprès de l'opinion d'une position privilégiée" écrit Gabriel Marcel.<sup>30</sup> E. Mounier<sup>31</sup> le décrit comme "un artiste et un homme d'action double d'un écrivain." Et P.H. Simon<sup>32</sup> va jusqu'à proclamer: "Si l'oeuvre de l'écrivain donne parfois l'impression du génie, c'est que l'homme a choisi de marcher au pas du héros."

La participation de Malraux à la résistance a eu pour conséquence la saisie, par la Gestapo, d'une partie du manus-

---

<sup>30</sup> "Prestige de Malraux", Gazette de Lausanne(19 mai 1946). Cité par Mauriac, op. cit., 220.

<sup>31</sup> Mounier, L'Espoir, 11.

<sup>32</sup> Simon, Témoins, 31.

crit de ce qui devait être La Lutte avec l'Ange. Les Noyers de l'Altenburg n'en sont qu'un fragment. Se servant de ce titre, G. Picon avance que: "le vrai sujet de Malraux, ce n'est pas la révolution, c'est la Lutte avec l'Ange, vision de l'aventure humaine qui voit sa grandeur dans son aptitude 'à mettre le monde en question.'"<sup>33</sup>

L'agonie, ce duel où "la mort gagne ou perd," est bien un cas particulier de La Lutte avec l'Ange, cette lutte contre l'absurde auquel "l'homme a toujours résisté, chaque civilisation ayant forgé ses propres instruments de défense, mythes, religions, et doctrines."<sup>34</sup>

Dans ses trois premiers romans, et surtout dans La Voie Royale, en décrivant en détail l'agonie d'un homme,

Malraux ne nous laisse qu'une issue: foncer ... foncer contre la mort, contre la torture, contre la souffrance, dès qu'elles s'amorcent au lieu de fuir .... En aveugle, parce qu'il n'y a rien à voir, nous nous jetons à la nuit.<sup>35</sup>

En adoptant cette attitude, on arrive, avec Malraux, "non pas(à) une conception théorique, mais(à) une solution pratique de la condition humaine: une formule de vie momentanée"<sup>36</sup> ou, dans un style plus imagé, sur "la route ou l'on brûle d'un seul coup."<sup>37</sup> Par cette attitude vis-à-vis de la mort, on donne "à la mort ... le sens même qu'elle

<sup>33</sup> Picon, op. cit., 22.

<sup>34</sup> Mauriac, op. cit., 162.

<sup>35</sup> Mounier, L'Espoir, 33.

<sup>36</sup> Picon, op. cit., 54.



refuse,"<sup>38</sup> et, par conséquent, une valeur à la vie car "c'est la mort qui donne à la vie son prix, ou plus exactement, la conscience de la mort."<sup>39</sup>

C'est donc dans le voisinage de la mort que l'on apprend à vivre, comme les témoins des agonies de Garine et de Perken l'ont fait. "La vie n'étant jamais ... plus exaltante qu'en ce point de tension ou elle frôle la mort et s'y anéantit."<sup>40</sup> G. Mourgue pense que ceux qui frôlent ainsi la mort tentent d' "apprivoiser les forces obscures, comme les trapézistes le font pour l'espace et la pesanteur, en se confiant au vertige, au lieu de lui résister."<sup>41</sup> En un mot, "la mort a pris la place de la Providence."<sup>42</sup>

Dans sa Préface à Sanctuaire, de William Faulkner,<sup>43</sup> Malraux avance que: "l'essentiel n'est pas que l'artiste soit dominé, mais que, depuis cinquante ans, il choisisse de plus en plus, ce qui le domine." Malraux a choisi: il a choisi le tragique. Mais "il ne cède pas, comme Faulkner, à la fascination de l'atrocité, il ne s'y prête que pour savoir s'il est possible d'en sortir victorieux."<sup>44</sup>

<sup>37</sup> Mourgue, op. cit., 56.

<sup>38</sup> Emmanuel Mounier, "A. Malraux ou l'impossible déchéance" (Esprit, octobre 1948), 31.

<sup>39</sup> Mauriac, op. cit., 20.

<sup>40</sup> Ibid., 12.

<sup>41</sup> Mourgue, op. cit., 56.

<sup>42</sup> Boisdeffre, A.M., 43.

<sup>43</sup> Malraux, op. cit., 746 et suivantes.

Reprenant une citation déjà utilisée dans l' "Introduction"<sup>45</sup> on reconnaît avec Gaëtan Picon, que c'est "par probité" que Malraux a choisi les cadres tragiques de ses romans et en particulier les agonies. "Il y saisit ce que Pascal saisissait dans la solitude de sa chambre: la condition humaine à découvert." A la lumière de la mort, Malraux, à l'instar de Diogène, cherche un homme.

---

44 Picon, op. cit., 75.

45 Cf. ci-dessus, p. 4.

## BIBLIOGRAPHIE

- Malraux, André. Les Conquérants. Paris: Bernard Grasset, "Le livre de poche," 1928.
- \_\_\_\_\_. La Voie Royale. Paris: Bernard Grasset, "Le livre de poche," 1930.
- \_\_\_\_\_. Le Temps du Mépris. Paris: Librairie Gallimard, 1935.
- \_\_\_\_\_. L'Espoir. Paris: Librairie Gallimard, "Le livre de poche," 1937.
- \_\_\_\_\_. La Condition Humaine. Paris: Librairie Gallimard, "Le livre de poche," 1946.
- \_\_\_\_\_. Les Noyers de l'Altenburg. Paris: Edition Gallimard, 1948.
- \_\_\_\_\_. La Tentation de l'Occident. Paris: Edition Bernard Grasset, 1951.
- \_\_\_\_\_. "Préface à Sanctuaire," N.R.F.(Paris), 1er novembre 1933.
- Albérès, René M. Portrait de notre Héros. Paris: Editions Le Portulan, 1945.
- \_\_\_\_\_. La Révolte des Ecrivains d'aujourd'hui. Paris: Correa, 1949.
- Béguin, Albert. "Points de Vue," Esprit(Paris), 16e année, No 10(octobre 1948).
- Blanchet, André. La Littérature et le Spirituel. Paris: Editions Montaigne, 1959.
- Blumenthal, Gerda. André Malraux, the conquest of dread. Baltimore: The John Hopkins Press, 1960.
- Boisdeffre, Pierre de. André Malraux. Paris: Editions Universitaires Classiques du XXe siècle, 1957.
- \_\_\_\_\_. Histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui. Paris: Le livre contemporain, 1953.

- Camus, Albert. Le Mythe de Sisyphe. Paris: Gallimard, 1942.
- \_\_\_\_\_. La Peste. Paris: Gallimard, "Le livre de poche," 1957.
- Cruikshank, John. Albert Camus and the Literature of Revolt. New-York: Oxford University Press, 1959.
- Delhomme, Jeanne. Temps et Destin, essai sur A. Malraux. Paris: N.R.F. Gallimard, 1955.
- Frohock, William M. André Malraux and the Tragic Imagination. Stanford, Cal.: Stanford University Press, 1952.
- Goethe, Wolfgang. Goethes Werke. Hamburg: Christian Wegner Verlag, 1948.
- Jacquier, Claude. Problème du roman. Lyon: publié par Jean Prévost.
- Lewis, Richard W.B. The picaresque Saint. Philadelphia: Lipincott, 1959.
- Magny, Raymonde. "Malraux le fascinateur," Esprit(Paris) 16e année, No 10(octobre 1943).
- Mauriac, Claude. Malraux ou le mal du Héros. Paris: Edition Bernard Grasset, 1946.
- Montaigne, Michel de. Essais. Bordeaux: F. Strowski, Imprimerie Nouvelle, 1909.
- Monvel, Bertrand de. André Malraux, La Condition Humaine. Paris: Librairie Larousse, 1959.
- Mounier, Emmanuel. L'Espoir des Désespérés. Paris: Editions du Seuil, 1953.
- \_\_\_\_\_. "A. Malraux ou l'impossible déchéance," Esprit(Paris), 16e année, No 10(octobre 1943).
- Mourgue, Gérard. Françoise Sagan. Paris: Editions Universitaires, Col. Témoins du XXe siècle, 1958.
- Picon, Gaëtan. André Malraux. Paris: N.R.F. Gallimard, 1945.
- Simon, Pierre-Henri. L'Homme en Procès. Paris: Editions de la Bacconnière, 1950.

Simon, Pierre-Henri. Témoins de l'homme. Paris: Librairie A. Colin, 1951.

ROOM USE ONLY

~~JUL 23 1964~~

USE ONLY

MICHIGAN STATE UNIV. LIBRARIES



31293108160445